Université de Lille - IUT B | Licence professionnelle librairie

année universitaire 2021 / 2022

Mathilde Charrier

Le libraire a-t-il les moyens de s'engager dans une démarche de "sobriété du livre" au sein d'une industrie répondant à des exigences productivistes capitalistes, qui amène à une surproduction éditoriale pesante pour ses différents acteurs ?

Mémoire préparé sous la direction

de M. Romain Orioli

Apprentissage auprès

de M. Alexis Argyroglo à la librairie la Petite Egypte, Paris

Université de Lille

IUT Tourcoing InfoCom. Université de Lille

“*La vie est une chose tellement hideuse, que le seul moyen de la supporter, c’est de l’éviter. Et on l’évite en vivant dans l’Art, dans la recherche incessante du Vrai rendu par le Beau*”.
Correspondances, Gustave Flaubert

“*Pourtant, dit-il au bout d’un long silence, quel est le sens de tout cela ? Pourquoi n’abandonnons pas la peinture et le travail littéraire pour laisser le public en paix ? Quel bien lui faisons-nous et en fin de compte, en quoi l’art est-il utile aux hommes ? Vanité des vanités ! Tout est vanité*.”
« Une histoire consolante », *Contes d’hiver*, Karen Blixen

“*Je vous demande de me conseiller : quel livre, quel dernier livre ?*”
By Heart, Tiago Rodrigues

“*Vous dites que trop de gens écrivent. Moi, au contraire, j’estime qu’ils ne sont pas assez nombreux mais que ceux qui écrivent déjà en publient beaucoup trop.*”
“Est-ce que l’on écrit et publie trop de livres ?”, Virginia Woolf

“*L'esprit est réifié, le livre renvoyé aux dimensions du poids et de la quantité. On y met à nu sa condition de corps industriel, de matériau, indéfiniment reproductible, indifféremment destructible. On malaxe de la conscience morte. Le XXe siècle a sacralisé l'individu et le livre. Et c'est lui qui, en même temps, a inventé les méthodes industrielles de leur destruction*.”
Pierre Jourde

SOMMAIRE

Remerciements 4

Introduction 5

Note introductive personnelle 10

La tentation de parler de “censure” quand on dénonce la surproduction 13

Première partie

Une production de livres en apparence assumée par ses acteurs mais qui se révèle déraisonnée et contre-productive 14

A) **Publie-t-on trop de livres ? Une question d’actualité ancienne** 14

a) *Un secteur du livre très concentré* 15

b) *Trop de culture ou pas assez de médiation ?* 17

c) *Y a t-il toujours eu trop de livres publiés ?* 18

B) **La diversité éditoriale : un mythe ?** 20

a) *Un pays qui favorise la création littéraire…* 20

b) *… pour ceux qui ont les moyens d’écrire ?* 22

“L’écrivain-né” ou bien né 22

Ecrire quand on est une femme, comme une femme 23

Des milieux qui favorisent la création 25

c) *De la reproduction sociale au livre de reproduction* 26

C) **Moins de lecteurs… mais plus de livres : le paradoxe de la société de l’abondance** 30

a) *Les raisons de la colère* 31

b) *Une logique insensée et épuisante* 34

Deuxième partie 37

Un flot de livres discontinu qui tend à épuiser professionnels du livre et lecteurs… et aux conséquences préjudiciables 37

A) **Face à la “marée” de livres, trouver l’unité dans la multiplicité de l’actualité** 38

a) *“La mer, la mer, toujours recommencée !” ou comment trouver l’équilibre entre désir de posséder et sobriété heureuse* 38

b) *La question ambiguë de “l’actualité”* 41

c) *Garder le plaisir du métier face à l’abondance* 42

B) **La question du temps au coeur de la pratique de lecture et du métier** 43

a) *Une accélération aliénante pour l’individu…* 44

b) *…autant que pour le libraire* 46

C) **Une surproduction éditoriale peu vertueuse en termes d’éthique et d’écologie** 48

a) *Malgré une surproduction néfaste pour l’environnement, des actions modestes* 49

b) *Le tabou du pilon* 51

c) *Allez moins vite pour aller mieux ?* 55

Troisième partie

(Re)penser le métier de libraire au-delà d’un but marchand 59

A) **La question de l’engagement** 59

a) *Retrouver le temps perdu en s’extirpant de la multitude* 60

b) *S’engager dans sa pratique professionnelle* 62

B) **Faire moins, faire mieux** 64

a) *Penser autrement la librairie* 64

b) *Qui est libraire ? Histoire du métier et posture adoptée* 66

C) **La librairie de demain : une librairie d’occasion hors-les-murs ?** 67

a) *La librairie : un espace physique et symbolique pas forcément ouvert à toutes et à tous* 67

S’ouvrir ailleurs et à d’autres publics 67

Laisser (aussi) la parole aux femmes 69

b) *Sortir de ses murs…* 71

c) *… et se contenter de l’existant ?* 73

Conclusion générale 76

Bibliographie 77

Annexes 84

Remerciements

Pour ce mémoire je tiens à remercier tout d'abord mon tuteur pédagogique, Monsieur Romain Orioli, pour l'intérêt qu'il a porté à ce sujet ainsi que sa confiance en mon travail. Je tiens également à remercier l'équipe pédagogique de la licence librairie de l'Université de Lille pour leur écoute et professionnalisme.

Je tiens particulièrement à remercier les personnes sollicitées dans le cadre de ce travail de recherche, qui m'ont toujours répondu avec amabilité, intérêt et engouement : Anaïs Massola de la librairie Le Rideau Rouge (Paris 18ème), Jean-François de la librairie La Petite (Lille), Benoît et Aurélien des éditions de l'Ogre et Raphaële Botte, critique littéraire jeunesse.

Je souhaite également remercier mes camarades de classe Inès, Claire et Flor pour les riches échanges que nous avons pu avoir toute cette année au sujet de nos lectures mais aussi de l'avenir des librairies, du métier de libraire et du féminisme ;
mes amies dont les riches échanges sur notre manière de consommer et d'être au monde nourrissent mes réflexions quotidiennement ;
ainsi que mes parents (au sens large) qui m'ont transmis leur amour de la littérature et m'ont permis de développer mon esprit critique depuis toute petite.

Merci également à la Petite Egypte et à Alexis de m'avoir fait confiance pour rejoindre son équipe et à Florian pour nos échanges et sa bienveillance ; merci également de m'offrir la possibilité de rester après cette année d'apprentissage. Je tiens également à remercier les clientes et les clients qui me donnent envie de faire ce métier ; en particulier Léonor.

Merci à Benjamin d'être toujours aussi présent, curieux et intéressé par ce que je fais après toutes ces années d'études ; puisse notre amour nous accompagner encore longtemps.
Et bien sûr, un immense merci à Séverine et Emilie, pour leur merveilleux accueil en Bretagne pour cette "résidence d'écriture de mémoire" et à Gwenn pour sa minutieuse relecture et ses précieux conseils.

Introduction

"*Avoir des livres en retard*" ; c'est sûrement cette expression, maintes fois entendue au sein de la librairie, qui a été un déclic dans ma prise de conscience qu'il n'y avait pas de *retard* à avoir dans la lecture, mais peut-être *trop* de livres avec *trop peu* de temps à leur accorder. En (jeune) reconversion professionnelle, j'ai choisi de me former au métier de libraire en 2021, "en toute connaissance de cause", pensais-je alors. Si je n'ai absolument aucun regret d'avoir fait ce choix, lorsque je suis arrivée au sein de la formation à Tourcoing, et à la librairie la Petite Egypte à Paris, j'ai ressenti une sorte de « noyade livresque », un sentiment qui me poursuit encore parfois aujourd'hui. Étant une très grande lectrice depuis mon enfance, je ne me suis jamais passée d'une lecture quotidienne - roman, journal, essai - car je pensais, un peu à la manière de Hegel que "*la lecture [du journal] est la prière matinale de l'homme moderne*". J'ai poursuivi des études longues et studieuses, j'ai lu sur beaucoup de sujets, je me renseigne sur l'actualité *via* des journaux et des émissions ; bref je n'avais et n'ai pas l'impression d'être *en dehors*[1]. Et pourtant, le libraire face à tant de livres, semble devoir tout savoir, comme une sorte d'Humaniste du 15ème siècle, qui tel le Pantagruel de Rabelais, pourrait et devrait être à l'aise dans tous les domaines.

En formation d'apprentissage au sein de la librairie la Petite Egypte dans le 2ème arrondissement de Paris, généraliste avec un fonds particulièrement exigeant sur les questions politiques, artistiques, sociétales, je découvrais alors le système des retours de livres, les arrivées chaque semaine de dizaines de nouveaux titres, les livres oubliés, jetés, donnés… et, malgré l'amour des lettres, j'en fus parfois écoeurée. La Petite Egypte[2] est une librairie riche dans son offre et sa proposition culturelles ; deux à trois événements y ont lieu chaque semaine et les demandes des clients sont souvent pointues, intéressantes, exigeantes, et donc, passionnantes. Étant également en charge de la communication, mon travail au quotidien fût donc particulièrement riche : gestion des arrivées et des retours, conseils aux clients, rangement et tri des rayons, gestion du site internet, des réseaux sociaux, de la communication des événements, création d'un partenariat avec un centre

[1] Voir aussi à ce sujet l'essai de Mona Chollet, *Sorcières*, chapitre "Mettre ce monde cul par-dessus tête", où elle parle notamment de son arrivée au journal *Le Monde Diplomatique*, collection ZONES, éditions La Découverte, 2018, 240 p.
[2] Site internet de la librairie : https://www.petite-egypte.fr/

social… et enrichissant dans la réflexion autour de la sobriété du livre ! En effet, stupéfaite et me sentant aussi désarmée que le personnage principal du *Gourmet Solitaire*[3] qui, se trouvant face à des milliers de coques de portables dans un marché, n'est capable de n'en choisir aucune, je me demandais alors quotidiennement : face à tant de livres, lequel choisir ? Puis, passé ce moment de désarroi, une autre réflexion, qui me semble aujourd'hui essentielle, survint : et si l'abondance ne tendait pas à dévaloriser l'œuvre littéraire plutôt qu'à la rendre précieuse ?

Il est ainsi intéressant de constater ô combien le champ lexical maritime résonne de manière si analogique avec la profusion de biens de consommation dont nous inonde le capitalisme, et ce notamment dans l'industrie du livre. Déjà en 1829, Honoré de Balzac[4] s'interrogeait sur la manière dont son ouvrage pourrait *sortir des flots* face à l'offre pléthorique présente : "*Allaient et venaient dans leurs canots quelques hommes occupés à pêcher les livres et à les apporter au rivage devant un grand homme dédaigneux, vêtu de noir, sec et froid : c'était les libraires et le public.*". Dans l'océan éditorial dont parle l'auteur d'*Illusions perdues*, le libraire pêche, tant bien que mal, un livre qui a retenu son intérêt ou que le client, ici dédaigneux et peu affable, lui a demandé.

Cette "marée" de livres dont nous parlons chaque année, en s'étonnant toujours plus du nombre de parutions à chaque rentrée littéraire (désormais bi-annuelles, en janvier et septembre, avec plus de 500 ouvrages chaque fois) et qui ne date pas d'hier, ne semble absolument pas en voie de se tarir, et ce malgré ses innombrables conséquences. En effet, cette surproduction - que le dictionnaire Larousse définit comme la "*production excessive d'un produit ou d'une série de produits par rapport aux besoins*" - est l'un des nombreux symptômes d'une société capitaliste, qui par profit et peur du vide[5], propose toujours plus de livres sur un marché déjà congestionné et qui semble sans fin[6]. Pour espérer se faire une place, l'éditeur doit ainsi user de stratégies de communication et de marketing, qui n'ont pas toujours pour but de valoriser "le meilleur livre" mais plutôt de faire émerger celui qui se

[3] TANIGUCHI Jirō, QUSUMI Masayuki, *Le Gourmet solitaire*, Casterman, 2005, 200p.
[4] SANGSUE, Daniel. *Démesures du livre. In: Romantisme*, 1990, n°69. *Procès d'écritures Hugo-Vittez*. pp. 43-60
[5] Voir à ce sujet la formidable BD de Léa Muwarviec, *Le Grand vide*, éditions 2024, 2021, 204 p.
[6] Voir à ce sujet la BD de Jean-Marc Jancovisi et Christophe Blain, *Le Monde sans fin*, Dargaud, 2021, 196 p.

vendra le plus et sera donc le plus lucratif. Nous parlerons ici de *système capitaliste économique*, en tant que celui-ci recherche, par la production de biens en quantité illimitée, le profit à tout prix. Avec le développement d'une économie mondialisée, les flux d'échanges monétaires mais aussi de biens sont difficilement contrôlables et la recherche de profit semble être la fin, quels qu'en soient les moyens. Le livre est donc un produit, qui malgré le prix unique (loi Lang 1981) n'échappe pas à une logique de marché, de profit, de rentabilité. En effet, il est essentiel de comprendre, que malgré la paradoxalité du produit - bien culturel et bien marchand - le livre est devenu un marché comme un autre, avec ses propres enjeux, au sein d'une chaîne industrielle complexe et peu lisible. Les conséquences de cette surproduction sont alors multiples et soulèvent plusieurs questions.

Tout d'abord, pourquoi produit-on autant de livres tout en étant conscients que ceux-ci ne seront pas vendus ? Il s'agira de voir les limites argumentatives de la diversité éditoriale et de la pluralité intellectuelle, au travers de l'industrie capitaliste qui pousse les éditeurs à toujours proposer plus qu'ils ne le peuvent, en dépit des effets néfastes pour les acteurs de la chaîne du livre et les lecteurs. En effet, il est intéressant de réfléchir également au sentiment de paralysie, de dégoût, d'abandon, qui peut saisir ces derniers devant "*ces espaces infinis*", pour paraphraser Pascal, qui "*effraient*"[7]. Ne perd-t-on pas ici l'essence même de la lecture, qui nécessite un temps long ? Lire n'est pas facile, il faut s'entraîner, s'accrocher, s'isoler, se retirer du monde. Or, l'homme en est-il capable ? En a-t-il encore les moyens ? La société dans laquelle nous vivons nous pousse à aller toujours plus vite et de ne jamais nous arrêter sur rien de peur de manquer quelque chose (le fameux syndrôme *Fear Of Missing Something Out* !) ; le livre doit être ainsi vite englouti avant de passer à autre chose. Avoir toujours plus de livres nécessite de toujours consommer davantage et l'on demande aux lecteurs de se bâfrer de livres comme on se bâfre de n'importe quoi, et ce parmi une myriade d'autres activités. En parallèle, on associe paradoxalement la lecture à l'oisiveté, à un plaisir de "riches", de temps perdu. Lorsqu'on lit, on ne fait rien d'autre, à l'inverse d'un podcast sur la littérature qui permet, lui, de "rentabiliser" son temps en faisant le ménage ou ses courses… bref, lire ne semble servir à rien d'autre qu'à perdre ce

[7] Pascal : « *Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie* »

temps si précieux, que la société capitaliste actuelle ne paraît pouvoir laisser *vide*[8]. Ainsi, le temps accordé à la lecture devient si faible que le Gouvernement français en a fait une "Grande cause nationale"[9] pour 2021-2022, constatant, entre autres, que la lecture courte sur écrans prenait dangereusement le pas sur "*la lecture longue*", amoindrissant les temps de concentration et d'efforts des plus jeunes. Afin d'y remédier, il est, selon le Gouvernement, "*important de "capitaliser" sur le retour en grâce du livre*". Le choix du verbe "capitaliser" est à la fois si peu assumé et si révélateur de notre époque, que les rédacteurs de ce texte ont préféré le mettre entre guillemets.

D'autre part, cette surproduction engendre des conséquences néfastes sur l'environnement. L'industrie du livre, si elle en est consciente, ne se saisit pas de ce problème dans son ensemble et paraît, encore une fois, plus à même de poursuivre une logique de marché qu'une logique écologique, qui pourrait pourtant permettre de penser différemment les interactions entre ses acteurs. Ces derniers, dans leur pluralité, semblent toutefois se satisfaire plus ou moins bien de ces logiques productivistes. Cependant, et cela n'est pas un phénomène nouveau, plusieurs acteurs, dont des libraires, tendent à développer un modèle alliant sobriété, bibliodiversité, simplicité et juste mesure de l'offre et de la demande dans une démarche exigeante, réfléchie et engagée[10]. En effet, si l'écriture, le plaisir de transmettre des histoires et je dirais même, l'impératif pour nos sociétés d'accéder à autre chose que du réel, a toujours existé, tout en faisant partie d'une industrie, le livre doit aujourd'hui pouvoir retrouver du sens, et pour ceux qui le transmettent, (re)trouver le pourquoi des choses.

Ainsi, il sera intéressant de se demander dans quelle mesure le libraire peut-il dans sa pratique professionnelle s'extraire ou, du moins, composer avec une logique capitaliste, qui semble conditionner l'ensemble de la chaîne du livre, mais aussi, plus largement, dans le rapport au livre et à la lecture qu'il entretient.

---

[8] On peut penser ici à l'offre pléthorique proposée par toutes les industries culturelles pendant les mois de confinement durant la pandémie de COVID-19 en 2020 : surtout ne jamais rien faire !

[9] https://www.education.gouv.fr/ete-2021-ete-2022-la-lecture-grande-cause-nationale-323642

[10] Ainsi, selon le site de l'ADEME (l'Agence de l'environnement et de la maîtrise de l'énergie), la sobriété "*est la recherche de modération dans la production et la consommation de produits, de matières, ou d'énergie*".

Pour ce faire, nous étudierons d'abord la situation schizophrénique dans laquelle évolue le marché du livre depuis plus d'un siècle, qui dénonce à la fois une production éditoriale déraisonnée tout en s'accommodant de celle-ci, en y trouvant notamment une satisfaction financière par le biais de l'objet livre. Au-delà de ce constat, il s'agira d'étudier les différentes conséquences que peut engendrer cette production excessive de livres, entre dégoût de l'objet, destruction massive de celui-ci et remise en question de son utilité. Enfin, face à ces enjeux, il sera intéressant de voir quelles solutions sont apportées par les libraires et dans quelles mesures ont-ils le désir et sont-ils capables d'échapper à cette chaîne du livre, imposant sa cadence et ses excès.

Note introductive personnelle

Cette fébrilité face à un sentiment de manque perpétuel, induit par la surproduction éditoriale dans un système capitaliste qui ne cesse de créer de nouveaux besoins, a été personnellement mêlée à mon expérience d'être la seule femme, durant mon apprentissage, au milieu d'hommes. Cela étant si peu courant en librairie qu'il est, à mon sens, important de le souligner[11]. En effet, ce sentiment de submersion livresque s'est rapidement liée à une impression de ne jamais savoir assez, quand mes collègues me renvoyaient une toute autre image. Étant dans la position "d'apprenante", j'ai été rapidement confrontée à des avis catégoriques et fermes de la part de certains d'entre eux sur ce qu'il était "*bon ou non de lire*". Si mon éducation et ma personnalité m'empêchent d'être aussi dogmatique[12], je suis convaincue que cette manière d'appréhender le monde résulte en grande partie d'une construction sociale où les femmes ont l'habitude d'écouter consciencieusement ce qu'on leur dit et de remettre en question leur propre parole sans jamais se sentir aussi légitimes que "*ces hommes qui (m')expliquent la vie*"[13] pour établir de tels jugements. Ainsi, après avoir constaté que ni mes collègues ni moi n'avions lu les 800.000 ouvrages disponibles en langue française en France, je restais néanmoins stupéfaite de leur placidité face au quotidien va-et-vient des livres (office – retours – réassort…) et découvrais, par la même occasion, l'envers du décor de la librairie.

C'est ce malaise ressenti en tant que jeune libraire qui est au cœur de ce mémoire. Car si j'ai choisi de faire ce métier, c'est parce que, très simplement, j'aime lire et que les

---

[11] Je tiens toutefois à préciser que l'idée n'est pas ici d'opposer les hommes et les femmes, mais bien de rendre compte d'une expérience personnelle, qui est éclairée par des milliers d'autres expériences de femmes au quotidien, et comme l'écrit Rebecca Solnit : "***des femmes sont aussi capables de faire la leçon de manière condescendante ; mais cela ne dit rien de l'écart gigantesque qui sépare hommes et femmes, des formes sinistres qu'il prend ni des schémas dans lesquels s'inscrivent les mécanismes du genre dans notre société***", SOLNIT Rebecca, *Ces hommes qui m'expliquent la vie*, Paris : éditions de l'Olivier, 2018, p.21, 176p.

[12] Nous reviendrons sur cette question de la parole affirmée de l'homme face à celle plus effacée et discrète de la femme dans la troisième partie, notamment avec l'analyse proposée par Pierre Bourdieu.

[13] Rebecca Solnit raconte dans son essai *Ces hommes qui m'expliquent la vie*, l'anecdote qui l'a poussée à écrire ce texte : se trouvant à un dîner, un homme explique à elle et son amie le contenu d'un livre qu'elle a écrit, sans qu'elle ne parvienne à l'interrompre pour lui dire qu'elle en est l'auteure. Y arrivant finalement, elle conclut cette histoire de manière très significative sur ce qui arrive malheureusement trop souvent : "*avant que nous n'éclations de rire, notre statut de femmes nous rendait poliment inaudibles, sauf qu'à vrai dire nous n'avons jamais cessé de l'être, inaudibles*" (p.13)

livres m'ont permis d'apprendre plus que nulle autre chose sur le monde[14]. Mais c'est aussi pour m'épanouir dans une pratique professionnelle ayant du sens. Plus que de savoir si j'ai la capacité de suivre le rythme imposé par la chaîne du livre, j'ai souhaité me questionner sur mon envie réelle d'observer cette cadence illimitée, me semblant en désaccord avec la réalité de nos vies. En effet, je ne peux pas concevoir d'exercer ce métier en acceptant le jeu des arrivées et sorties perpétuelles, d'envoyer au pilon des milliers de livres par an par souci financier et « parce que c'est comme ça et que ça a toujours été comme ça ». En étant libraire, je souhaite être en accord avec ce que je suis, le monde d'aujourd'hui, les valeurs que je défends. Ainsi, je ne peux envisager de vendre des livres traitant du désastre écologique tout en étant actrice de celui-ci par une pratique professionnelle peu consciencieuse et vertueuse.

Ce mémoire a donc pour vocation de s'inscrire dans une vraie réflexion professionnelle et une volonté de rencontrer les acteurs du monde du livre qui refusent un système « à bout de souffle » depuis longtemps. Loin de me sentir plus vertueuse que d'autres libraires, je me suis néanmoins rendue compte rapidement que ce métier ne signifiait pas la même chose pour tout le monde. S'il y a mille façons d'incarner les choses, je refuse personnellement de jouer le jeu de « l'empilement » pour vendre et souhaite parvenir, autant que possible, à conserver un sentiment d'exaltation face à mes découvertes littéraires. Or, comment cela est-il possible quand chaque mois est synonyme de centaines de nouveautés, plus ou moins intéressantes ? Comment faire moins mais mieux dans un système qui répond de manière totale aux exigences du capitalisme ? Comment parvenir à proposer un modèle basé sur un idéal de société où courir ne serait pas la norme et passer des heures à lire serait normal ?
Ce sont toutes ces questions qui m'ont permis de rencontrer des personnes adoptant d'autres pratiques et de proposer cette réflexion.

---

[14] Le 3 janvier 2022, Henriette Walter, linguiste française, disait à Laure Adler, dans son émission de France Inter "L'Heure Bleue", qu'elle avait toujours préféré les essais aux romans car ces derniers lui permettaient d'apprendre quelque chose. Je trouve personnellement dommage d'opposer ces deux genres ; en effet, le roman permet d'en savoir tellement sur le monde et la psyché humaine qu'il est *aussi* essentiel qu'un essai à la compréhension du réel. Il nous emmène en outre vers des chemins que nous ne connaissons pas et révèle, parfois, la meilleure part de nous-même (il est d'ailleurs ici intéressant de penser au concept de *percept* par Deleuze : "*un ensemble de perceptions et de sensations qui survit à ceux qui les éprouvent*").

Face à une latente sensation d'étouffement, il me fallait explorer d'autres perspectives pour être sûre que cet avenir correspondait au sens que je voulais lui donner. Aujourd'hui, grâce à ce travail et mes observations, je sais qu'il est possible d'être une libraire curieuse et humble, une lectrice consciente de ses limites et une professionnelle responsable et éthique, mais que cela demande souvent de sortir des chemins tracés par un marché dominé par un capitalisme libéral et une vision des choses encore trop souvent patriarcale.

La tentation de parler de “censure” quand on dénonce la surproduction : un écueil à éviter

En permettant un accès pour tous à la culture et à la connaissance depuis l’invention de l’imprimerie en 1454, (augmenté progressivement par l’alphabétisation de la population), le livre a été autant l’objet de vénération (bibliophiles) que de condamnation (autodafés).

En effet, le livre, en permettant le rêve et l’émancipation, est un objet qui fait particulièrement peur aux pouvoirs autoritaires, dans sa capacité à permettre aux lecteurs de s’échapper de la réalité et d’apprendre à réfléchir par eux-même. On ne compte en effet plus les régimes qui, pour asseoir leur pouvoir, ont détruit et continuent à détruire des bibliothèques entières (Allemagne nazie, Syrie, Mali, Afghanistan…) ou l’interdiction dans de nombreux pays de lire certains livres. Sur cette question, on pense bien sûr au film (et d’abord livre de Ray Bradbury) *Fahrenheit 451* de François Truffaut : dans un régime où plus aucun livre ne doit subsister, des dissidents vivent dans une forêt en ressassant toute la journée un livre qu’ils ont appris par coeur.

Le “livre ultime”, le livre qu’on aime, le livre d’une vie, continuera donc à vivre après la disparition de sa matérialité, et c’est pour cela qu’on ne peut parler de censure lorsqu’on dénonce une surproduction. C’est inverser le problème que de laisser le champ libre à un déversement de titres, dont la seule volonté semble être la recherche de profit. Mais le capitalisme étant devenu si systémique, il semble plus facile de crier à la censure que de remettre en question le système de production tel qu’il est aujourd’hui, qui loin de favoriser une bibliodiversité, tend souvent à uniformiser la pensée.

Le livre, s’il est devenu plus que jamais un objet marchand, est avant tout un objet, à mon sens, d’émancipation, de joie, de connaissance, et c’est pour cela qu’il mérite qu’on réfléchisse à la préservation de sa qualité et à son accès partout dans le monde.

Première partie

Une production de livres en apparence assumée par ses acteurs mais qui se révèle déraisonnée et contre-productive

Le paradoxe semble être évident, depuis longtemps, et ne fait pourtant l'objet d'aucune remise en question véritable au sein du système dominant (et dominé par les intérêts financiers) ; trop de livres sont publiés en France, pour trop peu de lecteurs, et avec pour justification notamment, la diversité éditoriale. Or, nous verrons dans cette première partie que ce dernier argument, brandi parfois comme une chasse aux sorcières contre ceux qui voudraient limiter, ou du moins, remettre en question la production excessive de titres, peut se révéler fallacieux, lorsqu'on sait notamment que la majorité des livres publiés sont des *livres de reproduction*, qui sont là davantage pour faire du profit qu'en tant qu'"oeuvres de l'esprit"[15]. Ainsi, il semble que le livre, comme d'autres produits provenant de la société de consommation, sert avant tout des intérêts économiques et qu'au sein de cette *marée éditoriale* il est donc particulièrement difficile de s'y retrouver sereinement, autant pour les acteurs de la chaîne du livre que pour les lecteurs.

Dans cette première partie, nous reviendrons sur les bases et les paradoxes de cette surproduction éditoriale, en nous interrogeant tout d'abord sur la question dans son essence qui semble être autant d'actualité aujourd'hui qu'il y a un siècle, sur "l'exception culturelle" à la française dans le domaine de la création littéraire et évaluerons les contradictions qui poussent à produire plus, quand de moins en moins de gens lisent.

A) Publie-t-on trop de livres ? Une question d'actualité ancienne

La question de la production de livres, dès lors que celui-ci est devenu un objet accessible à tous, par l'imprimerie et son essor, puis par l'accès à l'éducation (et donc la lecture) pour toute la société, semble toujours avoir été une question délicate, en tant que le livre est à la fois un *objet marchand* et un *objet culturel*. Après avoir posé quelques bases sur le secteur du livre tel qu'il est actuellement, nous nous poserons la question de savoir s'il y a

[15] L'article L. 112-2 du code de la propriété intellectuelle dresse une liste non exhaustive d'œuvres de l'esprit et définit ces dernières comme toute création qui provient d'une activité intellectuelle ou artistique (livres, musiques, ou encore, logiciels…).

toujours eu *trop* de livres publiés en France et si la diversité éditoriale est une réalité tangible ou un mythe tenace, permettant de justifier la production de milliers de livres de reproduction.

Un secteur du livre très concentré

"*Le secteur du livre est la première industrie culturelle en France*"[16]. En brassant plus de **4,5 milliards d'euros**, cette industrie supplante celle musicale et celle du cinéma, bien que son marché soit basé sur un produit au prix fixe. Ce secteur se basant sur la nouveauté, l'équation se fait donc entre l'office et le fonds, afin de trouver un équilibre financier pour que de nouveaux produits arrivent sur le marché, favorisant à la fois la création littéraire, en l'encourageant, tout en lui donnant une visibilité moindre, celle-ci étant de plus en plus forte pour de moins en moins de visibilité. Le marché semble ainsi se regarder lui-même, comme si sa production ne le concernait *que lui*. En effet, il s'agit de travailler quelques jours en librairie afin de se rendre rapidement compte que dans la plupart de ces commerces, le livre avec une *individualité propre* et comme, littéralement, "oeuvre de l'esprit", ne se différencie parfois que très peu de ses acolytes de rayon, et devient donc un objet comme un autre ; Georges Orwell, dans "Souvenirs de la librairie", témoigne ainsi de son expérience en tant que libraire "*à les voir en légions de cinq ou six mille dos contre dos, ils m'ennuyaient d'avance et me provoquaient même une légère nausée*"[17]. Ainsi, selon lui, "*c'est lorsqu'on commence à entretenir une relation professionnelle avec les livres que l'on découvre à quel point ils sont généralement mauvais*"[18].

L'idée n'est pas ici bien sûr de distinguer les "bons" et les "mauvais" livres, mais d'essayer de comprendre ce qui pousse raisonnablement la mise sur le marché d'*autant de livres* ? Car en effet, l'équilibre entre diversité éditoriale et surproduction paraît de plus en plus tendue, étant donné cette course à la visibilité, qui ne semble bénéfique ni pour l'auteur, ni pour le libraire, ni pour le lecteur, mais bien plus pour les grands groupes d'édition / distribution, qui s'y retrouvent financièrement, tout en ayant la garantie d'une

---

[16] https://www.sgdl.org/sgdl-accueil/le-guide-pratique/le-secteur-du-livre
[17] ORWELL, Georges. *Sommes-nous ce que nous lisons ?*. Trad. de l'anglais par Charles Recoursé. Paris : éditions 1001 nuits, 2022. p. 17, 56 p.
[18] *ibid.*

image culturelle et assurée, les dédouanant de leur avidité spéculative. Le secteur de l'édition a ainsi produit en **2018, 67.942 nouveautés et nouvelles réimpressions, soit 190 nouveautés par jour,** portant le nombre de références disponibles à 783.000 en version imprimée. Sachant qu'en 2018, 31% des français se déclarent des grands lecteurs, avec en moyenne 20 livres lus dans les 12 derniers mois[19], ce qui semble très loin des 190 livres qui sortent par jour la même année, et difficilement "rattrapable" pour un être humain disposant d'une journée de 24 heures, tout bon lecteur qu'il est.

En outre, s'il y a plus de livres, il y moins de tirages par titre ; ce qui tend à avoir, certes, une forte diversité présente, mais sans que celle-ci ne soit forcément bénéfique à l'auteur, qui en plus d'une visibilité moindre, percevra une infime ressource de son oeuvre[20]. Ainsi, en 2017, le tirage moyen s'établit à 4994 exemplaires par titre ; sachant qu'il y a environ 25.000 points de vente en France, cela revient à environ à 0,2 exemplaire par point de ventes.

Ainsi, malgré une importante diversité de l'offre disponible en France, il existe une forte concentration des ventes sur un nombre restreint de titres : le secteur de l'édition réalise ainsi **48 % de son chiffre d'affaires grâce aux seuls 10 000 titres les plus vendus** et 20,8 % de son chiffre d'affaires avec les 1000 titres les plus vendus. Toutefois, ce phénomène de concentration n'est pas seulement propre au secteur du livre, mais bien présent dans l'ensemble des industries culturelles.

> Et puis, une fois n'est pas coutume, c'est encore Guillaume Musso qui se taille la part du lion : occupant les 3e et 2e places de ce top 10, il y installe *L'inconnue de la Seine* (grand format, Calmann-Levy) et *La vie est un roman* (poche, chez Le Livre de poche). Les livres réalisent respectivement 399.204 et 433.532 exemplaires écoulés, avec 8,595 millions € et 3,581 millions €. Joli...
>
> Enfin, qui dit année Astérix, dit concurrence exterminée : le tome 39 de Jean-Yves Ferri et Didier Conrad n'a pas dérogé à la règle et prend très largement la première place du classement. *Astérix et le griffon* dépasse 1,547 million d'exemplaires, pour cumuler 15,18 millions € de chiffre d'affaires...
>
> Au final, ce top 10 des meilleures ventes (en volume) cumule 4,27 millions d'exemplaires pour 53,9 millions € en valeur.

Source de la capture d'écran : "Les 10 meilleures ventes de livres 2021 et les auteurs de l'année", *ActuaLitté*, 29/12/2021, Clément Solym[21]

---

[19] Synthèse IPSOS pour le Centre National du Livre (CNL), 2019 : https://cutt.ly/LKppHks

[20] Un auteur gagne en moins en moyenne 7% du prix de son livre, quand ça n'est pas moins (notamment les livres co-écrits ou les albums jeunesse, souvent divisés entre auteur et illustrateur).

[21] Les 10 meilleures ventes de livres 2021 et les auteurs de l'année

Ici, c'est donc bien les grands groupes du secteur de l'édition qui semblent être gagnants, sachant qu'au vu des titres paraissant dans les meilleures ventes, il est difficile de défendre que ceux-ci représentent une diversité éditoriale forte, le circuit paraissant alors assez éloquent :

> Grande maison d'édition (groupe Madrigall par exemple) → grand groupe de distribution/diffusion (UD/SODIS) → moyens pour la communication / le marketing → placements dans les points de vente → forte visibilité médiatique → achats → prix littéraires → visibilité → gains financiers…

Quelques chiffres du Syndicat national de l'édition pour l'année 2020

- 37.865 titres nouveaux ont été publiés en France. Avec la pandémie du COVID 19, ce chiffre est inférieur de 15,21 % à celui de 2019 (44.660 nouveautés) ;
- Le chiffre d'affaires global des éditeurs a été de 2,74 milliards d'euros en 2020 (− 2,36 % par rapport à 2019), pour 422 millions d'exemplaires vendus ;
- La littérature occupe le premier rang avec 22,5 % de part de marché, suivie par les livres scolaires (14,9 %), les sciences humaines (13,7 %), la jeunesse (13,6 %), la bande dessinée (12,5 %) et les livres pratiques (12,1 %). Les autres secteurs représentent chacun moins de 4 %.

Trop de culture ou pas assez de médiation ?

Cela pose aussi la question de savoir s'il y a *trop* de produits culturels (livres, chansons, spectacles…) proposés ou, au contraire, si ces offres ne manquent pas de lieux de diffusion et de médiation, pour qu'elles puissent s'épanouir partout et pour tout le monde. En effet, c'est lors de mon échange avec Anaïs Massola, gérante et créatrice de la librairie le Rideau Rouge[22] (Paris 18ème), que j'ai compris l'intérêt d'inverser la question. Celle-ci travaille depuis longtemps sur une gestion plus saine des flux de livres et est, en outre, à l'initiative de l'association de l'écologie du livre[23]. En discutant avec des amis travaillant dans le spectacle de rue, ces derniers lui firent part que, selon eux, il n'y a avait pas *trop* de spectacles mais *pas assez* de politiques et actions de médiation mises en place afin de

[22] La retranscription de l'entretien dans son intégralité est en annexe ; je citerai les propos d'Anaïs Massola plusieurs fois dans la suite du mémoire, sans préciser à nouveau sa fonction et sa librairie.
[23] Site de l'association : https://ecologiedulivre.org/

toucher davantage de publics. Et en effet, on peut aussi voir le problème de cette manière : ce sont souvent les mêmes personnes, au capital culturel fort[24], qui vont se rendre à un spectacle ou dans une librairie. Dans ce cas, ces lieux dédiés à la culture sont-ils vraiment ouverts à toutes et à tous ? Ne sont-ce pas des créations destinées toujours aux mêmes publics ? Bien entendu, ces questions en abordent d'autres, comme celle de la culture légitime, de la culture institutionnalisée et des ressources allouées pour ce que l'on considère comme "bon" ou non (bourses, subventions etc.). Et la culture, en soi, se fait aussi bien au pied d'une cité que dans un amphithéâtre. Mais, en ce qui concerne le livre, peut-être que l'une des solutions est de ne pas le voir comme prédisposé à être uniquement dans l'espace de la librairie, mais bien à vivre une vie un peu partout… (nous y reviendrons en troisième partie) et à concevoir notre chance que le problème soit d'avoir *trop* de livres et non pas assez, comme c'est le cas dans de nombreux pays.

Y a t-il toujours eu trop de livres publiés ?

"*La crise du livre est une actualité, mais ce n'est pas une nouveauté*" - Henri Baillière, *La crise du livre,* 1904[25]

Comme souvent dans l'histoire de l'humanité, l'être humain tend à penser que ce qui lui arrive est propre à son époque et que les questions que la société se pose sont d'une nouveauté sans pareille. Ainsi, nous sommes souvent étonnés de constater que les débats actuels sont plus anciens que nous le pensons ; en ce qui concerne le livre, il semble qu'il soit de sa nature propre d'être un objet en *crise perpétuelle*. C'est en tout cas ce que postule Henri Baillière, dans son savoureux petit livre sur la question. Pour lui, la crise du livre est une "*maladie chronique, qui tient à sa nature même ; il en souffre depuis sa naissance, il en vit, et il en vivra, il n'en guérira pas, et il n'en mourra pas : il est immortel*".

---

[24] A ce sujet, lire l'excellent livre de Pierre Bourdieu et Alain Darbel, *L'Amour de l'art - Les musées d'art européens et leur public*, éditions de Minuit, 1969, 251 p. Outre le fait qu'il décrit nos habitudes de goûts comme des habitudes de classe, il montre également de quelle manière les politiques publiques en faveur d'une démocratisation de la culture n'ont que guère d'impact (bien qu'aujourd'hui davantage de politiques publiques en faveur de la culture existent par rapport à 1966).
Ce qui n'empêche cependant pas la beauté de pouvoir toucher tout le monde, et que, bien entendu, des exceptions confirment la règle, comme le démontrent les parcours de Rudolf Noureev ou Edouard Louis par exemple (ou de Bourdieu lui-même).

[25] BAILLIÈRE, Henri. *La crise du livre*. Paris : petite bibliothèque Payot, 2017. 128 p.

Cet ouvrage a été écrit en 1904 et son propos semble pourtant plus que jamais d'actualité. En effet, Henri Baillière souligne certains maux qu'il me semble intéressant de relever ici, tant ceux-ci éclairent ce qui se joue encore actuellement dans la chaîne du livre :

- une chaîne du livre dont chaque acteur accuse l'autre d'être responsable, un "*cercle vicieux dont il est difficile de sortir*" ;
- le problème du livre cloné : "*Trop de livres insignifiants et sans valeur, sans originalité, qui se tuent les uns les autres : c'est une conséquence forcée*", alors que le lecteur n'est pas au rendez-vous : "***ce qui est fâcheux c'est que la production du livre dépasse encore la consommation***" ;
- Enfin, pour finir sur la question qui nous intéresse, Henri Baillière déplore que le contenu importe moins que la forme : "*le livre est alors un piège tendu à la naïveté de l'acheteur et caché sous des fleurs*".

Par la suite, l'auteur vilipende les libraires, qui, selon lui, sont le plus souvent "*apathiques, indolents, insouciants !*" et donne ce bon conseil aux éditeurs : "*modérez la production (...), ne faîtes des livres que selon vos ressources et les demandes du public*".
Il est surtout intéressant de voir que le débat autour de la publication excessive de livres ne date pas seulement de l'ère du capitalisme mondialisé, mais semble même, comme le dit l'auteur, propre à l'essence même du livre, toujours produit en trop grande quantité et distribué comme un autre produit commercialisé.

Et si Henri Baillière est un peu tombé dans l'oubli, il est fascinant de voir que les plus grands écrivains ont traité cette question, de Georges Orwell au couple Woolf. En effet, ce dernier s'est pris au jeu d'un échange autour de la question "*Are too many books written and published ?*"[26] (1927), en offrant au lecteur leur vision divergente sur la question.

En effet, alors que Leonard Woolf dénonce une publication trop importante de titres - "*la fabrication des livres est devenue un marché, ou plutôt une industrie (...), l'on écrit et publie bien trop de livres*" - Virginia Woolf nuance en argumentant que s'il y davantage

[26] Lien vers le texte en version originale en bibliographie ; texte en version française chez Belles Lettres, sous le titre "Est-ce que l'on écrit et publie trop de livres ?" *in Les livres tiennent tout seuls sur leurs pieds*, Belles Lettres, 2017, 224p.

d'écrivains c'est aussi parce qu'il y a davantage de personnes en *capacité* d'écrire, à savoir plus de population et aussi plus de diversité dans les classes sociales qui sont représentées, ainsi avec plus de livres édités, on augmente la possibilité d'avoir des bons livres. Mais, déjà en 1927, Leonard Woolf dénonce l'offre plus importante que la demande - "*ce qui provoque une surproduction et plus d'offres que de demandes. Finalement l'éditeur et l'écrivain gagnent moins à cette époque de production à grande échelle que lorsqu'elle était plus réduite*".

Cet échange intelligent permet de soulever plusieurs questions, mais aussi, d'apporter des réponses. Ainsi, le couple Woolf propose des idées novatrices et originales, telles que la mise en commun de bibliothèques personnelles, l'accès à l'écriture pour toutes les classes sociales, la nécessité de prendre le temps de lire ("*en fait, il serait utile que l'on se rende compte à quel point c'est un bonheur d'ouvrir un livre et de prendre l'habitude de lire*.") et d'être accompagné dans la découverte de la lecture, un prix bas, voire unique au livre…

Bien qu'ils soient d'accord sur la fin que rien n'empêchera les gens d'écrire, ils apportent un regard professionnel, pertinent, lucide et intelligent sur la question de la surproduction et soulèvent tour à tour toutes les thématiques qui nous intéressent ici : l'industrialisation du livre et sa production à grande échelle, le livre de reproduction, la perte de qualité engendrée par la machine productiviste, la mise en commun des biens, la nécessité de l'accès à l'écriture et à la lecture pour toutes et tous.

B) La diversité éditoriale : un mythe ?

Un pays qui favorise la création littéraire…

Être écrivain en France semble être à la fois donné à tout le monde… et à personne. En effet, la France se targue non sans raison, d'être le pays par excellence des écrivains, d'avoir produit plus que n'importe quel autre Etat dans le monde des gens de lettres qui sont traduits en plusieurs langues, plébiscités, couronnés de prix et étudiés à l'étranger… bref d'être LE pays de la création littéraire. Et, bien évidemment, cela n'est pas totalement *faux*. La France, contrairement à beaucoup d'autres pays, a une longue tradition d'aide à la création artistique, de Molière avec Louis XIV aux espaces contemporains actuels, tels que le

CentQuatre à Paris ou à des lieux de résidence, des subventions allouées, des bourses de création… qui permettent aux artistes de créer, échanger, critiquer… sans être, *a priori*, censurés. La France a permis à ses sujets, puis à ses citoyens, de créer, dans une très grande liberté d'expression, rarement possible ailleurs dans le monde. Il suffit d'écouter le récent discours de l'actrice iranienne Zar Amir Ebrahimi, qui ayant reçu le prix d'interprétation féminine à Cannes (2022) pour son rôle dans le film *Les Nuits de Mashhad*, rappelait que la France lui avait permis de jouer librement, mais que ce pays était aussi plein de paradoxe car "*les français ont tout pour être heureux et sont pour autant malheureux*".

Cette affirmation nous permet de soulever la question de cette "exception culturelle française" dans le monde du livre. La France est un pays qui protège ses auteurs, qui est même à l'initiative du prix unique du livre, mais qui peut *aussi* se targuer de leur diffusion de par le monde, par son histoire de conquêtes, de puissance coloniale et son *soft power*. La France a eu et a toujours les moyens de faire entendre ses voix, en les favorisant certes, mais aussi en ayant pu les diffuser partout dans le monde. Ainsi, on trouve aujourd'hui dans le monde 850 Alliances françaises, qui permettent à des personnes péruviennes, congolaises, chinoises ou encore indiennes, d'apprendre le français et sa culture. Est-ce le cas pour le Pérou ? pour l'Inde ? Ayant moi-même travaillé pour l'Alliance Française d'Ahmedabad (Inde, Gujarat), je faisais jouer Molière à mes élèves, certes intemporel et merveilleux, mais sans jamais n'avoir de mon côté connu et joué une seule pièce d'un auteur indien.

Il me semble que le *prestige littéraire* de la France permet de comprendre une partie de sa justification de continuer à produire toujours plus de livres sans réfléchir aux conséquences que cela a, de la précarisation des auteurs à la pénurie de papier. Avoir moins de publications pour la France n'en ferait pas un pays moins intellectuel ou littéraire, mais peut-être un pays plus responsable de ce qu'il propose et plus avant-gardiste sur la question tabou d'une chaîne de livre devenue si complexe, qu'elle ne parvient plus à cacher ses ambitions de profits au détriment de sa défense d'une création littéraire plurielle.

> La France est le pays de la consécration littéraire. Le système de prix repose sur l'idée de l'excellence alors qu'il n'y a pas de valeur absolue en littérature. On assiste à des polémiques sur des livres, on leur reconnaît une puissance symbolique. La littérature est assez respectée pour que les pouvoirs publics l'aident financièrement. Mais il y a deux planètes : une poignée d'élus enrichis grâce à la vente de leurs prix et le quart-monde littéraire, avec une précarisation de l'écrivain de plus en plus grande.

Source : "La France est le pays de la consécration littéraire", Frédérique Roussel, *Libération*, 10/10/2016[27]

Enfin, une autre donnée intéressante concernant ce *soft power* littéraire à la française est le don de livre dont les français ne veulent plus à des associations luttant contre la pauvreté et l'analphabétisation dans le monde. Dans l'ouvrage *Les alternatives - écologie, économie sociale et solidaire : l'avenir du livre ?* est posée la question de la circulation du livre et de notre capacité, en tant que pays riche, à croire que ce nous jetons est bon pour les pays pauvres (pays généralement dits "du Sud"). Comme le don de manteaux chauds et de chaussettes de ski à destination du Burkina Faso, est-ce vraiment pertinent de donner des livres parlant du gaullisme, du Limousin ou des politiques d'insertion d'anciens détenus, à des populations absolument non concernées ?[28] Est-ce que notre culpabilité de trop consommer est réduite par ces dons qui ne prennent souvent pas en compte la réalité des pays bénéficiaires ? Enfin, n'est-ce pas également menacer la bibliodiversité des pays récipiendaires que de leur imposer notre littérature ou lieu de favoriser la leur ? C'est donc aussi une question éthique qui se pose dans notre manière de recycler le livre après l'avoir lu, afin (comme d'autres produits) de peut-être reprendre le contrôle sur les circuits de production, mais aussi, de circulation.

… pour ceux qui ont les moyens d'écrire ?

"L'écrivain-né" ou bien né

En outre, la France semble avoir une autre exception : produire des écrivains *nés*. En effet, le pays de Racine se différencie de celui de Dickens et Harrison, en ne proposant que depuis très récemment des parcours à l'Université pour apprendre à *écrire*. Alors que le Royaume-Uni et les Etats-Unis offrent pléthores de master de *creative writings*, dont les cours sont assurés par les plus grands auteurs contemporains qui ne semblent absolument

[27] «La France est le pays de la consécration littéraire» – Libération

[28] A ce sujet, lire l'article du *Monde* du 26 avril 2018 de Kidi Bebey "Attention, donner des livres à l'Afrique nuit gravement à sa santé éditoriale"

n'avoir aucune honte à prodiguer conseils et astuces pour former les futurs Prix Pulitzer de demain, la France est toujours réfractaire à l'idée que, contrairement à un musicien ou un peintre, *le métier d'écrivain ne s'apprend pas*. On pourrait ainsi reprendre la célèbre formule de Simone de Beauvoir pour les femmes ("*on ne naît pas femme, on le devient*") pour la transposer ainsi : "*on naît écrivain, on ne le devient pas*". Alors qu'après avoir publié *Les Seigneurs* (titre original : *The Wanderers)* en 1974, le jeune américain Richard Price[29], couronné de succès avec ce titre se rend à l'Université de Columbia pour continuer "d'apprendre à écrire", la figure de l'écrivain français romantique, mélancolique, que l'on doit en grande partie aux romans du 19ème siècle (Marivaux, Flaubert, Zola…), ne doit pas sortir de chez lui avant d'avoir "sorti" un bon mot, puis loin de se faire humble de ce succès, il s'en enorgueillira le plus souvent.

Ecrire quand on est une femme, comme une femme

Il est néanmoins malheureux de constater que cette image persiste bien qu'on sache que si talent il y a, le travail pour écrire est souvent long, lent et parfois douloureux. Écrire nécessite une rigueur exemplaire afin d'arriver aux fins voulues, comme l'assument d'ailleurs la plupart des écrivains[30]. Et cette rigueur a d'autant plus de chance de s'épanouir lorsque l'écrivain est débarrassé des tâches quotidiennes ou des soucis d'argent. Dans *Le Coût de la vie*[31], l'auteure Deborah Levy raconte comment elle essaie de concilier sa vie de femme célibataire, mère de deux enfant, avec son travail d'écrivaine. Ne pouvant plus travailler chez elle, elle se met en quête d'une *chambre à soi*, où ne viendra interférer avec son "inspiration" aucun élément de sa vie de mère. Elle y raconte avec beaucoup d'humour les difficultés auxquelles elle fait face, une lucidité que trop peu d'hommes écrivains ont le courage d'avoir à propos de leur travail, préférant avouer à demi-mot, à la fin d'une carrière couronnée de succès, que ce travail a été rendu permis par une / des femme(s) qui s'occupai(en)t de tout le reste, pour leur laisser le loisir de "créer". Ainsi, André Gorz dans *Lettre à D.*[32], reconnaît, à la fin de sa vie (il se suicide avec sa femme, atteinte d'un cancer), qu'il a pu faire carrière parce que sa femme a renoncé à la sienne. Il va même plus loin, en reconnaissant que son travail d'écriture au magazine *Le Nouvel Observateur* pouvait

[29] Podcast 10/18 et Society sur Richard Price : Histoires d'Amérique - Richard Price
[30] Amélie Nothomb, Franz Kafka etc.
[31] LEVY, Deborah. *Le Coût de la vie*. Paris : éditions du sous-sol, 2020, 160 p.
[32] GORZ, André. *Lettre à D.*, André Gorz. Paris : éditions Galilée, 2006, 80 p.

s'effectuer de manière fluide et rapide parce que sa femme, Dorine, préparait - dans l'ombre - tout le travail de recherche documentaire.

Lorsque Virginia Woolf écrit qu'"*une femme doit avoir de l'argent et un lieu à elle si elle veut écrire de la fiction*", elle amène la question de la possibilité pour une femme d'avoir les moyens d'écrire, ce qui n'a jamais été évident - et ne l'est pas toujours. Longtemps peu prises au sérieux, cette politique de dénigration à l'égard "*du deuxième sexe*"[33], qui existe (au moins) depuis Aristote - qui déclare dans *Politique*[34] que "*[L]a relation de l'homme à la femme est par nature une relation de supérieur à inférieur et de dirigeant à gouverné.*", n'encourage donc pas les femmes à créer. Seules celles un peu affranchies, et surtout, de très bonnes familles, pouvaient espérer avoir *la paix* pour s'isoler et avoir le temps et le loisir d'écrire. On pense évidemment ici à la conférence de Virginia Woolf, retranscrite sous le titre *Une chambre à soi*[35], qui décrit sans ambivalence de quelle manière les femmes ont été empêchées d'écrire, et quand bien même elles osaient le faire, à quel point elles étaient méprisées pour sortir de leur rôle :"*On suppose que les femmes sont très calmes ; mais les femmes sentent de la même façon que les hommes. Elles ont autant que leurs frères besoin d'exercice pour leurs facultés et d'un terrain pour leurs efforts ; elles souffrent d'une contrainte par trop inflexible, d'une inactivité par trop absolue comme en souffriraient les hommes ; et* ***c'est étroitesse d'esprit chez leurs semblables plus privilégiés, de dire qu'elles devraient se borner à faire des puddings et à tricoter des chaussettes, à jouer du piano et à broder des sacs***."

Il est bien ainsi dommage de voir à quel point ces assertions sont encore d'actualité et combien, même en France, il est difficile pour une femme de trouver du temps pour créer sans qu'elle doive se justifier de ne pas le consacrer à d'autres qu'à elle et son art. Mona Chollet ne dit pas autre chose dans ses essais (*Chez soi* ou *Sorcières)*, en montrant à quel point la femme qui décide de ne pas être *la mère*, *la femme*, *la bonne*, est monstrueuse pour la société mise en place par pour les hommes, tant elle sort de l'ordre établi[36]. Enfin, il y a

---

[33] Formulation de Simone de Beauvoir pour parler des femmes.

[34] ARISTOTE. *La Politique*. Paris : éditions Librairie Philosophique Vrin, 1995. 595 p.

[35] ou récemment, par une nouvelle traduction de Marie Darrieussecq, *Un lieu à soi*, Denoël, 2016 : "*Un lieu à soi* rassemble une série de conférences sur le thème de la fiction et des femmes que Virginia Woolf prononça en 1928 à l'université de Cambridge."

[36] Voir aussi à ce sujet la bande-dessinée de l'auteure Emma, sur la charge mentale et plus récemment "ça se met où ?", 10 mai 2022 : https://emmaclit.com/

aussi dans cette hiérarchie de genre, une hiérarchie de ce qui est art et ce qui ne l'est pas. Les femmes qui créent font souvent l'objet de critiques selon lesquelles leur écriture est "*féminine*", "*tendre*", "*psychologique*", ce qui en soi, n'est pas un défaut, mais dans la bouche de la pensée dominante, correspond à ce qui n'est pas la norme. Celle-ci étant celle patriarcale et, depuis Les Lumières, également celle de la Raison, tout ce qui s'en écarte paraît moins légitime, plus ordinaire et donc moins intéressant ; "*cependant il est probable que les valeurs des femmes ne sont pas les mêmes que celles des hommes, dans la vie comme dans l'art*" (Virginia Woolf[37]).

Plus récemment, l'auteure Frances Stark rejoint cette idée dans son texte *L'Architecte et la femme au foyer*[38], se posant la question dans son atelier, qui est aussi son salon, de savoir "*si elle ne serait pas devenue une Femme au foyer*" ; en observant avec "*amusement et lassitude les artistes hommes qu'elle associe à la figure des Architectes parce qu'ils séparent production artistique et activité ménagère, art et décoration et qu'ils ont la chance de pouvoir quitter l'espace domestique pour aller créer ailleurs*", elle se questionne sur la légitimité de la création et de ce qui la rend véritable à nos yeux.

Source : photographie issue de la bande-dessinée *Eileen Gray - une maison sous le soleil*, Charlotte Malterre-Barthes et Zosia Dzierzawska, Dargaud, p. 50, 155p. "*La pauvreté de l'architecture moderne… découle d'un manque de sensualité, voilà le vrai problème ! Tout est dominé par la raison !*".

Des milieux qui favorisent la création

Enfin, les conditions requises à l'écriture s'épanouissent aussi souvent, au-delà du genre, dans les milieux qui favorisent la création. S'il n'est pas forcément bien vu en France

[37] WOOLF, Virginia. *Etre femme.* Trad. de l'anglais par Justine Rabat. Paris : éditions de la variation. 2022. 78 p.
[38] STARK, Frances. *L'Architecte et la femme au foyer*. Trad. de l'anglais par Jean-François Caro. Romainville : éditions Même pas l'hiver, 2021. 56 p.

pour un étudiant de déclarer comme le jeune Connell, du roman irlandais *Normal People*[39], qu'il veut être écrivain, force est de constater que la plupart de ceux que l'on voit en tête de gondole, sont issus majoritairement de familles dominantes, au très fort capital culturel, elles-mêmes dans le milieu des lettres ou des arts… L'actualité est en effet bien souvent dominée par ceux qui ont les moyens d'être publiés, financiers ou culturels (Tesson, Berest, Laurens…) ; bien que des exceptions existent, bien entendu[40]. Toutefois, cette concentration "d'entre-soi" prédispose à avoir *une littérature de classe*, où les voix différentes, dissidentes, autres, sont sous-représentées (Annie Ernaux longtemps dénigrée, comme, plus anciennement Colette ou Georges Sand).

Une fois professionnelle du livre, le paradoxe saute alors aux yeux encore plus violemment : tant de livres édités pour si peu de place ; celle-ci étant alors donnée en priorité à ceux qui peuvent et ont les moyens de la prendre. Et tant pis si l'emballage plastique dans lequel chaque exemplaire d'*Anéantir* de Michel Houellebecq est une absurdité écologique, l'essentiel semble être qu'il rapporte, avant tout, de l'argent. Le contenu devient alors moins important que la marque, comme n'importe quel produit consommable.

De la reproduction sociale au livre de reproduction

Ainsi, dans cette logique de marché, les géants de l'édition ne vont pas chercher à sortir toujours les "meilleurs" livres, mais aussi ceux qui vont pouvoir être le plus vendus. Bien que des centaines de maisons d'édition existent aujourd'hui et que le paysage éditorial est d'une folle inventivité et qualité, on semble voir partout, souvent, la même chose. Dans son article "La surproduction littéraire" Philippe Vilain[41] fustige ainsi cette politique du nombre qui amène toujours plus à diluer la qualité pour produire des "*écrivains jetables*" et à préférer le sujet plutôt que le style. En effet, à nouveau, on pourrait louer que cette diversité d'auteurs produisent une myriade de points de vue, or, force est de constater, que **la qualité se perd au détriment de la quantité** ; "(la littérature) *ne revêt plus un caractère sacré. En effet, la littérature est désormais partout, elle s'affiche en dehors des librairies, sur*

[39] ROONEY, Sally. *Normal People*. Trad. de l'anglais par Stéphane Roques. Paris : éditions de l'Olivier, 2021. 320 p. En effet, en Irlande, contrairement à la France, il semble être bien vu de vouloir être écrivain.
[40] Annie Ernaux, Edouard Louis, Mohamed Mbougar Sarr etc.
[41] VILAIN Philippe, « La surproduction littéraire », *Études*, 2020/4 (Avril), p. 93-103

les murs des villes, des gares, dans les métros et les vitrines de différents commerces, à la télévision, à la radio, sur le Net, au cinéma. La littérature est descendue de son piédestal marbré pour s'aventurer dans nos espaces les plus quotidiens et investir tous les domaines culturels : de la sorte, elle a perverti le sens même du sacré en se transformant en un magistral vecteur de valorisation culturelle pour des domaines en quête d'une certaine légitimité et d'un cautionnement symbolique – cela, à son péril et ***au risque que son omniprésence culturelle ne favorise, en se propageant, une dilution de sa propre qualité***."

L'écrivain dénonce, comme le faisait déjà auparavant Walter Benjamin dans son texte *L'Œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique*, la commercialisation d'une oeuvre, non plus admirée pour le contenu qu'elle propose, mais bien pour l'esthétique de son processus de marchandisation. En privilégiant "la thématique" plutôt que "la poétique", le marché du livre tend à uniformiser une pensée unique, à construire un système en vase clos, où à nouveau, il est particulièrement difficile de faire entendre d'autres voix.

Ainsi, on parle généralement de "livres de reproduction" pour ces ouvrages qui parlent tous du même sujet, sans que leur "plus-value" ne soit vraiment réelle. Encore une fois, il ne s'agit pas de dénigrer le travail d'auteurs, mais de bien mettre l'accent sur une production très forte mais qui semble s'affaiblir intellectuellement. Ainsi, "*plus un livre est visible, plus les médias s'en emparent, plus les lecteurs se multiplient, plus la notoriété de l'auteur grandit, plus il négocie ses avaloirs et plus sa valeur se précise*"[42] ; bien que le livre en question ne soit pas forcément intéressant ou novateur. Cela se constate assez aisément dans plusieurs thématiques, où chaque maison d'édition se doit d'avoir sa collection ou son ouvrage ; féminisme, recettes de cuisine vegan, sexualité décomplexée, astrologie… tout ce qui marche est bon pour une publication, pourvu que l'on vende ! Ce phénomène de reproduction n'est pas particulier à la France et se constate dans tous les pays industrialisés, où le livre est fabriqué comme un autre produit. Aux Etats-Unis, des critiques littéraires dénoncent également cette surproduction de livres, qui tend à en obstruer d'autres moins commerciaux et à perdre le lecteur ; "*among the many hundreds of thousands of books released each year, the quality of the few tends to be overwhelmed by the dross of many*"[43]. A titre personnel, je suis souvent assez effarée de constater que la plupart des catalogues des

[42] *ibid.*
[43] Are There Too Many Books? - The Atlantic

maisons d'éditions présentant les nouveautés à venir abordent souvent les mêmes thématiques, de manière quasiment similaire, sans aucune originalité (voir par exemple le succès des BD Kids avec le personnage de Mortelle Adèle, qui est aujourd'hui déclinée en un nombre incalculable de copies, plus ou moins bonnes, mais souvent peu singulières).

Ainsi, dans un monde où la diversité éditoriale existerait vraiment, on pourrait se réjouir de cette **bibliodiversité**, si la plupart des ouvrages publiés n'étaient pas des clones, comme l'écrit Etienne Galland don son introduction à l'ouvrage sur le sujet, *Les alternatives - écologie, économie sociale et solidaire : l'avenir du livre ?*[44] :

" *La surproduction est une réalité et doit être dénoncée - mais encore faut-il être plus précis sur sa nature. Car il existe, de façon concomitante, une surproduction de titres et une surproduction des exemplaires.* ***En tant que défenseurs de la bibliodiversité, il faut se féliciter qu'un nombre de titres importants soient publiés chaque année ; mais malheureusement beaucoup de ces ouvrages ne sont que des clones***".

Même des ouvrages qui ne sont pas des rééditions sont parfois des *me-too* : bien loin du mouvement féministe, on désigne par ce terme des copies d'ouvrages ayant rencontré le succès, comme le soulignent **Angela Léry et Sarah Hamon des éditions La Cabane bleue** (voir leur témoignage **page 106**) :

> Nous nous interdisons de publier ce que le marketing appelle des *me-too* (de pâles copies de livres existant déjà sur le marché), ou des « coups » commerciaux éphémères, qui surferaient sur une mode ou une tendance.

Ces « livres-clones », de deux natures différentes, n'existent que parce qu'ils exploitent un filon au-delà de l'épuisement. Ils nourrissent inévitablement le pilon. Mais la surproduction est celle, aussi, des exemplaires. Il n'est pas rare de rencontrer des imprimeurs qui, pour les meilleures raisons du monde (techniques parfois, économiques souvent) n'impriment pas en-deçà d'un seuil donné. Quand on sait qu'un essai de sciences humaines est un succès lorsqu'il se vend à quelques centaines de copies, l'obligation d'imprimer à 1 500 ou 2 000 exemplaires a toutes les chances d'aboutir, là encore, à une destruction d'exemplaires qui n'auront jamais eu la chance de quitter les étagères du distributeur.

Source : *Les alternatives - écologie, économie sociale et solidaire : l'avenir du livre ?* p.8

Dans cet essai sont questionnés les différentes actions mises en œuvre afin de lutter contre ce système dominant, et la manière de trouver des "alternatives" pour proposer des

[44] *Les alternatives - écologie, économie sociale et solidaire : l'avenir du livre ?* p.7

contenus pertinents, divers, tout en étant le plus éthique et durable possible. Ainsi, Thomas Bout, co-fondateur de la maison d'édition jeunesse Rue de l'échiquier, explique de quelle manière ils ont voulu concevoir le plus éthiquement possible leur maison, en essayant, à leur échelle, de pallier aussi à la "surproduction" :

"*Un des aspects les plus préoccupants de notre métier reste ce que l'on appelle communément la "surproduction". En fait, quand on réfléchit à la question, on se rend vite compte qu'il s'agit bien plus d'un problème de "reproduction" : le système est engorgé par des livres qui ont tendance à tous se ressembler. Il nous faut donc refuser, nous éditeurs indépendants, de faire les mêmes livres que les autres ; nous devons toujours privilégier le livre de création au "livre de reproduction". En tant qu'éditeur responsable, nous ne pouvons pas être dans une logique de duplication. (...)* ***Nous sommes indépendants car nous faisons des choix qui ne relèvent pas des leviers habituels des grands groupes***"[45].

Dans cette société de l'abondance, dénoncée par plusieurs économistes et sociologues de renoms depuis déjà longtemps (Keynes, Gorz, Latouche…), il paraît alors de plus en plus difficile de "*trouver l'or au milieu de la décharge publique*", comme l'écrit Charles Bukowski à propos de John Fante[46], et de *rencontrer* une œuvre, sans être *noyé* par la multitude.

Et pourtant, chaque lecteur sait à quel point un livre peut changer la vie. Dans le film *The Hours* de Stephen Daldry, la femme américaine des années 1950, jouée par Julianne Moore, incarne parfaitement cette rencontre entre une oeuvre et une lectrice, dans une société de l'ultra-consommation. Alors que Laura Brown semble avoir tout pour être heureuse - un mari aimant, un petit garçon, une maison avec un jardin dans une banlieue cossue - la lecture de *Mrs. Dalloway* de Virginia Woolf, va lui faire prendre conscience de la vacuité de son existence, qu'elle ne pourra jamais plus supporter.

Ainsi produire peu mais mieux semble être l'une des réponses à une "surpublication" qui encombre autant les rayonnages des librairies qu'invisibilise des créations plus originales, audacieuses et différentes.

---

[45] Précisons que Thomas Bout a travaillé lui-même plusieurs années chez Hachette et a donc une bonne connaissance de ces grands groupes.

[46] "*Un jour, j'ai sorti un livre, je l'ai ouvert et c'était ça. Je restais planté un moment, lisant et comme un homme qui a trouvé de l'or à la décharge publique.*" Charles Bukowski en 1979 à propos de *Ask the Dust* de John Fante.

C) Moins de lecteurs… mais plus de livres : le paradoxe de la société de l'abondance

« *L'édition est le seul secteur de l'économie qui répond à une baisse de la demande par une hausse de l'offre* » - Jérôme Lindon (fondateur des éditions de Minuit)

En général, en économie, l'on distingue deux écoles : celle qui affirme que l'offre est faite en fonction de la demande (théorie du "consommateur-roi" de Paul A. Samuelson par exemple), et celle qui, au contraire, pense que c'est l'offre qui crée la demande (comme John Galbraith qui considère que "*les besoins sont en réalité le fruit de la production*"[47]). Dans notre cas, c'est un petit peu plus complexe. En effet, le secteur du livre, comme nous l'avons vu, semble être un secteur qui se regarde beaucoup, sans se soucier véritablement de savoir si sa production sera écoulée (c'est–à-dire, vendue pour être lue). Ce qui est assez dommage car ce système ne semble pas laisser de place à des auteurs et des éditeurs qui ont *vraiment* quelque chose à dire et qui, par manque de visibilité et de moyen, finissent souvent pas être rachetés par de plus grosses maisons ou disparaître. Ainsi, l'offre répond rarement à une demande qui est faite tout en sachant pertinemment que le nombre d'exemplaires qui seront publiés, correspondront rarement aux ventes[48].

Ainsi, comme l'observe Gabriel Zaid dans son essai sur le sujet, *So Many Books: Reading and Publishing in an Age of Abundance* : "*the reading of books is growing arithmetically; the writing of books is growing exponentially.*"[49] Cette masse de livres a pris une autre vitesse avec l'ère de l'industrialisation, qui ne se soucie plus de savoir *pourquoi*

[47] John K. Galbraith, *L'ère de l'opulence* : les producteurs usent de la publicité, de l'attrait de la nouveauté, et transforment un désir en BESOIN puis en ACHAT. Il s'oppose à Paul A. Samuelson qui défend l'idée que le consommateur veut et l'entreprise produit. Pour lui, c'est l'inverse : l'entreprise produit pour que le consommateur consomme, un bien dont il ignorait souvent l'existence.

[48] Encore une fois, il y a évidemment des exceptions, avec par exemple des beaux succès un peu inattendus, dûs au bouche-à-oreille. Mais en rédigeant cette note, ceux auxquels je pense, me paraissent quand même "attendus", en répondant aux lois du marketing éditorial : Cécile Coulon et la médiatisation dont elle a fait l'objet pour son livre *Seule en sa demeure* (L'Iconoclaste, 2021) ou (l'excellente) série *Blackwater*, dont Toussaint Louverture a su faire un objet marketing en utilisant les réseaux sociaux (TikTok notamment) ainsi qu'un calendrier précis pour sortir les 6 tomes, à la manière d'une série Netflix ; quand c'est pour un aussi bon texte, cela paraît plutôt louable, mais reste assez marginal, surtout quand on connaît les petits moyens de l'éditeur : Dominique Bordes, le franc-tireur de l'édition française

[49] ZAID, Gabriel. *So Many Books - Reading and Publishing in an Age of Abundance*. Philadelphie : Paul Dry Books, 2003. 144 p.

l'on publie, mais de mettre sa technicité au service d'une nouvelle manière de faire du profit. Cette logique paraît encore plus insensée quand on sait que le nombre de livres existants ne correspond absolument pas à la demande des lecteurs qui pourraient absorber celle-ci et semble rendre le système plus *vain* que jamais.

Les raisons de la colère

Le livre, s'il est un bien culturel, protégé par un prix unique en France et défini par le code de la propriété intellectuelle, fait partie, comme tout autre produit fabriqué en grande quantité, d'une industrie. Et cette logique industrielle, dans l'ère du capitalisme, cherche à créer du désir afin de vendre le plus possible, peu importe la fin et les moyens, tant que ce système pourra rapporter *vite*, de l'argent. Leonard Woolf le disait déjà en 1927, bien avant que la production ne devienne encore plus intense : "*pour une telle production, il faut faire vite, et notre siècle de vapeur et d'électricité a appliqué avec succès au livre ses moyens de fabrication intensive et rapide*"[50].

En rendant le livre plus commun et même périssable - "*si la nouveauté est la seule qualité de l'oeuvre, elle sera périmée demain*", Paul Valéry - loin de le rendre plus accessible, on le transforme en un produit de consommation comme un autre, où le gage de sa qualité n'est pas ce qui fait sa valeur. Dans *L'Art du livre* (1928)[51] André Suarès abonde en ce sens lorsqu'il écrit, déjà avant Walter Benjamin, que "*la décadence du livre et sa laideur viennent de sa diffusion dans la multitude (...). On a perdu une beauté qu'on a voulu répandre*". En multipliant un objet, au-delà de la pure nécessité de devoir le faire, c'est la valeur intrinsèque même de celui-ci qui se perd. Ainsi, dans *L'Œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique*, Walter Benjamin dénonce en 1935 une société capitaliste de production, où la multiplicité de l'œuvre amène à lui faire perdre toute aura. Loin de remettre en cause l'existence de l'œuvre en tant que telle, il dénonce sa forme matérielle - "*à l'époque de la reproductibilité technique, ce qui dépérit dans l'œuvre d'art, c'est son aura*" - en cherchant à rendre les choses spatialement plus proches, les masses cherchent à posséder tout phénomène dans son unicité par la reproduction, étant donné que celle-ci

[50] "Est-ce que l'on écrit et publie trop de livres ?" *in Les livres tiennent tout seuls sur leurs pieds*, Belles Lettres, 2017, p. 192. 224p.
[51] SUARÈS, André. L'Art du livre. Montpellier : éditions Fata Morgana, 2022 (publication originale 1928), p. 13. 40p.

permet de posséder l'objet car elle le répète en un nombre infini, à l'identique. Attention, Walter Benjamin a une pensée complexe, anticapitaliste et lorsqu'il parle de l'appropriation des œuvres reproduites par les "masses", ce n'est en aucun cas pour les inviter à renoncer à se cultiver. Ce qu'il dénonce, c'est la perte de sens qui va de pair, selon lui, avec la montée de la technicité, complexifiant les chaînes de production et rendant de plus en plus lointain le rapport à l'œuvre en tant que telle.

Et Georges Orwell ne dit pas autre chose lorsqu'il écrit "*fût un temps où j'ai authentiquement aimé les livres, aimé les voir, les sentir et les toucher, en tout cas ceux qui étaient âgés d'un demi-siècle ou plus. Rien ne me réjouissait plus que d'en acheter un lot pour un shilling dans un vide grenier*"[52], mais qu'à les voir s'accumuler les uns sur les autres, il en fût, en tant que libraire, dégoûté.

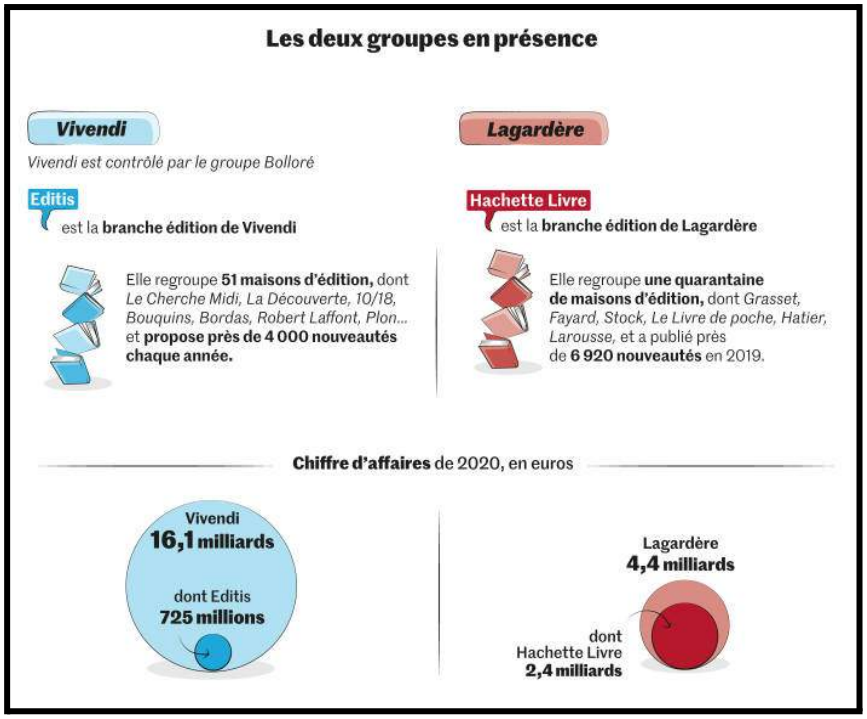
Ainsi, tout au long du XXème siècle, les critiques envers cette société de consommation furent vives, tout en donnant l'impression que la force capitaliste est trop forte pour pouvoir réellement s'en détourner. Aujourd'hui, les mastodontes de l'édition détiennent la plupart du marché du livre, laissant un espace marginal à des maisons indépendantes. Le rapprochement en 2021-2022 entre les groupes Hachette et Lagardère, qui détiennent à eux deux quasiment cent maisons d'édition, permet d'illustrer le fait que nous sommes, aussi bien dans les faits que dans le langage, bien dans **une logique de marché** en ce qui concerne le livre.

> *« L'idée, c'est de devenir le leader mondial du marché du livre et c'est réalisable »*, a déclaré Arnaud Lagardère, qui compte sur les moyens financiers de Vivendi pour se lancer dans des acquisitions supérieures à un milliard d'euros. Le mariage entre Hachette et Editis, qui à eux deux écraseraient le marché français de leur domination, ne sera toutefois pas autorisé sans céder des maisons d'éditions.

Sources : "Hachette et Editis dévoilent leurs résultats, l'OPA se poursuit"[53], Pierre Georges, 26/04/2022 et ci-dessous infographie du journal *Le Monde* ; sources : Vivendi ; Hachette ; Lagardère ; LH Mag ; Actes Sud[54]

---

[52] ORWELL, Georges. *Sommes-nous ce que nous lisons ?*. Trad. de l'anglais par Charles Recoursé. Paris : éditions 1001 nuits, 2022, p. 16. 56 p.
[53] Hachette et Editis dévoilent leurs résultats, l'OPA se poursuit
[54] Rapprochement Editis-Hachette Livre : Bolloré provoque un séisme dans l'édition française



On voit donc à quel point il est difficile pour des maisons d'éditions indépendantes de se faire une place dans le paysage éditorial actuel ; et cela, encore une fois, sans remettre en cause la qualité des auteurs et des maisons détenus par ces grands groupes. Par ailleurs, il est assez amusant de constater le nombre de livres qui sont publiés sur le fait de consommer moins et mieux, par ces mêmes groupes qui publient pourtant beaucoup trop.

Récemment, une libraire publiait sur le groupe Facebook "SOS Libraires", cette image éloquente :

Une logique insensée et épuisante

Alors que les livres s'empilent dans les librairies, le ratio lecteur / production tend à piquer les yeux : si un bon lecteur lit en moyenne 20 livres par an, nous sommes assez loin des 190 livres publiés en moyenne chaque jour, comme vu plus haut. Bien que chaque lecteur n'ait pas l'envie de lire tous les livres publiés, le fossé semble être toutefois assez large entre l'offre et la demande. Dans cette "marée livresque", faut-il arriver à des solutions radicales afin de ne pas se laisser déborder, comme le propose la librairie Morioka Shoten Ginza au Japon, en ne vendant qu'un seul livre à la vente par semaine ?[55] Ou alors, concevoir, comme le proposent le couple Woolf, un système où une fois lu et utilisé, les livres s'auto-détruiraient tout seul afin de ne pas congestionner l'espace et "*pourraient mourir rapidement, de mort naturelle, pas de déchets*" ?

En outre, beaucoup de titres en librairie ont tendance à avoir un taux de rotation assez faible, étant donné le peu de temps qu'ils restent sur les étagères. Par manque de place, les libraires sont ainsi souvent obligés de faire très régulièrement des retours, c'est-à-dire de renvoyer chez l'éditeur des livres n'ayant pas encore eu le temps d'être vendus. C'est une pratique qui interpelle particulièrement, tant elle paraît absurde : faire rentrer des nouveautés à peu près 4 fois par mois, tout en sachant que malgré le plaisir que nous aurions, en tant que libraires, à les défendre, nous serons obligés très souvent de les renvoyer auprès du distributeur dans les semaines qui suivent, sans les avoir lu. Ainsi, les flux de nouveautés et la saisonnalité de l'édition pèsent sur les libraires, qui se sentent parfois contraints de proposer des choses qui ne leur ressemblent pas vraiment : "*les nouveautés de janvier et septembre vont occuper 100 % de nos tables toute l'année jusqu'à les faire ressembler à celles de l'Espace culturel proche aux yeux du client. Des trésors, il y en a dans toute l'histoire de la littérature* », témoigne un libraire de Montélimar, insistant sur le fait que l'offre éditoriale devrait comporter « *moins de titres, et surtout mieux échelonnés sur l'année* »[56].

Cette logique est celle d'un marché dominant, dont les librairies ne sont pas obligées de jouer le jeu, mais qui est si prégnant, qu'il semble difficile de s'en détacher. La valse des

[55] Morioka Shoten, la librairie au livre unique / Pen ペン
[56] Le rythme trépidant des nouveautés, ou le dilemme des libraires

rendez-vous littéraires et de ses manifestations (festivals, prix, rentrées…), les échanges avec les représentants qui proposent toujours plus de titres, qu'eux-mêmes ont du mal à lire, amène à un épuisement généralisé des acteurs de la chaîne du livre, qui ne se cachent parfois plus pour le partager.

Source : captures d'écran de la page Facebook "SOS libraires", 06/06/2022

Conclusion de la première partie

Cette première partie aborde plusieurs questions, toutes liées à la surproduction éditoriale, au sein du marché actuel du livre. En brossant tout d'abord le portrait de ce dernier, force est de constater que bien trop de livres sont édités pour bien trop peu de lecteurs. En outre, les livres que nous voyons en majorité, et qui sont le plus vendus, et qui font souvent l'objet d'une campagne de médiatisation très forte, sont majoritairement écrits par des personnes disposant d'un fort capital culturel et/ou social, ce qui exclut certaines voix marginales - femmes, personnes de classe sociale populaire ou personne ne disposant tout bonnement pas des codes pour écrire ou se faire publier. Ce manque de bibliodiversité amène donc une homogénéisation du secteur éditorial, où fleurissent de nombreux livres qui se ressemblent plus ou moins, favorisés par le succès de l'un. Cette très forte concentration de thématiques et cette surproduction creusent toujours plus fortement la disparité entre le nombre de titres publiés chaque année et le nombre de lecteurs (et acheteurs) capables d'absorber ces derniers. Par ailleurs, plusieurs libraires dénoncent également de ne plus pouvoir suivre cette cadence infernale ainsi qu'une chaîne du livre de plus en plus absurde et déconnectée de la réalité. Ces problématiques questionnent le métier en profondeur ainsi que les conséquences multiples que cette surproduction a sur les acteurs du livres, mais aussi, sur l'environnement.

Deuxième partie

Un flot de livres discontinu qui tend à épuiser professionnels du livre et lecteurs… et aux conséquences préjudiciables

"Bien sûr que nous sommes face à une crise de surproduction ! Trop de romans, trop de polars, trop de BD, après qu'il n'y en ait pas eu assez... Mais personne n'a intérêt à arrêter le processus car toute la chaîne industrielle du secteur de l'édition - la distribution, la diffusion... - ne vit que de la production de livres. On publie pour nourrir cette chaîne."[57]. Il semble qu'on ne peut difficilement être plus explicite que ce "*grand acteur du marché*", ayant souhaité garder l'anonymat, pour parler de ce serpent qui se mord la queue qu'est la chaîne du livre. Cette réalité n'est pas propre à la France, puisqu'à l'heure d'une économie globalisée, elle semble affecter l'ensemble des démocraties industrialisées. Ainsi, Steven Piersanti[58], éditeur chez Berrett-Koehler aux Etats-Unis, adopte un ton tout aussi alarmiste à propos de ce qui se passe dans le secteur éditorial nord-américain :

"***The book publishing world is in a never-ending state of change.*** *The thin margins in the industry, high complexities of the business, intense competition, churning of new technologies, and rapid growth of other media lead to constant turmoil in bookselling and publishing, including the closure and sale of many publishing companies and publication programs each year. Translation: expect even more changes and challenges in coming months and years*."

Ainsi, cette course folle à la publication, qui ne semble n'avoir pour limite qu'une potentielle véritable déflagration du secteur lui-même, pose la question de la quantité à l'heure où posséder semble plus important qu'"*être*". Bien que cette question ne soit pas nouvelle, il est aussi intéressant de réfléchir à notre rapport au temps, qui semble toujours être de plus en plus limité quand il s'agit de lire. Ainsi, paradoxalement, plus de livres mais moins de temps pour lire, ce qui tend à rendre, dans cette logique, le métier de libraire de plus en plus absurde. Enfin, cette surproduction, si elle a pour conséquence de noyer le

[57] L'édition de livres confrontée au spectre de la surproduction | Les Echos
[58] The 10 Awful Truths about Book Publishing

lecteur et le libraire dans son infinitude, a aussi de graves conséquences éthiques et écologiques.

A) Face à la "marée" de livres, trouver l'unité dans la multiplicité de l'actualité

Dans sa pièce *By Heart*, Tiago Rodrigues met en scène la demande de sa grand-mère, qui, à l'approche de la mort, souhaite "un dernier livre", qu'elle apprendrait par cœur. Cette pièce est particulièrement belle pour cette image de satiété et de sagesse qu'elle inocule. En choisissant un livre parmi des millions, c'est le choix de l'un qui parlerait de tous les autres ; un peu à la manière de Montaigne qui dans ses *Essais*[59], déclarait vouloir se peindre "*en ma façon simple, naturelle et ordinaire, sans contention ni artifice*", car en parlant de lui, il parlait ainsi de l'humanité entière. Et n'est-ce pas vrai, que dans l'apprentissage d'un poème, relu et ressassé des dizaines de fois, des étincelles peuvent toujours se créer ?

Ainsi, ces flots de livres qui arrivent et repartent sont à la fois les porteurs de nouveaux enthousiasmes littéraires mais aussi d'angoisses face à leur multitude. Afin de garder la mesure de cette offre, il est intéressant de relativiser la notion "d'actualité" et d'interroger celle du plaisir face au pléthorique marché du livre.

"La mer, la mer, toujours recommencée !"[60] ou comment trouver l'équilibre entre désir de posséder et sobriété heureuse

Au début de mon apprentissage, c'est avec un peu de honte que je ressentais un décalage entre le métier de libraire que j'imaginais et la réalité des faits (bien que je ne l'ai jamais idéalisé). Me venaient souvent à l'esprit des analogies maritimes pour mettre des mots sur ce que j'éprouvais. Puis, en faisant mes premières recherches pour le mémoire, j'ai constaté, d'une part, que j'étais loin d'être la seule à ne pas comprendre la logique d'un tel système de surabondance, et, d'autre part, que l'analogie maritime était souvent convoquée pour parler de ce ressenti de "noyade livresque". Balzac, comme nous l'avons vu en introduction, parle lui-même de "ces canots" où vont et viennent les libraires pour "pêcher" les livres à destination des clients.

---

[59] DE MONTAIGNE, Michel. *Les Essais*. Paris : Bouquins éditions, 2019. 1184 p.
[60] Extrait d'un poème de VALÉRY Paul, "Le Cimetière marin", 1920.

"*Vague de livres*"; "*marée de nouveautés*" ; "*flots des offices*" ; "*the crest of the tsunami wave*"... autant de termes provenant du champ lexical de la mer pour parler de ce flux continu de livres, qui "inondent" les libraires, des plus grandes aux plus petites. Si nous verrons en troisième partie qu'il est possible de s'en détacher, force est de constater que le système de la chaîne du livre tel qu'il est aujourd'hui impose une cadence infernale, que les libraires eux-mêmes ne parviennent plus à absorber. Filant la métaphore, Nicolas Trigeassou, qui dirige la librairie Le Square à Grenoble, abonde en ce sens quand on lui parle des arrivées de livres en librairie : "*nous sommes au milieu des vagues et nous essayons de retenir nos filets*"[61].

Bien que, comme le rappelle un article du magazine *Books*, intitulé à juste titre "Sommes-nous submergés ?"[62], notre peur de ne plus parvenir à tout absorber ne date pas d'hier. Mais si "*nous utilisons souvent la métaphore du flot pour évoquer le torrent d'informations numériques, convaincus que si nous ne sommes tous en train de nous noyer, du moins sommes-nous tous submergés*", c'est, à mon sens, assez logiquement. En effet, comme le note le philosophe Pascal, l'homme semble ne pas pouvoir rester sans rien faire dans sa chambre ; l'espèce humaine étant faite de paradoxes, nous recherchons à la fois l'excitation que provoque la présence des autres, des plaisirs et de la quantité, tout en recherchant, pour notre bien-être, la solitude et l'unité, le calme et la plénitude.

Sénèque[63], ayant vécu au Ier siècle, ne disait déjà pas autre chose à Serenus, qui se plaint de l'intranquillité de son âme, en lui conseillant de trouver un équilibre entre foule et solitude, sobriété et ivresse et, enfin, de parvenir à posséder moins mais mieux. Ainsi, l'auteur de *De la Tranquillité de l'âme*, répond 2000 ans avant à la question que nous nous posons encore aujourd'hui : peut-on raisonnablement être en bonne santé face au *trop-plein* ? A voir le nombre d'ouvrages, justement, qui traitent de cette question actuellement, la réponse semble ne pas être positive. Mais l'industrie du livre n'a pas un réel intérêt à produire moins pour le bien-être de la population, comme ne le feraient d'ailleurs pas d'autres industries[64], à moins d'en être forcées.

---

[61] 40 000 titres et si peu de survivants : enquête sur la mécanique de la vente des livres
[62] Nous reste-t-il du temps de cerveau disponible ?
[63] Philosophe romain stoïcien, SÉNÈQUE. *De la tranquillité de l'âme*. Paris : Mille et une nuits, 2003, 80p.
[64] A l'heure où j'écris cela, est en discussion une loi qui interdirait dans le futur les voitures à essence. A titre personnel, il semble assez évident que le changement dans les secteurs industriels ne peut venir que des

Si cela peut paraître étonnant qu'un objet aussi "noble" que le livre puisse devenir une source d'anxiété pour le lecteur et le professionnel, c'est bien par le fait d'industries qui l'ont progressivement transformé davantage en objet marchand qu'en objet culturel. A force de publier à tout champ, le secteur paraît se regarder lui-même (une sorte de B2B éditorial), sans parvenir à garder la mesure de son offre.

Source : captures d'écran d'un commentaire suite à un article du site en ligne *ActuaLitté* sur l'actualité littéraire.

"*Ils sont perdus dans la foule ; noyés dans le déluge des n'importe quoi. Le lecteur souffre aussi. Lorsqu'il sort tant de livres sur tous les sujets possibles, il n'a pas le temps matériel de déterminer lequel est le meilleur*." Leonard Woolf[65]

pouvoirs publics, capables d'imposer des normes que les entreprises n'ont aucun intérêt à s'imposer d'elles-mêmes. Cette réponse à la surproduction, que je n'aborde pas ici, serait intéressante à étudier.

[65] "Est-ce que l'on écrit et publie trop de livres ?" *in Les livres tiennent tout seuls sur leurs pieds*, Belles Lettres, 2017, p. 193. 224p.

La question ambiguë de "l'actualité"

"*L'actualité c'est ce qui, ce matin, semble être quelque chose et, ce soir, ne sera plus rien*", Jean Mistler

Quand Rimbaud écrit dans *Une Saison en Enfer* (1873) qu'"*il faut être absolument moderne !*" ; que signifie alors être "dans le coup" aujourd'hui ? Est-ce que cela a du sens de parler d'actualité du livre, quand on sait que celle-ci devient obsolète quelques jours après ? Et l'actualité, n'est-elle pas une notion dénuée finalement de sens, dans une société où ce qui est actuel devient démodé sans qu'on ait encore pris la mesure de sa tendance ? En somme, ceux qui font et ce qui fait l'actualité, est souvent ce qui peuvent la faire - à la manière dont Walter Benjamin analysait l'Histoire et son écriture du point de vue des classes dominantes - l'actualité littéraire a t-elle été construite par et pour les classes dominantes ? Il suffit de regarder les "grands" noms des rentrées littéraires pour constater une certaine récurrence des mêmes auteurs - bien que des dizaines d'autres soient "nouveaux". Mais sont-ils pour autant actuels ? Qui détermine et qui fait l'actualité ? Toutes ces questions - auxquelles malheureusement ce mémoire n'aura pas le loisir de s'interroger plus longuement - posent néanmoins la question de la vanité ou non du concept d'actualité quand il s'agit de littérature. En effet, le libraire n'aura pas la même compréhension de cette notion que le client ; pour ce dernier - mis à part si c'est un lecteur particulièrement assidu - un livre paru il y a 6 mois sera encore *d'actualité*. Alors que pour le libraire, l'actualité est presque quotidienne tant les parutions nouvelles abondent en quantité. Ainsi, le décalage entre le libraire et le lecteur / client ne paraît cesser de s'accroître et pose la question même de la compréhension encore mutuelle de la littérature, de qui l'a *fait*, lorsqu'on sait également que ce qui fera actualité pour le libraire ne sera pas forcément la même chose que pour ceux qui *font* l'actualité littéraire (La Grande librairie, blogueurs, émissions de radios etc.). Ainsi, l'actualité littéraire contient plusieurs niveaux de compréhension et, malgré sa multiplicité, paraît être déterminée par une minorité[66]. C'est pourquoi, le rôle du libraire est ici fondamental : en proposant des alternatives à l'actualité telle qu'elle est

[66] Et ici, l'on retrouve le schéma assez habituel des grandes maisons d'éditions, ayant les moyens d'envoyer plusieurs services presse d'un même ouvrage à plusieurs journalistes ou qui ont les moyens d'avoir un service dédié à la communication et au marketing, permettant *in fine* une visibilité du livre plus importante.

prescrite dans les médias les plus manifestes, il a la possibilité de mettre en lumière certains textes moins médiatisés et de donner une voix à ce qui fait aussi l'actualité.

Garder le plaisir du métier face à l'abondance

Au Japon, il existe un mot-valise pour parler des livres qui s'accumulent et que l'on n'arrive pas à lire aussi vite qu'on ne le voudrait : le *"tsundoku"* ; une "*manie qui consiste à acheter des livres sans jamais les lire*"[67]. Le désir de les avoir chez soi étant suffisant au bonheur éprouvé. Je regarde chez moi et je constate qu'en effet, ce terme correspond parfaitement à ce que je vis : je n'ai pas lu l'ensemble des livres de mes bibliothèques et plusieurs piles s'accumulent sur ma table de nuit.

Si comme Mona Chollet *"j'ai les moyens d'acheter des livres, mais moins de temps pour les lire."*[68], je me retrouve souvent angoissée plutôt qu'apaisée face à tout ce que je n'ai pas encore lu (en étant consciente bien sûr, que je pourrais voir le verre à demi-plein et inverser la problématique en me rassurant sur tout ce que j'ai *déjà* lu). En outre, en plus d'acheter des livres en librairie et beaucoup dans les vides-greniers, je reçois environ chaque semaine 2 à 3 services presse[69], que j'ai aussi envie de lire. Je possède ainsi une liste d'environ 200 auteurs et livres confondus que je veux *vraiment* lire… et ne lis, à peu près, "que" 2 livres et 3 à 4 bandes-dessinées par semaine. Ce qui me plonge dans une sorte de course contre le temps, impossible à rattraper, où je semble condamnée à ne pas atteindre mes "attentes et objectifs". Ainsi, je me demande chaque jour, en plus du déjà existant, pourquoi les maisons d'éditions publient-elle, diable, autant de nouveaux livres, qui correspondent, pour moi, à autant de nouveaux désirs que de nouvelles frustrations ? Comme le fait la *fast fashion* dans le secteur de la mode, cette production incessante, et parfois de mauvaise qualité, me réjouit autant qu'elle ne me paralyse. Et n'ayant pas le pouvoir, telle la brillante Hermione d'*Harry Potter*, d'arrêter le temps, je me sens perpétuellement *en retard*, sur tout. Ce qui est évidemment faux étant donné que je lis bien plus que la moyenne des français (avec mon calcul, je suis quasiment à 100 romans par an ; ce qui me stupéfait aussi).

---

[67] Souffrez-vous de tsundoku ? | Conversations avec le Japon

[68] CHOLLET, Mona. *Chez soi*. Paris : La Découverte, collection ZONES, 2015, p. 127. 330 p.

[69] Un service presse étant un livre envoyé par l'éditeur, gratuitement, au libraire pour qu'il puisse le lire et le défendre auprès des clients.

Pour autant, j'ai toujours cette impression de ne jamais savoir assez et d'être prise dans un "étau" entre une réalité contre-productive de flux bien trop importants et angoissants et une réalité de lire énormément par rapport *aux autres*. Mais qui sont ces autres ? Le paradoxe me semble ici encore assez frappant : en étant confronté chaque jour à des milliers de livres et des centaines de nouveautés, le libraire se déconnecte peu à peu de la réalité de ceux qui ne sont pas *libraires*. Il me semble ainsi parfois nécessaire de "redescendre sur terre" et de reprendre la mesure de ce qui est lu par la plupart des gens, autres que des libraires, autant en termes de contenus que de quantités. Et de retrouver ainsi, aussi, le plaisir de la transmission, sans pour autant baisser en exigence ni en qualité.

Si face à ce flot incessant de livres, il paraît souvent très difficile de trouver l'équilibre entre nos envies, celles imposées et celles des autres, pourtant, quand je parle de littérature, et ce même avant de devenir libraire, je savais, de manière intuitive, que j'aimais et que j'étais légitime pour ça. C'est donc un vrai défi, à mon sens, de pouvoir continuer à défendre des choses que l'on aime, sans se faire aspirer dans une spirale culpabilisante et angoissante de ne pas "avoir tout lu". Il me semble ainsi essentiel que cette pratique professionnelle puisse s'exercer dans le plaisir de la rencontre avec un livre, plutôt que dans la torpeur ressentie face à la multitude.

B) La question du temps au coeur de la pratique de lecture et du métier

On le sait depuis longtemps, mais l'on est toujours surpris de le réapprendre, "*que tout le temps qui passe, ne se rattrape guère… que tout le temps perdu, ne se rattrape plus !*"[70]. Cette notion du temps *perdu* est essentielle, à mon sens, pour comprendre l'époque dans laquelle nous sommes aujourd'hui. Dans une société d'extrême sollicitation, où chaque minute doit être utilisée à bon escient, comment retrouver une tranquillité de l'âme ? Nous avons vu précédemment que posséder plus que de raison, loin de rendre l'âme tranquille, avait plutôt tendance à la perturber. Mais qu'en est-il de ce temps que nous ne semblons plus avoir ? Ce temps là, pour le lecteur et pour le libraire, n'est-il pas enlevé par une société matérialiste, qui condamne l'oisiveté comme le pire des péchés ?

[70] BARBARA, chanson : "Dis, quand reviendras-tu ?", 1962.

Une accélération aliénante pour l'individu…

Dans l'excellente série-documentaire *Le Temps des ouvriers*, Stan Neumann nous montre comment la société capitaliste moderne nous a fait entrer dans l'ère du temps *capitalisé*. En effet, en faisant en sorte que l'ouvrier puisse être utile à chaque minute de sa journée, sans qu'il est le loisir de ne pouvoir faire autre chose que de travailler, les grandes industries ont transformé en vice ce qui pouvait s'adonner à tout ce qui n'était pas du travail. Cette maîtrise sur le temps alloué par ceux qui décident et détiennent le pouvoir se retrouve très concrètement avec la mise en place des horloges au sein des usines. Ces figures matérielles du temps qui passe, toujours trop vite et au détriment du salarié, trônaient au fronton de la salle de travail afin que chacun puisse se rappeler leur pouvoir. Systématiquement remontées plus tôt que l'heure réelle, elles donnaient en outre l'impression au salarié de ne jamais être à l'heure. C'est aussi ce que montre Charlie Chaplin dans *Les Temps modernes*, où la cadence est donnée non pas pas l'homme, mais bien par la machine.

Aujourd'hui, nous avons l'impression d'être beaucoup plus libres qu'à cette époque, et nous le sommes sûrement, dans un sens. Mais cette course après le temps, si elle a pris d'autres formes, est toujours bien présente. Nous parlons de plus en plus de "fatigue de la société" - des ouvrages sociologiques et historiques paraissant même sur la question - alors qu'il semble que nous n'ayons jamais eu autant de temps libre. Mais par rapport à quelle époque ? En choisissant pour l'individu les moments où il a le droit de se reposer, la société capitaliste du travail, ancre chez lui "*l'idée du devoir professionnel*" (Max Weber), où comme l'écrit Mona Chollet[71], "*le temps, comme la nature, comme l'espace, a donc été transformé en une ressource qu'il s'agit de valoriser. Ce processus s'est présenté sous les oripeaux de la rationalité, alors qu'il relève à la fois de la prédation pure et de la démence caractérisée*".

Chaque minute doit être utilisée de manière à ce que l'individu ne soit jamais oisif, méditatif et que sa simple présence en tant qu'*être*, puisse servir constamment à quelque chose. Or, lire n'est-ce pas l'exact inverse de cela ? N'est-ce pas ce qui sert justement à s'élever un peu, tout en étant parfaitement isolé, immobile, dans son individualité ? Quand

[71] CHOLLET, Mona. *Chez soi*. Paris : La Découverte, collection ZONES, 2015, p. 158. 330 p.

André Suarès écrit qu'on "*ne lit bien que dans la solitude*"[72], n'est ce pas ici la réponse à une sorte de refuge encore possible quand le monde autour de nous paraît s'exciter pour tout ? Dans cette aliénation commune, dont parle Harmut Rosa[73] - "*dans leur quotidien, les individus ont l'impression de ne faire qu'"éteindre le feu", sans jamais pouvoir prendre du recul. (...) Paradoxalement, cette course folle s'accompagne alors d'un sentiment d'immobilisme, d'impuissance et de fatalité*" - le temps retrouvé auprès de la lecture, n'est-il pas celui qui nous sauve, un tout petit peu, de cette "*course folle*" ?

Cette idée de la lecture comme l'un des derniers bastion du temps immobile permet de légitimer sa préciosité. En lisant, nous retrouvons notre humanité, nous nous ouvrons à l'autre tout en étant seul et nous voyageons en ne bougeant pas. En nous enlevant ce temps pour ne rien faire et pourtant nécessaire à nous élever, cette société de l'accélération ne nous permet pas les retraites nécessaires afin de nous donner la possibilité d'être de meilleurs *humains*. On a tendance à dire que lorsqu'il n'y a plus rien, il demeure la culture. En laissant le temps aux individus de pouvoir lire, admirer des tableaux, écouter de la musique, nous cultivons un jardin propice à la beauté et à l'humanité, salvateur quand l'horreur arrive. Que ce soit dans *Fahrenheit 451* de Ray Bradbury*, Le Grand Voyage* de Jorge Semprun ou *Les Racines du ciel* de Romain Gary, les personnages - fictifs ou non - peuvent survivre à l'horreur du mal absolu, en se réfugiant dans la beauté des mots autrefois lus.

Ainsi, laisser le temps nécessaire à la lecture, sans que celui-ci ne devienne par ailleurs une pression, un devoir ou une tendance, permet à une société, dans son entièreté, de gagner en humanité. Il s'agit alors de se demander, comme le fait l'essayiste Mona Chollet, "*comment lutter contre le rationnement et la défiguration du temps ? Comment nous délivrer de notre fébrilité et réapprendre à nous poser ?*", dans une société qui nous demande de toujours faire plus[74].

---

[72] SUARÈS, André. *L'Art du livre*. Montpellier : éditions Fata Morgana, 2022 (publication originale 1928), 40 p.
[73] ROSA Hartmut, *Aliénation et accélération*. Paris : La Découverte, 2014. 156 p.
[74] Il existe de nombreux articles et livres, surtout aux Etats-Unis, pour apprendre à lire vite et mieux. Ainsi, même la lecture semble pouvoir être désormais capitalisée.

03/07/2019 à 00:14

> Pour les lecteurs c'est saoulant aussi toutes ces nouveautés et pas que pour le prix c'est difficile de suivre (en Manga et Comics le rythme est infernal)

Répondre

Source : capture d'écran d'un commentaire sous un article de Livres Hebdo parlant de la surproduction.

"*Je ne comprends pas que les gens ne fassent pas retraite au moins une fois l'an. C'est si nécessaire des trêves à la faveur desquelles le travail se retourne comme un gros chat, se modifie profondément*" - Nicolas Bouvier

Bien que je sois d'accord avec Nicolas Bouvier, il faut encore ici souligner que ce temps "à ne rien faire" n'est pas permis à tout le monde. Bien que chacun ait, en France, le droit à des congés payés et puisse en théorie vivre une vie partagée entre le travail et les loisirs, force est de constater que chaque individu n'utilisera pas de la même manière ce temps libre et n'aura pas les possibilités de s'octroyer des salvatrices retraites pour prendre ce recul nécessaire (si l'on compare par exemple la vie d'une étudiante précaire qui devra cumuler petits jobs et études et celle issue d'une famille aisée qui aura le temps souhaité pour se cultiver, en plus de ses études). En rédigeant ce paragraphe, je pense à ce que disent à ce sujet les auteurs et autrices que j'aime ; si Jane Austen fût encouragée à lire (pourtant une femme), je me rappelle avoir lu que pour Charles Bukoswki, l'échappatoire que fût la lecture pour lui, ne se fit pas sans des scènes très violentes de la part de son père, qui tout en lui hurlant dessus, déchirait ses livres.

…autant que pour le libraire

Le métier de libraire est plus complexe qu'il n'y paraît : en étant à la fois marchand et détenteur d'un "savoir littéraire", il est tiraillé entre un rôle mercantile et un rôle intellectuel, dont l'équilibre est souvent difficile à trouver. Et, comme nous l'avons vu, il est parfois difficile de trouver du plaisir à lire face à ces "flots livresques" incessants.

En ce qui concerne le temps alloué à la lecture pour un libraire, il se fait rarement sur le temps de travail. En effet, souvent seul, le libraire a une journée cadencée entre les arrivées de livres, les commandes, les clients, le rangement, les factures, les rendez-vous

avec les représentants… et pourra lire une fois rentré chez lui, si ce n'est qu'il commencera souvent sa deuxième journée. Pourtant la lecture fait partie du métier de libraire, elle en est même au cœur. Mais son statut ambivalent et la cadence imposée par la chaîne du livre, ne lui permettent rarement de lire autant qu'il ne le voudrait. Ainsi, le libraire se retrouve souvent à devoir lire très vite, en diagonale, ou des résumés vus avec les représentants sur tel ou tel livre.

En discutant avec une amie libraire, gérante d'une librairie dans le 11ème arrondissement, elle me confiait qu'étant ouverte 6 jours sur 7, son jour de congé était souvent consacré à la communication de la librairie, à la gestion des factures et, parfois, à quelques heures de lecture. Ainsi, on pourrait alors se demander si le libraire ne pourrait pas avoir des heures, prévues dans son planning de travail, pour la lecture ?[75] Les réponses sont multiples, lorsqu'on sait, que d'une part, la lecture est vue comme un loisir *et non un travail*, et d'autre part, que le libraire en devant jongler entre ses différentes tâches de la journée, ne peut pas se dégager du temps pour ce qui est, pourtant, au coeur de sa pratique professionnelle. Les rares fois où, à la Petite Egypte, nous n'avions aucun client pendant plusieurs heures et où je me suis autorisée à lire, j'étais pourtant gênée, comme si je montrais une sorte d'oisiveté, contraire à la notion de travail. Lorsque je suis chez moi et que j'ai un peu de temps, il m'arrive encore de culpabiliser de me poser pour lire, alors que de multiples activités concrètes m'attendent… Et ce bien que je *doive* lire, pour mon travail.

Ainsi, c'est peut-être notre manière générale de penser qu'il faudrait revoir ; en effet, alors que de nombreux salariés se plaignent de devoir parfois faire du présentisme devant leur écran d'ordinateur afin de donner l'illusion d'une activité, le libraire culpabilise lui de faire son travail de lecture, quand il a quelques minutes de libres. Dans l'ensemble, est valorisé ce qui est tangible et quantitatif ; moins ce qui n'a pas de prise sur le temps. Plusieurs fois je me suis surprise à vouloir finir un livre, non parce que celui-ci me passionnait particulièrement, mais parce-que cela me permettait de l'ajouter à ma liste de "livres lus" et donc, de démontrer (uniquement à moi-même) ma capacité à être une lectrice rapide, qui ingurgite ce qui passe entre ses mains. J'étais rassurée de lire Mona Chollet dire

[75] Ce travail, en étant souvent considéré comme un "métier passion", ne paraît pas devoir répondre aux mêmes règles que les autres ; en effet, on pourrait considérer que le temps de lecture est un temps de travail et, qu'ainsi, il doit être pris en compte dans les heures effectuées (si l'on rêve un peu).

quelque chose d'assez similaire concernant les articles que nous lisons ; en effet, elle s'étonne de parfois lire un article non pas pour son intérêt mais pour pouvoir le partager par la suite sur ses réseaux sociaux ou auprès de ses groupes d'amis.

(Re)prendre le temps de lire pour le libraire est aussi le moyen de mieux exercer son métier. En passant du temps avec un livre, de sa lecture à quelques recherches sur l'auteur et l'éditeur, il sera plus à l'aise dans ses conseils et surtout, plus sincère dans sa médiation. Je constate en effet que lorsqu'on me demande des livres que j'aime, je reviens souvent aux mêmes titres. Non parce-que je n'ai pas assez lu, mais parce que ce sont ceux que j'ai lu *pour eux*, à des moments de ma vie où j'avais du temps à leur consacrer.

A nouveau, cette recherche du temps perdu rejoint cette dynamique plus générale sur une cadence imposée par une société de l'hyper vitesse, où tel des oies que l'on gave, le libraire reçoit des centaines de titres, dont il n'a pas le temps, et parfois plus l'envie, d'absorber. En outre, ce temps qu'il n'a déjà pas, lui est sans cesse renvoyé physiquement par les livres qui l'entourent et par les innombrables nouveautés qui arrivent plusieurs fois par mois, lui donnant à la fois envie et le plongeant, tel Sisyphe, dans une ritournelle éternelle, où il semble devoir accomplir son destin, bien que celui-ci, dans le système dominant, semble vain… Mais "*il faut imaginer Sisyphe heureux !*[76]".

C) Une surproduction éditoriale peu vertueuse en termes d'éthique et d'écologie

L'industrie du livre n'échappe pas à une certaine dépendance aux matières premières, qui lui permettent de produire en quantité importante. Ainsi, sa substance mère, le papier, connaît depuis plusieurs mois une crise sans précédent, conséquences aussi bien de la guerre en Ukraine que de mouvements sociaux bloquant la production[77]. Si société et écologie semblent bien être liées dans cette pénurie, les acteurs de la chaîne du livre oscillent entre prise de conscience d'une situation bien plus urgente qu'on ne paraît le croire et menace pour la démocratie si le papier, donc l'information, venait à manquer. Or, comme nous l'avons vu, c'est retourner le problème que de ne pas l'affronter dans son essence ; en surproduisant depuis des décennies, l'industrie du livre a fait le jeu des grandes industries internationales en délocalisant une bonne partie de sa production en Chine

[76] Phrase d'abord prononcée par le penseur japonais Kuki Shuzo avant de l'être par Albert Camus.
[77] Finlande : la grève des papetiers se poursuit chez UPM

notamment et en participant largement à l'augmentation de la pollution atmosphérique. En outre, cette production excessive amène un gâchis considérable, avec l'envoi de plusieurs millions de livres chaque année au pilon. Ainsi, il semble que pour revenir à une sobriété de consommation, il faille accepter de ralentir un rythme de production effréné, que personne, ni industriel ni consommateur, ne parvient plus à suivre.

Malgré une surproduction néfaste pour l'environnement, des actions modestes

De manière assez logique, le fait de produire plus de livres que nécessaire entraîne une surconsommation de papier, mais aussi un flux de transports plus importants et des matières telles que le carton ou le plastique davantage sollicitées. Le livre représente 7% du papier à "usage graphique" (*Les alternatives*, p.27) et son édition utilise environ 185.000 tonnes de papier par an. Si ce volume est certifié par des labels à 93%, **le papier recyclé ne représente lui que 2% du volume de papier** utilisé par l'édition française.

Quelques chiffres

- 5000 éditeurs en France ; chiffre d'affaire d'environ 2,7 milliards d'euros concentrés à 79% entre les mains de 10 groupes d'édition principaux (Hachette, Madrigall, Editis, Média Participations etc.) ; **550 millions de livres imprimés chaque année environ** ; un quart d'invendus (137 millions) ; 15% de livres neufs envoyés au pilon ; plusieurs millions recyclés ou jetés et détruits (sans forcément respecter les consignes) ;
- Les livres "noir"[78] (58%) sont imprimés en France et dans les pays limitrophes ; les livres illustrés en couleur (28%) sont majoritairement imprimés en Belgique et en Italie ; les BD (6%) en France, Italie, Belgique et les livres dits "complexes" (7%, style pop-ups), le plus souvent en Asie.

(source : *Les alternatives*)

La filière du papier est complexe étant donné qu'elle demande de prendre en compte les différents acteurs de la chaîne du livre, mais aussi les différences d'impression et la double mondialisation du secteur (celle partielle du marché de la fabrication/impression de certains types de livres et celle totale du marché de la pâte à papier). L'ONG WWF travaille depuis de nombreuses années pour étudier les enjeux du secteur et soumettre des

[78] Livres non imprimés en couleur (généralement romans et essais).

recommandations et rappelle qu'au départ du papier, donc du livre, se trouve une forêt. Prendre le temps pour les éditeurs de sourcer sa production, de vérifier les labels, de choisir le papier nécessite alors de ne pas aller *trop* vite et de sortir ainsi de la logique de *fast-production*.

Schéma simplifié pour comprendre rapidement le circuit complexe d'un livre jeunesse, imprimé en Asie :

> auteur jeunesse → éditeur français → imprimeurs en Asie : papiers de qualité moyenne mais à bas coûts, peu de visibilité sur les conditions de travail → transports Asie vers la France → acheminement vers éditeur et distributeur → transports → points de ventes de livres → ventes → retours invendus → transports → éditeurs / distributeurs → stock ou pilon…

Pour être écologique, le secteur du livre doit ainsi selon WWF, réfléchir à 4 principes : la maîtrise du gaspillage (donc du pilon) ; le bon usage des ressources naturelles ; la promotion d'une économie plus circulaire ; l'équité de la répartition des coûts (de la forêt au libraire).

Penser une écologie du livre c'est réfléchir ainsi de la création de l'objet à sa "fin de vie". En effet, si beaucoup d'éditeurs sont encore très réfractaires à l'idée d'une éco-conception du livre, bien que des papiers recyclés de très haute qualité existent aujourd'hui, il est primordial d'envisager toutes les étapes pour produire des livres de qualité, aussi bien dedans que dehors : de la fabrication de l'objet, à l'impression soutenable et raisonnable, en passant par une diffusion "propre" et mesurable, jusqu'à une fin de vie solutionnée (tri, recyclage, dons conscients, seconde-main…). Bien qu'aujourd'hui de nombreuses associations et think-tanks réfléchissent sur ces questions de durabilité et d'écologie de la chaîne du livre (Shift Project, "Commission Environnement" du Syndicat national de l'édition, WWF etc.), les acteurs qui engagent de vrais changements dans la filière sont souvent marginalisés.

Ainsi, il semble que si les changements doivent se faire au sein même de l'industrie du livre, c'est aussi au consommateur de revoir ses pratiques et ses attentes et d'accepter que la priorité soit aujourd'hui celle d'un livre écologique, qui n'engage absolument pas la qualité de son contenu.

Le tabou du pilon

Gabrielle Chanel affirmait que ""l*a mode se démode, le style jamais*", à voir le nombre de livres qui partent chaque semaine dans les librairies au *retour*, il semble que cette assertion peut tout à fait correspondre aussi au secteur de l'édition. Ainsi, pour filer l'analogie avec le monde de la mode, il existe au sein de celui-ci une distinction assez nette entre la *fast fashion* (marques produites en grandes quantités à bas coûts et souvent en Chine ou au Pakistan) et la haute-couture (marques qui produisent en moindre quantité, souvent en Europe, avec un prix de vente très élevé) ; ce qui n'est pas sans rappeler ce qui se passe dans le monde des livres. Avec une production de plus de 50.000 livres par an, peut-on imaginer que ces derniers soient tous vendus et jamais détruits ? Il semble bien que nous soyons dans l'ère du *fast books*, avec certains exemplaires qui ne sont parfois publiés que pour être envoyés au pilon. Malheureusement, cette réalité paraît bien trop honteuse pour que le monde du livre en soit fier, bien qu'elle ne soit pas, elle non plus, nouvelle puisque Henri Baillière écrivait déjà en 1904 : "*les morts vont vite, les livres aussi*"[79].

Lorsque j'ai commencé mon apprentissage, j'ai mis un peu de temps à comprendre que les livres que nous renvoyions chez le distributeur, n'allaient pas forcément être stockés, pour être revendus par la suite en librairie ou chez des bouquinistes. C'est plus tard que j'ai découvert, avec je l'avoue stupéfaction, qu'en moyenne sur trois ans, 15% des livres produits sont invendus et détruits chaque année, soit **81 millions de livres**, soit près de 30.000 tonnes pilonnés et transformés, le plus souvent, en cartons. J'avais découvert cette réalité d'abord à travers la fiction, *via* le roman de Jean-Paul Didierlaurent, *Le Liseur du 6h27*[80]. Dans cette histoire, l'auteur raconte l'histoire d'un homme qui aime les livres et les mots mais qui chaque jour doit se rendre au pilon, son lieu de travail, pour activer la machine qui rendra à néant toute cette littérature "bonne à pilonner". Ce conte moderne me

[79] BAILLIÈRE, Henri. *La crise du livre*. Paris : petite bibliothèque Payot, 2017. 128 p.
[80] DIDIERLAURENT, Jean-Paul, *Le Liseur du 6h27*. Vauvert : éditions Au Diable Vauvert, 2014. 217 p.

paraissait, au moment de sa lecture, assez éloigné de la réalité. Mais au fur et à mesure de mon entrée dans le métier de libraire et de mes recherches sur la question de la surproduction éditoriale, il m'est vite apparu que le pilon n'était pas un *détail* dans la chaîne du livre (un acteur que l'on a d'ailleurs tendance à oublier très souvent lorsqu'on les énumère ces derniers…).

Le nombre de livres pilonnés invendus est plus important pour les livres dits "noirs" puisqu'il représente jusqu'à 50 à 80% des tirages pour certains romans de la rentrée littéraire ; la littérature connaît en effet un taux de retour très important, avec parfois une "durée de vie" sur tables de 2 à 3 semaines. Le taux d'arrivée de nouveautés étant extrêmement important, les librairies n'ont pas l'espace de pouvoir présenter l'ensemble de la production, même en sélectionnant, et doivent souvent se résoudre à adopter une démarche tout à fait contraire à la défense de la création, qui consiste à retourner les livres pour faire de la place :

"*Ce nombre important d'invendus est étroitement lié à la politique commerciale des éditeurs, qui favorisent un renouvellement fréquent de leur offre afin de stimuler le client et de créer des ventes par un marketing actif (publicité, présence forte en rayon, office imposé aux libraires)*"[81].

Le tabou est d'autant plus fort pour les livres pilonnés qui sont *vendus*. En effet, chez les particuliers, on constate également une saturation du stock de livres, qui est confirmée par l'augmentation du nombre de livres donnés auprès d'associations ou d'entreprises de livres d'occasion (qui disent elles-mêmes en recycler ou jeter plus de la moitié) :

"*Les vives oppositions au pilonnage ou au désherbage de bibliothèques illustrent les difficultés à parler de la fin de vie des livres, aussi réelle soit-elle. Pour les livres vendus et devenus usagés, la question de leur fin de vie est un tabou ; le SNE considère d'ailleurs que le livre usagé n'est pas jeté en France. Cette posture tend à valider le fait qu'il serait a priori largement acceptable de jeter, broyer et recycler un livre invendu n'ayant jamais été lu (pilon), alors qu'il serait inconcevable de recycler un livre vendu, lu, et défraîchi. Pourtant,* ***sur les 20 millions de livres collectés par Emmaüs par an, 17 millions ne seront jamais revendus***"[82].

[81] *Les alternatives* p. 40
[82] *ibid*. p. 41

Nous ne parlerons pas ici des mesures qui peuvent être prises par les éditeurs et distributeurs pour mettre en place des solutions de recyclage adéquates, mais celles-ci semblent à l'étude depuis plusieurs années, bien que le problème persiste et que l'on peut se demander si "*une économie durable peut-elle vraiment s'inscrire à un tel niveau de surproduction et de gaspillage ?*"[83].

Sur cette question, qui prend bien moins de place que les 600 livres parus en janvier 2022, l'écrivain Pierre Jourde et le cinéaste Bruno Deniel-Laurent ont enquêté plusieurs mois sur ce "*théâtre de la cruauté*", afin d'en faire un film, *On achève bien les livres*[84], qui résume parfaitement la situation :

*"**La production planifiée de déchets industriels est au cœur de notre système économique.** On achève bien les livres explore un lieu et un moment particulier de cette économie du gaspillage : le pilon des livres, lieu où chaque année cent millions de livres neufs ou quasi-neufs, soit un livre publié sur cinq, sont broyés et transformés en balles de papiers qui seront peu ou prou recyclées. Ici aussi se constate l'envers d'une « économie de croissance » fondée sur un gaspillage structurel et des politiques délibérées de surproduction. **Objet manufacturé soumis à des logiques industrielles et commerciales, le livre, ouvrage de l'esprit, est en même temps un médium à haute valeur symbolique.** C'est dans les ateliers du pilon, et nulle part ailleurs, que cette contradiction entre valeur symbolique et valeur d'usage du livre se manifeste le plus crûment."*

Enfin, Pierre Jourde, dans son article "Le cauchemar du pilon"[85], soulève deux autres questions intéressantes à ce sujet :

- Premièrement, il souligne la méconnaissance et l'absence de réaction qui existent à propos de cette pratique : "*pilon : un mot qu'on ne prononce jamais entre les murs d'une maison d'édition. Il existe, mais on ignore où il se trouve, comment se déroulent les opérations. L'écrivain préfère ne pas savoir. Les livres disparaissent en douce, comme on liquide des condamnés au fond de cachots discrets*". Cette façon de *ne pas vouloir voir ce qui se passe* est, à mon sens, assez dérangeante et pose la question de

[83] *ibid* p. 45 ; pour aller plus loin sur les solutions qui peuvent être mises en place, lire l'ouvrage dans son intégralité.
[84] On achève bien les livres – Ladybirds Films
[85] Le cauchemar du pilon

la responsabilité morale que les acteurs de la chaîne du livre doivent et peuvent avoir, quant au circuit de l'objet-livre ;

- Secondement, il évoque la production de livre excessive quand bien même l'éditeur et le distributeur savent que tout ne sera pas vendu : *"Mais le pilon ne constitue pas seulement la sanction d'une mévente. L'éclatante réussite d'un auteur produit autant de pilonnage que l'échec.* ***Cela fait partie d'une stratégie délibérée de surproduction. Il n'est pas rare qu'un éditeur prenne dès le départ le parti de faire imprimer des milliers de livres pour les pilonner. Car leur rôle consistera à impressionner, à donner le sentiment de l'importance de l'œuvre.*** *Il faut se montrer, faire masse dans les Fnac, écraser la concurrence par le poids. L'entassement de 100.000 livres sert à en faire acheter 50.000. Les 50.000 autres seront broyés.* ***Car le pilon coûte moins cher que le stockage. Il rapporte, même: 100 euros la tonne de papier".***

Ainsi, il semble important d'interroger le rapport à la consommation que nous avons dans les pays riches face à l'absence du manque. Dès qu'un livre arrive sali ou abîmé, il est d'office envoyé aux retours. De la même manière, si le libraire fait tomber des ouvrages ou un café sur ces derniers, les livres sont envoyés au retour - et donc au pilon. Nous sommes arrivés à une telle société de consommation, que nous n'avons même plus de considération pour ce qui n'est pas *parfait*, puisque l'objet pourra être vite remplacé derechef par un autre sans défaut[86]. A mon sens, cela illustre tout à fait notre société de la surabondance, où coexistent dans un même monde des territoires sans livres et d'autres où ces derniers sont détruits pour une page cornée. L'on peut ainsi à nouveau opposer des citoyens de pays riches qui peuvent prendre des bains sans se poser de questions, et des citoyens de pays pauvres qui doivent aller chercher de l'eau à plusieurs kilomètres, pour se laver sommairement ; ceux qui ont les moyens de renvoyer un livre au pilon et ceux qui n'en

[86] En travaillant sur cette question, cela m'a rappelé ce qui se passait avec l'adoption des enfants ; en effet, si plusieurs pays refusent tout bonnement que les enfants soient adoptés, d'autres proposent à l'adoption des enfants porteurs d'un handicap, d'une malformation, d'une différence. Comme si, ces enfants, n'étaient pas assez parfaits pour leur pays d'origine. Cette situation est évidemment bien pire que celles des livres, puisqu'elle concerne des êtres vivants ; mais elle illustre notre rapport à la différence, qui en devient inhumain : "*Certains pays de l'Est gardent leurs "meilleurs" enfants pour l'adoption nationale, filent les moins "abîmés" aux États qui payent le mieux et refourguent les handicapés aux autres, condamne-t-elle. Idem pour les mères célibataires à qui les pays proposent presque systématiquement des enfants à particularité*" - De plus en plus de handicapés proposés à l'adoption

verront jamais un de leur vie. Cette scène du film dystopique *La Route*[87] - où dans un pays détruit par la guerre et où plus rien ne subsiste, un père et son garçon errent - éclaire bien cette idée. Assoiffés, ils tombent par hasard sur une canette de coca-cola. Cette effigie d'un ancien monde de l'abondance devient alors ici non pas un objet commun de consommation mais prend bien la forme d'un trésor[88].

Ainsi, la question se pose : dans une société où nous avons tellement que nous ne tolérons même plus ce qui n'est pas "parfait", que reste-il de notre désir ?

Allez moins vite pour aller mieux ?

En décembre 2021, des retards de la part du distributeur MDS ont provoqué des ruptures de stock de livres et des délais de livraison très importants, à une période où la demande est très forte. Bien que cela ait pu pénaliser la librairie où je travaille, je pense que nous avons suffisamment de livres en stock afin de pouvoir proposer, comme le soulignait également une libraire invitée de l'émission "La Librairie Francophone" le 4 décembre, beaucoup d'autres livres existants[89]. Mais cette course infernale à la rapidité, semble être devenue la norme. Ainsi, lorsque nous avons évoqué en janvier ces soucis de délais de livraison, beaucoup de mes camarades de classe attendaient avec impatience "*un retour à la normale*". Mais que signifie "la normalité" encore ici ? Pouvoir livrer en 2-3 jours ? Le livre est-il un produit à consommer rapidement ?

En posant ces questions, plusieurs pistes apparaissent. Tout d'abord, cette vitesse de consommation, qui semble aussi essentielle qu'épuisante, est suscitée par une vitesse de production toujours plus forte, qui ne correspond même plus à ce que l'être humain est capable de consommer raisonnablement. Cette course à la consommation provoque une légère "nausée", pour reprendre Georges Orwell et surtout une anxiété où l'être humain est tiraillé entre ses désirs et ses besoins. Mona Chollet parle de cette anxiété comme le mal de notre siècle ; elle reprend ainsi les mots d'Elodie Chatelais[90] qui la caractérise par "*l'exposition, délibérée et intentionnelle, de notre consommation visible de points de vue*

[87] *La Route*, John Hillcoat, 2009 ; inspiré du livre de Cormac McCarthy, *La Route*, éditions de l'Olivier, 256p.
[88] On peut également penser ici à la période de confinement en 2020, où personne ne semblait véritablement manquer de biens matériels pendant plusieurs mois. Les réflexions alors amorcées sur notre consommation excessive ont été bien vite abandonnées dès le "retour à la normal".
[89] "La librairie francophone", émission du samedi 4 décembre, France Inter, animée par Emmanuel Khérad.
[90] Elodie Chatelais cité par Mona Chollet *in Chez Soi*

*choisis dans le camp des opinions possibles sur les médias sociaux, à l'heure où des alter ego virtuels s'observent continuellemen*t" ; nous sommes sursollicités et surmédiatisés et semblons avoir le devoir de montrer ce que nous possédons.

Cette amazonisation de l'offre se retrouve aussi dans son acheminement ; en effet, le livre est désormais livrable par des conducteurs UBER EATS (ou autre) comme tout autre produit où le consommateur n'a même plus besoin de se lever de son canapé pour consommer[91]. Face à cela et à l'offre de livraison particulièrement concurrentielle d'Amazon, l'Etat français a mis en place une législation imposant un prix unique des frais de ports ; ainsi, le défi de la chaîne du livre aujourd'hui semble bien d'être en concurrence avec des géants comme Amazon, qui ne cherchent, eux, absolument pas à masquer leur recherche de profits.

C'est ainsi que lorsque nous accusons des retards de la part de distributeurs, nous ne pensons pas à ce qui peut induire ces derniers : pénuries de matières premières, problème de recrutement dû à des salaires particulièrement bas, distance des plates-formes… L'acheminement d'un livre concentre bien plus de problématiques sociétales que nous voulons bien le voir ; or si le circuit logistique ne fonctionne plus, de vraies questions autour de l'existant devront se poser et permettront, peut-être, de penser autrement ces circuits complexes et coûteux[92].

Cette course à la vitesse, comme nous l'avons vu, ne favorise pas un équilibre psychique très sain. Paradoxalement, l'on porte aux nues régulièrement les personnes qui s'éloignent de ce rythme effréné et qui choisissent de s'exiler "loin du monde", en retrouvant un rythme qui leur appartient et qui n'est plus instauré par la société de consommation dans laquelle nous vivons. Si l'on pense évidemment au récit de Sylvain Tesson, *Dans les forêts de Sibérie*[93], j'avais été marqué il y a plusieurs années par une interview de l'actrice

---

[91] Les coursiers Uber Eats livrent romans ou BD (au besoin, gratuitement). D'autant plus que ce sont majoritairement des personnes réfugiées, exploitées en sous-traitance, qui effectuent ces petits travaux de misère : Uber Eats, Deliveroo… quand des travailleurs précaires profitent d'autres plus précaires encore

[92] Voir à ce sujet l'excellent film de Ken Loach, *Sorry, We Missed You*, 2019, où l'on suit un livreur exploité aussi bien par son employeur que par la demande du consommateur.

[93] Bien que Sylvain Tesson, que j'aime beaucoup, ne cache pas les conditions matérielles qui lui permettent de choisir de s'exiler quand il le souhaite…Plus dur de faire des retraites loin du monde quand on a ni les moyens politiques ni financiers pour le faire. TESSON, Sylvain. *Dans les forêts de Sibérie*. Paris : Gallimard, 2011. 269 p.

Anémone, qui avait choisi de partir loin de Paris et du cinéma, pour vivre seule, à la campagne, avec ses animaux et comme elle l'entendait, loin du "*bruit et de la fureur*"[94]. A la manière d'Adèle Haenel qui a annoncé en avril 2022 qu'elle ne voulait plus participer à des tournages de film dans le système actuel, il me paraît de plus en plus urgent d'avoir le courage de se positionner autrement et plus radicalement afin de faire bouger les lignes et ne pas participer à des logiques nocives et contradictoires.

Photographie de la cave de la Petite Egypte, où ont lieu les retours. Chaque semaine, plusieurs livres quittent les tables et les rayonnages, pour être renvoyés chez l'éditeur… et donc au pilon.

[94] Titre d'un livre de William Faulkner, *Le Bruit et la Fureur*. Paris : Gallimard, 1972. 384 p.

Conclusion de la deuxième partie

La très forte production de livres provoque des dommages à plusieurs niveaux. En effet, en complexifiant sa chaîne de production, l'industrie du livre semble avoir perdu la mesure de son offre et ne pas se soucier de savoir si cette dernière rencontrera son public. Pourtant, cette surproduction a des conséquences aussi bien sur l'environnement - pénuries de matières premières, transports incessants etc. - que sur les conditions de travail de ses acteurs. En ce qui concerne les libraires, ils sont les premiers concernés par ces flux de livres, qu'ils doivent gérer au quotidien dans leur espace de vente à l'étendue restreinte, tout en trouvant du temps pour lire. Ainsi, face à ces multiples contradictions et à une pressurisation toujours plus forte de la part de la machine capitaliste industrielle, des manières de penser le métier durablement et plus sainement existent et permettent d'envisager la pratique du métier, dans sa globalité, différemment.

Troisième partie

(Re)penser le métier de libraire au-delà d'un but marchand

Durant ces deux premières parties, nous avons pu voir que la pratique du métier de libraire devait constamment composer avec les injonctions productivistes imposées par l'industrie du livre, résolument peu éthique et assez éloignée de l'objet intellectuel et culturel du livre, qu'elle dit pourtant défendre. Si cette industrie ne semble pas être capable de se remettre en question, étant même dans une logique d'accélération toujours plus forte, des acteurs individuels de la chaîne du livre - de l'auteur au libraire - essaient, à leur niveau, de réfléchir et proposer d'autres manières de penser le circuit, dans une dynamique plus durable et éthique. Souvent marginalisés par le système dominant actuel, ces initiatives sont pourtant autant de solutions pour penser notre rapport à la lecture et au temps que notre relation à la société elle-même. En effet, défendre une certaine conception du commerce du livre, c'est défendre une conception de la véhiculation des idées. En somme, l'on pourrait dire que la mise sur le marché de milliers de livres de reproduction est le reflet de leur production, qui, à force de proposer des objets vides de sens, nous rappelle l'injonction de Rabelais "*science sans conscience, n'est que ruine de l'âme*"[95]. Ainsi, se réapproprier le circuit du livre, de l'attention portée aux droits de l'auteur à celle de la circulation de l'oeuvre, loin de "censurer" la production éditoriale, c'est rendre honneur à la création et à son contenu, et proposer une vision durable, humaniste et exigeante à nos pairs.

A) La question de l'engagement

Mes premières expériences professionnelles dans le secteur de l'édition et culturel m'ont amené à réfléchir à la personne que je voulais être, non pas seulement dans ma vie personnelle, mais aussi professionnelle. Devenir libraire représentait alors pour moi le moyen de concilier mes valeurs avec ma passion pour la littérature, d'être dans la transmission tout en pouvant avoir une liberté de choix et d'opinion assez unique. En apprenant le métier, j'ai peu à peu découvert qu'être libraire comportait aussi une grande

[95] Gargantua s'adressant à son fils Pantagruel dans son ouvrage éponyme. RABELAIS, François. *Pantagruel*. Paris : Le livre de poche, 1979. 320 p.

partie d'épuisement face à l'afflux de livres constant et le peu de marge de manœuvre possible pour l'éviter. Plutôt que de renoncer à un métier que j'aime et auquel je crois profondément, j'ai voulu chercher les raisons de cet épuisement et les manières différentes pour appréhender cette pratique professionnelle, dans la perspective d'ouvrir moi-même par la suite un lieu qui soit en accord avec les valeurs que je défends ; écologiques, féministes, humanistes, engagées .

Retrouver le temps perdu en s'extirpant de la multitude

Nous avons pu voir précédemment que l'une des difficultés du libraire est le manque de temps qu'il possède pour lire. En adoptant une attitude qui consiste à accepter de ne pas tout savoir et, surtout, de prendre le temps des choses, il me semble que la pratique professionnelle du libraire n'en sera que meilleure, pour lui-même et pour ses clients. En effet, je parle avec beaucoup plus de justesse d'un livre que j'ai lu pour *lui même*, qu'un livre que j'ai dû lire rapidement parce qu'il faisait partie de la rentrée littéraire, auprès de 500 autres, même si cela fait évidemment partie, aussi, du métier de libraire. Beaucoup de librairies et de points de ventes, type Leclerc, proposent les livres qu'on leur impose comme *nécessaires*, c'est-à-dire des livres qui fonctionnent grâce à des campagnes médiatiques et qui ont donc de bonnes ventes ; ils deviennent ainsi davantage des *vendeurs de livres* que des libraires conscients du contenu proposé. Refuser d'être dans cette logique, c'est à nouveau ne pas considérer le livre dans son aspect uniquement marchand mais aussi culturel et humaniste ; son contenu est la création d'un auteur qui apporte une vision du monde et qui nous permet à nous autres lecteurs de renouer avec le meilleur de nous-même. [96]

En continuant de considérer les livres uniquement dans leur quantité et leur capacité à capitaliser, c'est nier leur individualité, leur essence propre et, finalement, les considérer de la même manière qu'un régime totalitaire le fait avec ses citoyens, comme un tout et non comme *particulier*. Jean Zéboulon écrit ainsi, si justement, que si "*les régimes totalitaires*

[96] Joyce Carol Oates compare cette nécessité de la lecture à celle d'avoir sa vie inconsciente à côté de sa vie consciente : "*la littérature est à la société ce que les rêves sont à la vie*", Cahier de l'Herne sur Joyce Carol Oates, 2017, p. 45. 328p.

brûlent les livres, la démocratie les noie”[97] (et nous revenons encore à notre champ lexical de la mer…).

Dans leur librairie l’Autre Rive, au pied des Monts d’Arrée en Bretagne, Marc Le Dret et Katita Reynes avaient pour principe de ne jamais mettre un livre au retour, car ils pensaient que chaque livre trouverait un jour preneur[98]. Cette philosophie de “l’attente heureuse” est à contre-courant des objectifs de vente qu’il s’agit de faire pour les diffuseurs et distributeurs afin d'avoir des remises et avoirs ; et surtout, à contre-courant de la logique capitaliste générale qui pèse sur nos rapports dans la société. En acceptant de ne pas tout avoir tout de suite, nous apprenons à désirer à nouveau et à éprouver du plaisir lorsque nous tombons par hasard, ou non, sur un livre que nous cherchions depuis longtemps.

En effet, malheureusement, beaucoup de très bons auteurs ne sortiront jamais de l’ombre car la plupart des librairies ne pourront se permettre de garder leur livre trop longtemps en stock. Ainsi l’auteur publié par une petite maison d’édition, qui ne dispose pas de réseau ni de stratégie commerciale et de diffusion, a peu de chance de sortir des limbes de la nuée éditoriale, quand bien même plusieurs libraires l’auront découvert et aimé. Dans mon échange avec les éditeurs de l’Ogre[99], ces derniers m’ont fait part de l’énergie que cela représentait de devoir constamment *se battre* pour faire connaître leur auteurs et de l’épuisement que cela représentait à long terme, couplé à un sentiment latent de vanité.

Ainsi, il est difficile de crier à la censure de la “pluralité éditoriale” lorsque des livres comme celui de l’influenceuse et instagrameuse Léna Situations[100] font l’objet d’une campagne marketing magistrale - avec pour seyante accroche : “*Je vous jure il est bien, achetez-le !*” - et que la récente édition en français du texte *Prison* d’Emmy Hennings,

---

[97] ZEBOULON, Jean. *Pensées pour moi-même & quelques autres*. Visan : Harpo&,2010. 80p.

[98] La librairie l’Autre Rive a désormais de nouveaux propriétaires, suite au décès brutal de Marc Le Dret il y a deux ans, une personne qui était très engagée et notamment à l’initiative du réseau des cafés-librairies de Bretagne : https://www.lafederationdescafeslibrairiesbretagne.fr/

[99] Edtions de l’Ogre : https://editionsdelogre.fr/

[100] SITUATIONS Léna, *Toujours plus,* + = +, Groupe Robert Laffont, 2020, 151p. ; 274 000 exemplaires vendus début 2021.

pionnière du mouvement Dada[101], frôle les 300 ventes en juin 2022, 6 mois après sa sortie[102]. On peut dénoncer une attitude teintée de snobisme mais on peut aussi renverser la question et s'interroger sur la facilité d'utiliser la littérature produite par les influenceurs pour engendrer de l'argent. Quand il s'agit de proposer d'autres contenus que ceux que l'on voit en majorité, il est en effet souvent facile de dénoncer une attitude prétentieuse, bien que ce qui soit donné à lire ne soit le fruit d'aucune véritable réussite autre que celle provoquée par la communication, le marketing, la popularité. Ainsi, il ne s'agit pas de juger ici s'il vaut mieux lire Patrick Modiano au lieu de Guillaume Musso, mais bien de prendre conscience que nos choix ne sont pas toujours et *uniquement* conduits par notre libre-arbitre. Et c'est pourquoi le libraire a, à mon sens, une responsabilité dans l'assortiment qu'il propose, afin de proposer à la fois une sélection exigeante et représentative de la pluralité éditoriale bel et bien existante.

S'engager dans sa pratique professionnelle

Cette remise en cause radicale du système dans lequel nous sommes se fait, comme nous le voyons, avec beaucoup de précautions. En effet, cette implantation globale du système capitaliste dans notre société et nos vies est particulièrement difficile à déconstruire, bien qu'à mon sens, nécessaire. Au lieu de prendre pour acquis nos relations aux objets qui nous entourent, il est déjà très intéressant de se demander par quels principes ceux-ci se construisent. Dans *Travailler moins, travailler autrement, ou ne pas travailler du tout*, Serge Latouche[103] propose une vision décroissante à tous points de vue, en insistant sur notre dépendance à la société de consommation :

"*Nous sommes des toxicodépendants de la société de consommation. Comme tout drogué, nous préférons continuer à nous approvisionner, accumuler toujours plus, plutôt que d'entamer le sevrage. Nous savons tous que nous allons dans le mur, mais nous préférons ne pas y croire, car cela exige une rupture radicale. Un changement de civilisation. L'homme est un animal routinier, pour qui tout changement est angoissant et douloureux. Surtout lorsque*

[101] HENNINGS, Emmy. *Prison*, éditions Monts Métallifères, 2022. 150p.
[102] Données de Datalib, qui recense les ventes dans les librairies indépendantes de France participantes (18/06/2022).
[103] LATOUCHE, Serge. *Travailler moins, travailler autrement, ou ne pas travailler du tout* - Labeur et décroissance. Paris : éditions Rivages, 2021. 160 p.

l'appareil économico-politique dominant entretient le système. Il est inutile de compter sur les dirigeants politiques pour initier le mouvement, car le vrai pouvoir est trop souvent aux mains du marché. Or, celui-ci n'a aucun intérêt à transformer un système qui lui profite."[104]

L'économiste insiste sur la nécessité de "*décoloniser*" nos imaginaires afin de pouvoir amorcer un réel changement mais, malheureusement, si celui-ci était encore possible "*en douceur*" il y a des décennies, il semble aujourd'hui bien trop structurel pour qu'il puisse se faire autrement que radicalement. Nous acceptons cette "*servitude volontaire*" dont parlait déjà La Boétie au 16ème siècle, bien que nous sachions que celle-ci est vaine ; en effet, ce capitalisme qui "*se fonde sur la recherche de la croissance pour la croissance, l'accumulation sans limite du capital*" ne fait pourtant pas de la majorité des individus des êtres libres et conscients.

Ainsi, si "*la décroissance appelle à sortir de la production infinie pour retrouver le sens de la mesure*", il me semble que cette notion soit tout à fait appropriée à la mise en place de librairies plus *conscientes*. En choisissant de penser autrement la circulation du livre mais aussi les manières d'incarner et penser le lieu marchand, des librairies telles que le Rideau Rouge à Paris ou l'Établi des mots à Rennes, donnent une autre image de la librairie et des formes qu'elle peut aussi prendre. Ainsi, pour Anaïs Massola il est difficile :

"*d'imaginer des alternatives intelligentes qui créent du collectif et dans lesquelles le capitalisme ne puisse pas s'engouffrer comme il sait si bien le faire. Et c'est vrai que c'est compliqué, parce qu'il faudrait transformer notre métier en conservant la partie artisanale - dans le sens où chaque libraire, autour d'un même objet, le livre, construit son activité à sa façon. (...) Et, ce savoir-faire là, c'est aussi une chose à sauvegarder, à protéger, parce que c'est toute la question de la diffusion des idées qui se cache derrière - par le bouche-à-oreille, par la convivialité, et donc en dehors des logiques marchandes écrasantes. À mes yeux, il s'agit donc de* ***préserver ce rapport humain face à une marchandisation déshumanisante, et donc de chercher à sortir des flux et à décloisonner pour créer autre chose avec le lecteur. Et je dis ça parce que notre métier de libraire, c'est historiquement d'amener aux gens des savoirs qui ne sont pas forcément attendus*** "[105].

---

[104] *Le Monde*, S. Latouche : "La décroissance vise le travailler moins pour travailler mieux" (texte en annexe).
[105] COLLECTIF. *Le livre est-il écologique ? - matières, artisans, fictions*. France : éditions Wildproject, 2020, p.21. 103p.

S'engager dans sa pratique professionnelle c'est ainsi penser à travers un prisme autre que capitaliste, les commandes, les retours, les liens avec le client mais aussi l'assortiment que l'on propose, les livres mis en avant et le fonctionnement même du lieu. Ainsi, de plus en plus de librairies coopératives voient le jour ces dernières années en France, tel que l'Établi des mots à Rennes. En se basant sur une logique d'une propriété commune, par part égale, le système coopératif implique aussi bien les salariés que les potentiels clients, en leur permettant d'être *actifs* dans la conception et vie du lieu. Par le biais d'assemblées générales, où chaque individu ayant pris une part sociale[106] peut participer, des décisions peuvent être prises en commun et discuter non pas sur la base de rapports de pouvoir mais bien d'horizontalité. Ce système permet d'envisager d'une autre manière notre rapport même au lieu marchand, en l'envisageant davantage comme un lieu d'échanges et participatif[107].

En effet, expérimenter à l'échelle d'un lieu un projet plus global de société, qui impliquerait la mise en commun de compétences, le partage de richesses, la diminution de la production, l'apport de capitaux sociaux et non lucratifs… c'est proposer une dynamique plus consciente et décroissante de notre rapport même à la consommation, notamment par rapport au livre.

B) Faire moins, faire mieux

Penser autrement la librairie

Dans cette dynamique, des acteurs du monde du livre proposent également *moins* de livres à l'achat. Rejoignant ce que nous avons vu précédemment, l'idée étant ici de ne pas forcément faire le jeu des offices, mais bien de privilégier à la fois le fonds et, surtout, le choix préférablement à la submersion de ce qui est proposé en continu. Des librairies se détournent alors de la pure actualité pour proposer un assortiment choisi, conscient et,

[106] Une part sociale est, pour une société coopérative, ce qu'est une action aux sociétés de capitaux, néanmoins sa valeur est fixe et ne peut s'échanger en bourse. Le capital des coopératives est constitué de parts sociales qui sont remboursables à leur valeur nominale lors du départ d'un membre.

[107] Bien que je crois sincèrement aussi que de très belles choses peuvent se faire dans un modèle "classique" de l'entreprise et d'autres moins honorables au sein de modèles alternatifs ; encore une fois, la nature des personnes qui font les projets semble être la base de leurs pratiques éthiques ou non.

comme le dit Jean-François Planche de la librairie La Petite[108] à Lille, afin que le client ne se sente ni « *égaré ni paralysé face à une offre trop importante* ». Jean-François, auparavant éditeur, a ouvert sa librairie en 2021, avec pour objectif de proposer un lieu ouvert, chaleureux, exigeant mais surtout pour retrouver ce fameux "*sens de la mesure*". En effet, conscient d'une offre trop abondante et peu lisible pour le lecteur, son lieu se veut comme une « *une bibliothèque idéale, comme celle qu'on pourrait avoir chez soi"*[109].

Librairie La Petite Lille
29 novembre 2021 ·

Merci Gwendal Oules de la librairie Librairie Recrealivres pour cet article dans Livres Hebdo.
J'y retrouve à 100 % les fondamentaux de la librairie que j'ai créée en juin : Morioka Shoten à Tokyo comme point de départ, la défiance face à des institutions ouvertement normatives, la même posture face à Amazon et le même combat face à une production délirante (43 000 nouveautés par an, ce n'est ni raisonnable, ni souhaitable).
Au final, LA PETITE propose 1 500 références sur 50 m2. Sur le plan commercial, c'est peut-être une hérésie mais, dans une logique de décroissance assumée, il me sembe que les lecteurs et le livre méritent d'être accueillis autrement que sous une masse étouffante de nouveautés bruyamment marketées.

Il est intéressant de voir que finalement la *bibliothèque* n'est pas si éloignée de la librairie et de quelle manière il est possible, au-delà que métaphoriquement, d'établir des ponts entre ces deux réalités. Anaïs Massola a ainsi mis en place avec son équipe en 2021 une "bibliothèque militante", dont le principe est notamment d'amener "*une réflexion autour des enjeux de l'écologie du « système livre », avec l'**envie d'expérimenter la circulation des livres en dehors de l'économie de marché** dans laquelle est malgré-elle coincée la librairie, et plus largement l'industrie du livre neuf (logiques capitalistes extractivistes incompatibles avec la limitation des ressources, surproduction en volume, tendance à la surconsommation, question de l'accessibilité financière, etc).*"[110]

Il s'agit alors, en tant que libraire, d'avoir une démarche active dans la circulation du livre, le partage et la diffusion des contenus, qui sont le plus souvent engagés, émancipateurs et militants. Toutefois, il est intéressant de souligner à nouveau qu'il y a autant de librairies que d'incarnation du métier de libraire. Jean-François, de la Petite, souhaite ainsi proposer moins pour ne pas se faire submerger et ne pas submerger le lecteur, mais sans adopter une ligne marquée à gauche ou militante. A sa manière, en ne proposant "que" 1500 références sur 55m², il souhaite s'inscrire délibérément dans une "*logique de décroissance assumée*", qui fait le choix de la sélection plus que de la quantité.

---

[108] **Source** : capture d'écran d'une publication de Jean-François sur le mur Facebook de la librairie.
[109] Entretien complet avec Jean-François Planche en annexe.
[110] http://www.lerideaurouge.com/la-bibliotheque-militante/

Qui est libraire ? Histoire du métier et posture adoptée

Le libraire, en se positionnant, choisi ainsi d' "*être au monde*[111]", c'est-à-dire ici refuser d'être indifférent face à cette surproduction éditoriale en essayant de contribuer à "*un système économique qui met au centre la satisfaction des besoins"* [112]. En adoptant cette posture, il n'est plus un "simple" marchand, mais bien un acteur de la société, avec une vision et un engagement vis-à-vis du monde. On revient alors à cette ambiguïté du rôle de libraire : à la fois détenteur et transmetteur d'un savoir, il est aussi marchand et commerçant. L'histoire professionnelle du métier montre bien l'oscillation entre nécessité de gagner sa vie et passion des lettres, recherche du profit et amour des livres.

Ainsi, la profession de libraire croise souvent la grande Histoire, ce qui montre à quel point ce métier est toujours en développement et en métamorphose. Si le libraire était autrefois colporteur ou encore compagnon-artisan, force est de constater que les multiples bouleversements du XXème siècle ont également impacté sa manière de concevoir le métier. En effet, des années 50 à la fin des années 80, l'on trouve davantage de libraires non-formés et dans l'incarnation de leur profession et de leur idées ; l'ère post mai 68, qui amène une vision intellectuelle-engagée et une *approche culturelle* de l'objet-livre, prédispose ainsi l'avènement de libraires tel que François Maspero ou de mesures telle que le prix unique du livre[113], qui voient ce dernier comme un objet d'émancipation, de lutte et d'ouverture sur le monde. Le début des années 90 marque davantage l'ère de libraires-commerçants qui conçoivent, pour certains, l'objet-livre comme un produit lucratif et un moyen de diffuser en masse de la culture (Virgin arrive d'ailleurs en France en 1988)[114].

Évidemment, la réalité est toujours plus complexe que cette simple dualité, mais cela permet de montrer rapidement que le métier de libraire est **un métier qui est sans cesse en évolution**, et ce notamment par les personnes qui incarnent cette profession. On constate

---

[111] Voir ici le concept du *Dasein*, formulé par Heidegger.

[112] KEUCHEYAN, Razmig. *Les besoins artificiels - comment sortir du consumérisme*. Paris : collection ZONES, éditions la Découverte, 2019. 208 p.

[113] François Maspero, une certaine idée de la librairie

[114] Ce rapide résumé historique de l'évolution du métier est bien sûr bien trop partiel pour être exhaustif, et il est intéressant de lire à ce sujet le livre de MOLLIER, Jean-Yves. *Une histoire des libraires et de la librairie*. Arles : imprimerie nationale éditions, 2021. 202 p.

d'ailleurs depuis quelques années un véritable engouement pour cette celle-ci[115], avec une hausse de la demande pour les formations professionnalisantes - certaines en profitant pour en tirer un bénéfice financier[116] - et une ouverture en hausse du nombre de librairies, notamment à Paris et dans l'Ouest de la France. Ainsi, rien que dans la ville de Rennes, quatre nouvelles librairies se sont ouvertes en 2022[117] et les Rencontres nationales de la librairie qui se tiennent début juillet 2022, organisent de leur côté une table ronde autour de la question des "*nouveaux libraires*"[118].

Il est intéressant de noter que ces "nouveaux libraires", s'il ne sont évidemment pas un corps homogène, ont cependant des similarités : une majorité de femmes, une majorité de personnes en reconversion et si les librairies restent dans l'ensemble très généralistes, une attention portée aux questions féministes[119] ou écologiques plus importante qu'autrefois. Il est également plus courant de voir des librairies s'ouvrir avec une forme juridique plus coopérative, comme nous l'avons vu, ou avec des services plus diversifiés qu'uniquement la vente de livres. Ainsi, le profil du libraire-gérant de type masculin, formé ou non, aux connaissances intellectuelles souvent revendiquées est peut-être amené, dans les prochaines années, à évoluer vers des profils plus féminins, engagés, diversifiés, locaux et coopératifs.

C) La librairie de demain : une librairie d'occasion hors-les-murs ?

La librairie : un espace physique et symbolique pas forcément ouvert à toutes et à tous

S'ouvrir ailleurs et à d'autres publics

Si la librairie paraît aux libraires et aux professionnels du milieu un lieu *évident*, force est de constater qu'elle répond à certaines caractéristiques d'un lieu au très fort capital

[115] Quel est le profil des librairies ouvertes en 2021 ?

[116] De plus en plus de formations courtes pour "ouvrir sa librairie" sont proposées, moyennant souvent des tarifs assez élevés.

[117] Le boom des librairies à Rennes : quatre nouvelles ouvertures en 2022

[118] https://www.syndicat-librairie.fr/nos-actions/les-rencontres-nationales-de-la-librairie-rnl

[119] Voir par exemple la librairie La Nuit des Temps à Rennes, ouverte par deux femmes, qui a reçu le Prix national du Livre hebdo en 2021.

symbolique et culturel[120]. En effet, n'entre pas dans une librairie qui veut et qui peut ; en étant un lieu de savoirs, la librairie paraît, dans son essence même, ne pas inclure tout le monde. Plusieurs personnes peuvent ainsi passer quotidiennement devant leur librairie de quartier sans que celle-ci ne fasse jamais partie de leur *habitus*[121]. Les personnes fréquentant les librairies sont-elles alors conditionnées pour ce faire ? En effet, comme tout autre lieu fréquenté, c'est le plus souvent par *habitude de classe* que nous le faisons ; il suffit de passer plusieurs jours au sein d'une librairie pour constater que les populations qui s'y croisent font souvent partie des mêmes classes sociales, qui tendent à homogénéiser la fréquentation d'un tel lieu. En proposant un objet culturel payant, la librairie n'a ainsi pas le même rôle qu'une bibliothèque, qui permet l'accès à un savoir pour tous gratuitement. On voit d'ailleurs que le rôle des bibliothèques ne cesse d'évoluer en ce sens, avec l'accueil - malgré elles - de personnes sans domiciles fixes dans leur espaces, l'accompagnement de personnes en difficultés via des dispositifs numériques… Ainsi, si la bibliothèque devient presque un *espace social* de savoirs, la librairie reste en majorité un lieu intellectuel, réservé à une élite ayant les moyens culturels et/ou financiers pour la fréquenter.

Il est ainsi intéressant de revenir à cette notion de **bibliodiversité**, qui peut jouer un rôle très important dans l'accès à la librairie. En effet, comme nous l'avons vu, il semble que les livres proposés soient souvent majoritairement représentatifs des classes dominantes et peu le reflet de l'ensemble de la société (et même si ces derniers existent, leur mise en avant est souvent moindre). Pour autant, proposer des livres aux contenus plus variés et plus inclusifs est une manière d'ouvrir la librairie à d'autres publics et de lui conférer un rôle, si ce n'est social, politique (au sens de la représentation des citoyens dans la cité). Bien que des librairies n'aient surtout pas ce désir et voient leur dimension intellectuelle comme un pouvoir limité et donc défendu, il est intéressant de noter que celles qui font le choix de proposer des livres différents, parlant de sujets moins communs ou moins représentés dans

---

[120] "*Concept sociologique avancé par Pierre Bourdieu pour désigner le fait que la disposition de capital (économique ou culturel) fournit à celui qui le possède une crédibilité, une surface, une autorité qui lui permettent de disposer d'atouts maîtres pour accéder à une position sociale acceptée et reconnue par les autres. Le capital symbolique est donc une façon de se faire reconnaître et légitimer dans la position que l'on occupe*", Capital symbolique, définition | Alternatives Economiques

[121] *"Concept sociologique introduit par Pierre Bourdieu pour désigner les dispositions générales (façons de faire, de réagir, manières d'être) résultant de l'intériorisation plus ou moins consciente par chacun de nous, au fil de notre histoire, des règles, coutumes, réflexes, façons de parler et de se comporter inculqués par la famille, l'école ou l'environnement social lors du processus de socialisation." ibid.*

les médias ou la société, réussissent à faire venir d'autres publics, qui ne se seraient pas rendus auparavant en librairie. Ainsi, Anaïs Massola explique que depuis seulement deux ou trois ans, elle avait (enfin) des jeunes femmes noires qui venaient dans sa librairie. En proposant des livres qui parlent aussi de ce que peuvent ressentir d'autres personnes que celles majoritairement représentées habituellement, le libraire peut espérer ainsi toucher d'autres publics, qui se sentent alors *concernés* par le fonds et non en décalage avec l'offre proposée. Cette diversité de contenus et de rencontres se retrouvent aussi à la Petite Egypte afin de "*faire entrer le monde entier dans 100 m²*"[122], comme le dit Alexis Argyroglo, son gérant.

Par ailleurs, certains libraires choisissent d'aller vers les populations ayant le moins accès à ces lieux, comme Luc Pinto Barreto, qui avec Dealer de livres à Saint-Denis, souhaite *"favoriser l'accès aux livres et à la culture sur le territoire le moins pourvu en librairies indépendantes de France, 17 pour 1,5 million de résidents*". Avec l'ouverture de cet espace, son objectif est double : s'implanter là où personne ne le fait et proposer des livres qu'on ne voit pas forcément ailleurs, avec un véritable engagement militant, dont les contenus correspondent à la réalité de son lieu d'implantation : "*il y aura des livres sur la culture afro, la condition féminine, le panafricanisme, mais aussi sur l'éducation et le travail. Le but est de trouver un équilibre avec ce que je veux défendre et mettre en avant*"[123]. Ainsi, l'on constate ici l'importance de la diversité de lieux dédiés aux savoirs ; en effet, avec celle-ci, les perspectives d'inclusion sont plus ouvertes et permettent de pouvoir s'adresser à davantage de monde sans qu'un discours dominant ne l'emporte sur le reste.

Laisser (aussi) la parole aux femmes

Concernant ce dernier, si l'on a pu voir que de plus en plus de femmes ouvraient de librairies, beaucoup d'hommes se sont appropriés ces lieux comme des lieux de pouvoir et de domination, laissant ainsi peu de place au "*deuxième sexe*"[124] pour se les approprier.

[122] INTERVIEW - Alexis Argyroglo à la tête de la Librairie Petite Egypte
[123] Dealer de livres : un conteneur-librairie s'installe à la gare de Saint-Denis
[124] Titre d'un livre de Simone de Beauvoir, *Le Deuxième sexe*. Paris : éditions Gallimard, 1949.1071 p.

Pierre Bourdieu dans *La domination masculine*[125] souligne cette division du travail, qui se fait souvent de manière automatique :

"*La force de l'ordre masculin se voit au fait qu'il se passe de justification : la vision androcentrique s'impose comme neutre et n'a pas besoin de s'énoncer dans des discours visant à la légitimer. L'ordre social fonctionne comme une immense machine symbolique tendant à ratifier la domination masculine sur laquelle il est fondé : c'est la division sexuelle du travail, distribution très stricte des activités imparties à chacun des deux sexes (...)*".

Cette expérience se vit en effet de manière assez équivoque pour les femmes auprès de leurs collègues masculins, dont la dimension "d'égocentrisme intellectuelle" que confère cette profession se vérifie auprès de beaucoup de confrères. Certains prennent en effet pour argent comptant, de par leur statut, le fait de détenir un "savoir" que les femmes, elles, n'auraient apparemment pas et n'hésitent pas à le revendiquer. Quand Pierre Bourdieu prend l'exemple de la femme kabyle pour exprimer la différence de tenue sociale entre les hommes et les femmes, ses propos paraissent pouvoir s'accorder aussi à la femme européenne et à la femme-libraire dans certains cas :

"*la femme (...) doit en quelque sorte renoncer à faire un usage public de son regard (...) et de sa parole (le seul mot qui convienne est "je ne sais pas", antithèse de la parole virile qui est affirmation décisive, tranchée, en même temps que réfléchie et mesurée)*".

Ainsi, je ne compte plus le nombre de fois où j'ai entendu de la part de libraires de sexe masculin des avis catégoriques sur tel ou tel auteur, des affirmations sans appel sur un livre paru, qui de toute évidence ne convenait pas à leur goût personnel, qui semblait ainsi, selon eux, le *légitime*. De la même manière, il est fréquent que des clients de sexe masculin s'adressent naturellement à des confrères en ce qui concerne la littérature classique et se tourne vers moi pour la littérature jeunesse. De par mon sexe, je semble naturellement moins légitime à détenir un savoir intellectuel et dois imposer celui-ci afin qu'il soit reconnu comme tel. Cette observation de ma part sur le terrain, corrélée par de multiples textes

[125] Si ce livre est très intéressant, il est important de souligner qu'à l'époque de sa publication, en 1998, un nombre important de féministes avaient déjà travaillé sur ces questions avec souvent, encore une fois, moins de visibilité.

académiques féministes[126] sur la question ainsi que de témoignages d'autres femmes libraires, si elles n'en font pas une règle générale, permettent toutefois de renforcer la dimension de pouvoir symbolique et dominant conféré aux librairies[127]. Je ne peux ainsi que saluer cette donnée statistique selon laquelle plus de femmes que d'hommes ouvrent actuellement des librairies, non pas dans une perspective de dualité genrée, mais plutôt dans celle d'un rééquilibrage en faveur de la diversité, à tous les niveaux.

Sortir de ses murs…

Alors que nous avons vu que l'espace de la librairie n'est pas dénué de représentations symboliques, il est intéressant de pousser la réflexion encore plus loin, en s'interrogeant alors sur la viabilité des librairies physiques. En effet, alors que celles-ci brassent une population plutôt homogène dans leur ensemble, la librairie du "futur", ou en tout cas, la librairie inclusive du futur, ne trouverait-elle pas sa forme hors-les-murs ? Anaïs Massola me confiait ainsi cette expérience qu'elle avait faite dans son quartier :

"L'un des imaginaires que j'ai, c'est de mettre les services de presse dans des cafés aux alentours. On avait testé cela dans deux cafés, très différents. L'un plutôt populaire (la boîte était à côté du PMU et 10 livres partaient par jour), l'un plutôt bobo. On pensait que les livres partiraient davantage dans le second que le premier. Et bien pas du tout ! Les livres partaient tous dans le café plus populaire. Peut-être que les gens, en ayant moins l'habitude de venir dans des librairies, avaient plus de facilité à prendre le livre sur leur territoire".

Cet exemple est particulièrement parlant car il montre qu'il y a un vrai désir de lire et envers l'objet-livre, mais que la librairie ne permet peut-être pas à celui-ci d'être assouvi de manière *légitime*. Cela pose donc la question de la forme que peuvent prendre les librairies, si ces dernières choisissent, comme le Mokiroule, librairie-camion itinérante, d'être dans une dynamique d'accès à la culture hors-les-murs, partout et pour tous :

---

[126] A nouveau, l'on peut se référer ici à l'ouvrage de Rebecca Solnit, *Ces hommes qui m'expliquent la vie*, ainsi qu'au concept de "mansplaining" : "*un homme explique à une femme d'un ton condescendant, sur un sujet qui la concerne elle, qu'elle a tort de penser ce qu'elle pense*", Je veux comprendre… le mansplaining ; la posture du "sachant" que l'homme se voit naturellement et traditionnellement conférée.

[127] Exemples de propos reçus à mon intention : "*Tu aimes vraiment ça ?" ; "Pensez-vous pouvoir exercer un métier où le salaire est bas étant donné qu'en tant que femme, vous aimez forcément acheter des bijoux ?" ; "Tu as pas lu ça ?*" ; "*on peut pas faire rentrer ça, c'est naze*". etc.

“*Amener le livre dans des villages reculés, de la convivialité, du lien social, des animations, faire connaître l'Ardèche aux auteurs qui viendront dédicacer leur livre, construire des projets avec les acteurs locaux pour les enfants (et leurs parents !) qui se sentent parfois exclus de la lecture et pensent ne pas avoir leur place dans une librairie, voilà l'ambition du Mokiroule !*”[128].

Cette librairie ambulante, portée par une femme et qui a pour but d’amener des livres d’ “*éditeurs nationaux mais aussi (et surtout !) beaucoup de maisons d'éditions à taille humaine*”, sur l’ensemble du territoire de l’Ardèche, afin que l'accès à la lecture ne soit pas un obstacle pour les locaux, rappelle les premiers libraires-colporteurs, qui allaient de village en village afin de proposer divers produits et amener l’information. Cet engagement en faveur de l’accessibilité et de la bibliodiversité revient ainsi à une pratique très ancienne, délaissée avec les exodes ruraux, les grandes villes, la mondialisation, internet… et est, peut-être, l’une des solutions pour l’avenir de la circulation du livre.

La librairie Livr&co adopte une démarche similaire, en proposant des livres écoconçus et sans lieu fixe :

“Livr&co, c’est la librairie qui réunit en un seul lieu tous les livres écoconçus : les albums jeunesse les plus respectueux de l’environnement, les livres de poches fabriqués en France, les magazines ancrés dans la transition sociale et écologique… et tous les ouvrages écoresponsables ! Découvrez ainsi les pépites de l’édition vertueuse contemporaine

[128] http://www.lemokiroule.fr/

francophone (parce qu'on lit mal le russe, nous) – tous genres confondus – et leur traçabilité en toute transparence. La librairie itinérante Livr&co s'implante dans de nombreux événements d'Île-de-France : nous favorisons les tiers-lieux écologiques ou solidaires, les boutiques éphémères, les marchés atypiques et les salons du livre alternatifs en petite et grande couronne"[129].

En s'associant à des maisons d'édition, souvent de petites tailles, Livr&co permet de leur donner une visibilité qu'elles n'auraient pas forcément autrement, tout en ayant un positionnement éthique et durable. Cette combinaison recoupe alors plusieurs valeurs écologiques et éthiques, telles que la transparence, la traçabilité, la réduction de la production, la bibliodiversité, l'accès à la culture hors-les-murs etc.

Ainsi, sortir de ses murs pour la librairie, c'est aussi, et peut-être surtout, sortir de son espace symbolique, de ses acquis intellectuels et proposer une démarche plus inclusive et sociale du livre.

… et se contenter de l'existant ?

Alors que nous avons vu que la surproduction était une menace pour l'écologie, mais aussi pour la diversité éditoriale, que penser d'une croissance limitée de celle-ci en ce qui concerne le livre ? En effet, alors que des millions de livres sont édités chaque année sans être lus ni achetés, ne pourrait-on pas réfléchir, comme le propose le sociologue Razmig Keucheyan à "*une planification écologique qui se fixe pour objectif non pas la croissance comme aujourd'hui, mais la décroissance matérielle de la production*"[130]? En plaçant l'écologie au centre du système économique, c'est penser la viabilité de nos ressources premières tout en ayant conscience de l'existant déjà produit, et comme vu précédemment, qui semble largement suffisant en ce qui concerne le livre. Ainsi, les bouquinistes qui proposent à bas coûts (le prix du livre ne s'appliquant plus ici) des livres usagés, récupérés et parfois jetés, paraissent être dans une démarche aussi bien décroissante que populaire, de par leur mobilité (marchés, vides-greniers etc.) et leur accessibilité. En *sortant* le livre de

[129] https://www.livreco-comptoir.fr/qui-sommes-nous/

[130] KEUCHEYAN, Razmig. *Les besoins artificiels - comment sortir du consumérisme*. Paris : collection ZONES, éditions la Découverte, 2019. 208 p.

l’espace de la librairie et en lui offrant une seconde vie, c’est toute une démarche éthique et écologique qui se met en place, parfois à l’insu des vendeurs eux-mêmes.

Les détracteurs de ce types de projets, qui ont une tendance à sacraliser le livre et à ne pas pouvoir le concevoir ailleurs que dans un “dedans”, ne paraissent pourtant pas s’offusquer de la “mise à mort” de millions d’ouvrages, chaque année, par le biais du pilon. Ainsi, par sa multiplicité, le livre devient un objet comme un autre, en trop grande quantité pour être gardé, il se transforme en déchet au même titre qu’un autre produit consommé. Par le biais du circuit de l’occasion, la possibilité de conférer toute la noblesse de l’objet paraît à nouveau envisageable, comme un trésor unique que l’on ne trouverait pas en quantité mais de manière impromptue.

Toutefois, que ce soit dans une librairie “classique”, une librairie d’occasion ou hors-les-murs, il semble important de rappeler, à nouveau, que c’est l’incarnation du libraire qui donnera son positionnement et ses valeurs au projet. En effet, s’il existe des démarches éthiques et écologiques concernant la circulation du livre, d’autres personnes n’hésitent pas à se réapproprier les codes du capitalisme afin de créer de nouveaux marchés. Celui de l’occasion n’y échappe pas et les plateformes numériques telle qu’Amazon savent comment tirer profit de cette surproduction pour que tout le monde puisse acheter n’importe où et n’importe quand, un livre.

Conclusion troisième partie

(Re)penser le métier de libraire dans notre époque de surproduction et de vitesse effrénée n'est pas chose aisée étant donné la prédominance de modèles installés depuis longtemps. Se détacher de ces derniers nécessitent autant de courage que d'accepter une certaine marginalisation de sa pratique, bien que celle-ci puisse être davantage en accord avec des valeurs éthiques, sociales et écologiques reconnues dans la société. Alors que des libraires inventent d'autres formes d'espaces, lieux et formes pour faire circuler le livre et le rendre plus accessible à tous, l'une des réponses à la surproduction éditoriale semble être une croissance ralentie, qui permettrait à chaque livre d'avoir sa place et de pouvoir retrouver à la fois son *aura* dont parlait Walter Benjamin, tout en circulant de manière moins individualiste et davantage partagée (cf. le projet de "bibliothèques partagées privées" de Virginia Woolf). Ainsi, plusieurs pistes sont à envisager pour le libraire du futur : serait-il encore un prescripteur physique ou seulement numérique ? Les boîtes à livres seront-elles l'avenir d'une société décroissante davantage capable de satisfaire ses niveaux de production ? L'existant serait-il suffisant pour notre insatiable curiosité ? Tant de questions que posent la circulation du livre et qui sont, à mon sens, passionnantes.

Conclusion générale

Comme évoqué en introduction, il me paraissait difficilement concevable de poursuivre une carrière de libraire sans interroger le système global de l'industrie du livre et ma manière de me positionner au sein de celle-ci. Bien évidemment, il m'était possible de ne pas le faire et d'exercer ce métier en acceptant une logique de surproduction, aussi bien contre-productive pour les librairies elles-mêmes que pour la société dans laquelle nous évoluons. Toutefois, comme il peut l'être constaté dans ce mémoire, il m'est difficile de poursuivre mon engagement vis-à-vis de l'écologie, du féminisme et de l'accès à la culture, en parallèle de mon métier. C'est pourquoi, mes premières intuitions au début de cette recherche et de mon apprentissage m'ont permises de creuser différentes pistes qui ont pu les confirmer. En effet, si nous sommes bien dans une offre clairement supérieure à la demande, celle-ci ne peut raisonnablement plus se cacher derrière les oripeaux d'une prétendue liberté d'expression qui justifierait une production effrénée et néfaste à trop de niveaux pour être excusée.

Si les recherches effectuées, mes échanges avec des professionnels du secteur et ma propre expérience ont affermi mon désir de poursuivre ma carrière en tant que libraire, celle-ci ne peut donc plus s'envisager dans le modèle prédominant existant, qui impose une logique absurde et une cadence infernale aux acteurs de la chaîne du livre. Ainsi, plus qu'un travail d'approfondissement d'un sujet, c'est bien un travail sur le sens que je souhaite donner à mon métier que j'ai effectué ici et qui me permet aujourd'hui d'être plus lucide sur mes futurs projets. Je suis ainsi persuadée que l'amour des lettres et sa transmission peuvent s'épanouir au travers de modèles différents que ceux majoritairement représentés, et que le chemin pour y parvenir, s'il est marginalisé, ne sera que davantage récompensé par le bien-être éprouvé par sa sobriété.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages

BAILLIÈRE, Henri. *La crise du livre*. Paris : petite bibliothèque Payot, 2017. 128 p.

BAUDRILLARD, Jean. *La société de consommation*. Paris : Folios essais - Gallimard, 1986. 320 p.

BENJAMIN, Walter. *L'Œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique*. Paris : éditions Allia, 2011. 96 p.

BOURDIEU, Pierre et DARBEL, Alain. *L'amour de l'art - Les musées d'art européens et leur public*. Paris : éditions de Minuit, 1969. 251 p.

BOURDIEU, Pierre. *La domination masculine*. Paris : Points, 2014, 192 p.

CHABAULT, Vincent. *Le livre d'occasion - sociologie d'un commerce en transition*. Lyon : Presses universitaires de Lyon, 2022. 196 p.

CHOLLET, Mona. *Sorcières*. Paris : La Découverte, collection ZONES, 2018. 240 p.

CHOLLET, Mona. *Chez soi*. Paris : La Découverte, collection ZONES, 2015. 330 p.

COLLECTIF. *Le livre est-il écologique ? - matières, artisans, fictions*. Paris : éditions Wildproject / Manifeste, 2020. 103 p.

COLLECTIF. *Les alternatives - écologie, économie sociale et solidaire : l'avenir du livre ?*. Paris : Bibliodiversité, 2021. 233 p.

DIDIERLAURENT, Jean-Paul. *Le Liseur du 6h27*. Vauvert : éditions Au Diable Vauvert, 2014. 217 p.

KEUCHEYAN, Razmig. *Les besoins artificiels - comment sortir du consumérisme*. Paris : collection ZONES, éditions la Découverte, 2019. 208 p.

LATOUCHE, Serge. *Travailler moins, travailler autrement, ou ne pas travailler du tout - Labeur et décroissance*. Paris : éditions Rivages, 2021. 160 p.

LIPOVETSKY, Gilles. *L'ère du vide*. Paris : Folios essais - Gallimard, 1989. 328 p.

MOLLIER, Jean-Yves. *Une histoire des libraires et de la librairie*. Arles : imprimerie nationale éditions, 2021. 202 p.

MORRIS, William. *L'art et l'artisanat*. Trad. de l'anglais par Thierry Gillyboeuf. Paris : éditions Rivages poche, 2020. 110 p.

ORWELL, Georges. *Sommes-nous ce que nous lisons ?*. Trad. de l'anglais par Charles Recoursé. Paris : éditions 1001 nuits, 2022. 56 p.

ORWELL, Georges. *Comment meurt la littérature*. Trad. de l'anglais par Martial Doré. Paris : éditions Sillage, 2021. 44 p.

ROSA Hartmut, *Aliénation et accélération.* Paris : La Découverte, 2014. 156 p.

THOREL, Christian. *Essentielles librairies*. Paris : collection TRACTS, Gallimard, 2021. 64 p.

SOLNIT, Rebecca. *Ces hommes qui m'expliquent la vie*. Trad. de l'anglais par Céline Leroy. Paris : Points, 2021. 161 p.

SOREL, Patricia. *Petite histoire de la librairie française*. Paris : La fabrique éditions, 2021. 237 p.

STARK, Frances. *L'Architecte et la femme au foyer*. Trad. de l'anglais par Jean-François Caro. Romainville : éditions Même pas l'hiver, 2021. 56 p.

STROMQUIST, Liv. *Grandeur et décadence*. Trad. du suédois par Kirsi Kinnuen. Paris : éditions Rackham, 2017. 136 p.

SUARÈS, André. *L'Art du livre*. Montpellier : éditions Fata Morgana, 2022 (publication originale 1928). 40 p.

WOOLF, Virginia. "Est-ce que l'on écrit et publie trop de livres ?" *in Les livres tiennent tout seuls sur leurs pieds*. Trad. de l'anglais par Micha Venaille. Paris : éditions Belles Lettres, 2017. 224 p.

WOOLF, Virginia. *Une chambre à soi*. Trad. de l'anglais par Clara Malraux. Paris : 10/18, 2001. 176 p.

WOOLF, Virginia. *Etre femme*. Trad. de l'anglais par Justine Rabat. Paris : éditions de la variation. 2022. 78 p.

ZAID, Gabriel. *So Many Books - Reading and Publishing in an Age of Abundance*. Philadelphie : Paul Dry Books, 2003. 144 p.

Périodiques en ligne

ASSOCIATION POUR L'ECOLOGIE DU LIVRE , « Le livre aussi a ses trois écologies », *EcoRev'*, 2021/2 (N° 51), p. 195-209. DOI : 10.3917/ecorev.051.0195. URL : https://www.cairn.info/revue-ecorev-2021-2-page-195.htm ; consulté le 14/10/2021

CHABAULT Vincent, « Du livre-déchet au livre vendu. L'écologisation du marché du livre d'occasion », *Écologie & politique*, 2020/1 (N° 60), p. 91-104. DOI : 10.3917/ecopo1.060.0091. URL : https://www.cairn.info/revue-ecologie-et-politique-2020-1-page-91.htm ; consulté le 14/10/2021

DENIEL-LAURENT, BRUNO. "PILON DES LIVRES : QUAND LE PAPIER S'ENSAUVAGE." *Revue Des Deux Mondes*, 2012, pp. 92–95. *JSTOR*, http://www.jstor.org/stable/44193387 ; consulté le 02/03/2022

LEBLANC, Frédérique. “Les libraires de 1945 à nos jours, dispositions socioprofessionnelles et adaptations au monde culturel. La librairie au XXIe siècle. Enjeux et défis”, Sep 2009, Freiburg, Germany. pp.51-76
hal-00966616 ; https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00966616/document ; consulté le 12/11/2021

LERER, Seth. “Epilogue: Falling Asleep over the History of the Book.” *PMLA*, vol. 121, no. 1, 2006, pp. 229–34. *JSTOR*, http://www.jstor.org/stable/25486299 ; consulté le 02/03/2022

SANGSUE, Daniel. Démesures du livre. In: *Romantisme*, 1990, n°69. Procès d'écritures Hugo-Vittez. pp. 43-60. DOI : https://doi.org/10.3406/roman.1990.5668 ; consulté le 16/10/2021

TRAISTER, Daniel. *The Library Quarterly: Information, Community, Policy*, vol. 69, no. 1, 1999, pp. 130–33. *JSTOR*, http://www.jstor.org/stable/4309289 ; consulté le 02/03/2022

VILAIN Philippe, « La surproduction littéraire », *Études*, 2020/4 (Avril), p. 93-103. DOI : 10.3917/etu.4270.0093.https://www-cairn-info.ressources-electroniques.univ-lille.fr/revue-etudes-2020-4-page-93.htm ; consulté le 04/02/2022

WOOLF, Leonard, et al. “Are Too Many Books Written and Published?” *PMLA*, vol. 121, no. 1, 2006, pp. 235–44. *JSTOR*, http://www.jstor.org/stable/25486300 ; consulté le 14/11/2021

Articles de presse

CARREAU, Nicolas. “Y a-t-il trop de livres ? Le coup de gueule des libraires” 29/12/2021
https://www.europe1.fr/culture/y-a-t-il-trop-de-livres-le-coup-de-gueule-des-libraires-4085027.amp ; consulté le 12/01/2022

CHARONNAT, Cécile. “Libraire: le plus beau métier du monde ?” 30/08/2021
https://www.livreshebdo.fr/article/libraire-le-plus-beau-metier-du-monde ; consulté le 18/11/2021

CORDROC’H Solenn. “Morioka Shoten, la librairie au livre unique” 02/07/2019
Morioka Shoten, la librairie au livre unique / Pen ペン ; consulté le 19/12/2021

DURAND, Marine. “Le livre “bio”, un rêve de papier ?”, 30/07/2021
https://www.livreshebdo.fr/article/le-livre-bio-un-reve-de-papier ; consulté le 12 février 2022

FOFANA, Balla. “Luc Pinto Barreto, livre comme l’air” 25/09/2019
https://www.liberation.fr/france/2019/09/25/luc-pinto-barreto-livre-comme-l-air_1753235/?redirected=1&redirected=1 ; consulté le 29/03/2022

FRY, Naomi. “Forget Football, It’s Monday Night Books!” 5/12/2022
https://www.newyorker.com/magazine/2022/02/14/forget-football-its-monday-night-books ; consulté le 12/04/2022

GARY, Nicolas. “Les coursiers Uber Eats livrent romans ou BD (au besoin, gratuitement)” 18/01/2022
https://actualitte.com/article/104325/droit-justice/les-coursiers-uber-eats-livrent-meme-romans-ou-bd-au-besoin-gratuitement ; consulté le 20/01/2022

GARY, Nicolas. “Décrochage du marché du livre, sur fond de conflit en Ukraine” 13/03/2022
https://actualitte.com/article/105087/economie/decrochage-du-marche-du-livre-sur-fond-de-conflit-en-ukraine ; consulté le 06/06/2022

GARY, Nicolas “ Le marché du livre d'occasion : en finir avec les fantasmes – ou les confirmer…” 03/02/2022
https://actualitte.com/article/104584/economie/le-marche-du-livre-d-occasion-en-finir-avec-les-fantasmes-ou-les-confirmer ; consulté le 14/03/2022

JOURDE, Pierre. “Le cauchemar du pilon” 30/10/2008
https://bibliobs.nouvelobs.com/actualites/20081030.BIB2308/le-cauchemar-du-pilon.html ; consulté le 15/11/2021

LEBOUCHER, Clémence. ““Un sentiment de gâchis” : 2022, année sabbatique aux éditions Rackham” 09/02/2022
https://actualitte.com/article/104674/edition/un-sentiment-de-gachis-2022-annee-sabbatique-aux-editions-rackham ; consulté le 09/02/2022

LE GALL, Pauline. “Pour s’engager, elles ont décidé d’ouvrir leur librairie” 15/09/2021
https://www.lesinrocks.com/cheek/reconversion-libraire-engage-308215-15-09-2020/?amp ; consulté le 18/11/2021

MALINVERNO, Federica. “Comment un éditeur évite de gâcher 850 kilos de papier” 11/01/2022
https://actualitte.com/article/104209/edition/comment-un-editeur-evite-de-gaspiller-850-kilos-de-papier ; consulté le 14 janvier 2022

MOURGUES, Elsa. “Pourquoi l’édition est confrontée à la plus grave crise de son histoire” 17/01/2022
https://www.radiofrance.fr/franceculture/pourquoi-l-edition-est-confrontee-a-la-plus-grave-crise-de-son-histoire-2258002 ; consulté le 20/01/2022

NISHIZAWA, Amélie-Marie. “Souffrez-vous de “tsundoku” ?” 6/02/2020
https://blog.courrierinternational.com/conversations-avec-le-japon/2020/02/06/souffrez-vous-de-tsundoku/ ; consulté le 17 mars 2022

OSNOS, Peter. “Are There Too Many Books?” 23/08/2011
https://www.theatlantic.com/entertainment/archive/2011/08/are-there-too-many-books/244001/ ; consulté le 18/03/2022

OULES, Gwendal. “Librairies : pourquoi tant de livres ?” 20/12/2021
https://www.livreshebdo.fr/article/librairies-pourquoi-tant-de-livres?utm_source=sendinblue&utm_campaign=2021-12-06_La_lettre_des_Libraires_numro_7&utm_medium=email ; consulté le 28/12/2021

OURY, Antoine. “Fret maritime : des milliers de livres perdus au milieu de l'océan Atlantique” 31/01/2022
https://actualitte.com/article/104521/insolite/fret-maritime-des-milliers-de-livres-perdus-au-milieu-de-l-ocean-atlantique ; consulté le 04/02/2022

OURY, Antoine. “Le rythme trépidant des nouveautés, ou le dilemme des libraires” 02/07/2019
https://actualitte.com/article/12599/distribution/le-rythme-trepidant-des-nouveautes-ou-le-dilemme-des-libraires ; consulté le 16/10/2021

PERROTIN, Gilles. “Les gens fantasment ce métier” 19/05/2022
https://livreshebdo.fr/article/les-gens-fantasment-ce-metier ; consulté le 23/03/2022

PIERSANTI, Steven. “The 10 Awful Truths about Book Publishing” 24/06/2020
https://ideas.bkconnection.com/10-awful-truths-about-publishing ; consulté le 08/02/2022

RICHEBOIS, Véronique. “L'édition de livres confrontée au spectre de la surproduction” 20/02/2019
L'édition de livres confrontée au spectre de la surproduction | Les Echos ; consulté le 08/02/2022

ROUSSEL, Frédérique. “«La France est le pays de la consécration littéraire»” 10/10/2016
https://www.liberation.fr/livres/2016/10/10/la-france-est-le-pays-de-la-consecration-litteraire_1521046/ ; consulté le 14/11/2021

VULSER, Nicole. “Comment les libraires s’adaptent à la surabondance des livres” 14/06/2019 https://www.lemonde.fr/economie/article/2019/06/14/comment-les-libraires-s-adaptent-a-la-surabondance-des-livres_5476162_3234.html ; consulté le 16/10/2021

—

Dossier “Zéro frais, zéro délai - La course folle de la livraison”. *Alternatives économiques*, n°418, décembre 2021. pp. 20-34.

EHRENBERG, Alain. “Une société peut-elle être fatiguée ?”. *Le Monde*, jeudi 23 décembre 2021. p. 27.

“Etes-vous écofeministe ?”. Socialter, n°47, août-septembre 2021.

Sitographie

Les Français et la lecture 2019 - Synthèse

Environnement et Fabrication - Syndicat national de l'édition

The Shift Project

https://www.education.gouv.fr/ete-2021-ete-2022-la-lecture-grande-cause-nationale-323642

Filmographie

CHAPLIN, Charlie. *Les Temps modernes*, 1936. 1h27mn.

DALDRY, Stephen. *The Hours*, 2002. 114mn.

DENIEL-LAURENT, Bruno. *On achève bien les livres*, 2014. 20mn.

NEUMANN, Stan. *Le Temps des ouvriers*, série de 4 épisodes, 2020. 3h53mn.

TRUFFAUT, François. *Fahrenheit 451*, 1966. 112mn.

Livres cités

GARY, Romain. *Les Racines du ciel*. Paris : Folio - Gallimard, 1972. 494 p.

RABELAIS, François. *Pantagruel*. Paris : Le livre de poche, 1979. 320 p.

RODRIGUES, Tiago. *By Heart : apprendre par cœur*. Besançon : éditions Les solitaires intempestifs, 2015. 64 p.

SEMPRUN, Jorge. *Le Grand voyage*. Paris : Folio - Gallimard, 1972. 288 p.

Podcasts Dlivrable

“(49) Penser l'écologie du livre” avec Anaïs Massola, https://www.dlivrable.com/elements15 ; écouté le 12/12/2021

“(48) Éditer en recherchant la cohérence écologique” avec Thomas Bout, https://www.dlivrable.com/elements141 ; écouté le 10/02/2022

ANNEXES

Annexe 1- “Librairies : pourquoi tant de livres ?” - Gwendal Oulès
Livres Hebdo, 20/12/2021
https://www.livreshebdo.fr/article/librairies-pourquoi-tant-de-livres

page 84

Annexe 2 - “La décroissance vise le travailler moins pour travailler mieux” - Serge Latouche
Le Monde, 13/12/2018
https://www.lemonde.fr/climat/article/2018/12/13/serge-latouche-la-decroissance-vise-le-travailler-moins-pour-travailler-mieux_5397115_1652612.html

pages 85-86

Annexe 3 - “Pourquoi je ne consomme pas” - François Bégaudeau
Socialter, 07/09/2021
https://www.socialter.fr/article/francois-begaudeau-consomme-pas

Page 87

Entretiens

Annexe 4 - Transcription de l’entretien avec Anaïs Massola de la librairie Le Rideau Rouge, 42 rue de Torcy à Paris 18ème, 16 février 2022.

Pages 88-93

Annexe 5 - Compte-rendu de la rencontre avec Jean-François Planche, gérant de la librairie La Petite, 61 rue Colbert à Lille, 5 mars 2022.

Pages 94-95

Annexe 6 - Transcription des questions et réponses envoyées par mail à Raphaële Botte, journaliste spécialisée en jeunesse le 18 mai 2022 ; réponses reçues le 22 mai 2022.

Pages 96-97

Annexe 1 - “Librairies : pourquoi tant de livres ?” - Gwendal Oulès

DR

Librairies : pourquoi tant de livres ?

PAR **GWENDAL OULÈS**, *libraire (Récréalivres au Mans), formateur et bloggeur (www.leponeyclub.net)*

Un jour je l'espère, j'irai au Japon à Tokyo pousser la porte de la légendaire Morioka Shoten Ginza. Il y a quelques années, lorsque plusieurs journaux français ont mis en lumière le travail de ce libraire qui ne proposait à la vente qu'un seul livre par semaine, j'avoue avoir d'abord jugé sa démarche comme une opération marketing branchée. Aujourd'hui, ce modèle iconoclaste m'inspire une réflexion que je souhaiterais adresser au CNL (Centre national des lettres) comme aux Drac (Direction régionale aux affaires culturelles).

La posture professionnelle de Morioka contrevient en effet radicalement à la façon dont est évaluée par les institutions la qualité des librairies françaises. Nous vantons la largeur du choix, l'exhaustivité, la diversité de la représentation de la production éditoriale et la capacité du professionnel à se repérer dans la multitude pour proposer enfin son choix à son client. Cette conception prédominante est un héritage direct de l'ambition de la loi Lang, celle de placer dans les librairies la responsabilité de sauvegarder la richesse éditoriale française en contrepartie d'une régulation de la concurrence sur le prix du livre. L'excellence d'une librairie se juge aujourd'hui au nombre de livres sur ses étagères et ses tables autant qu'à ses clients et aux institutions qui accompagnent sa vie économique. C'est un critère décisif dans l'obtention du label LIR (Librairie indépendante de référence, qui exige un minimum de 6 000 à 10 000 titres en fonction du chiffre d'affaires) et les subventions qui y sont liées. Il l'est aussi dans la capacité à répondre aux appels d'offres des collectivités.

> L'excellence d'une librairie se juge aujourd'hui au nombre de livres sur ses étagères et ses tables.

Un modèle plus sobre

Cette vision est pourtant à mon sens largement en contradiction avec les capacités économiques de la plupart des librairies mais aussi avec les nouvelles exigences de notre société. D'abord parce qu'il est vain de vouloir construire un modèle à la traîne d'un concurrent – Amazon – insurpassable sur le critère du choix. Aussi parce que cette attente placée sur la librairie indépendante encourage et justifie des travers que nous devons impérativement interroger face aux défis écologiques : la surproduction éditoriale et les retours.

Si les institutions les y encourageaient, je suis convaincu que les librairies indépendantes de demain pourraient évoluer sans se contredire vers un autre modèle qui valoriserait la sobriété et la réflexion éditoriale sur ces fameuses références minimum. Nous devons réévaluer le pouvoir d'influence économique et politique que nous détenons en réalisant nos achats. Moins de livres dans une librairie n'implique pas mécaniquement une dépréciation du choix ni même de la qualité. Morioka est à ce titre l'exemple ultime d'un libraire qui se définirait par ce qu'il n'a pas plutôt que par ce qu'il a, en cohérence avec les idéaux d'une société vertueuse débarrassée du superflu.

Annexe 2 - Interview de Serge Latouche dans *Le Monde,* propos recueillis par Frédéric Cazenave et Marie Charrel, “La décroissance vise le travailler moins pour travailler mieux”

Malgré la multiplication des rapports démontrant l’impact de nos modes de vie sur le réchauffement climatique, la transition semble avoir bien du mal à se mettre en place. Pourquoi ?

Nous sommes des toxicodépendants de la société de consommation. Comme tout drogué, nous préférons continuer à nous approvisionner, accumuler toujours plus, plutôt que d’entamer le sevrage. Nous savons tous que nous allons dans le mur, mais nous préférons ne pas y croire, car cela exige une rupture radicale. Un changement de civilisation.

L’homme est un animal routinier, pour qui tout changement est angoissant et douloureux. Surtout lorsque l’appareil économico-politique dominant entretient le système. Il est inutile de compter sur les dirigeants politiques pour initier le mouvement, car le vrai pouvoir est trop souvent aux mains du marché. Or, celui-ci n’a aucun intérêt à transformer un système qui lui profite.

Est-il trop tard pour entamer cette transition vers une économie moins énergivore ?

Lorsque j’ai commencé à prêcher la décroissance, j’espérais que l’on puisse bâtir une société alternative pour éviter la catastrophe. Maintenant que nous y sommes, il convient de réfléchir à la façon de limiter les dégâts et préparer l’après. Cela commence par la décolonisation de l’imaginaire, passant par l’éducation, les médias.

Il faudrait ensuite engager des changements structurels. Et ce, en abordant le problème de façon systémique, plutôt que le découper en tranches, en traitant ses aspects un par un – le glyphosate, l’obsolescence programmée, etc. –, ce qui n’est pas efficace. En tout cas, la transition douce, je n’y crois plus.

Ce n’est pas très optimiste !

Désormais, seul un choc peut nous permettre de nous ressaisir. Je crois beaucoup à la pédagogie des catastrophes – dans ces conditions, le virage peut être très rapide. L’histoire n’est pas linéaire. Regardez, en mai 1968, la France s’ennuyait, comme l’écrivait *Le Monde*, quelques jours avant le début des événements. Et puis éclata une révolte contre l’absurdité. A l’époque, on ne savait plus pourquoi on vivait… Le lien avec aujourd’hui est manifeste : le manque de sens caractérisant le marché de l’emploi et les métiers inutiles, l’absurdité d’accumuler toujours plus et de concourir à la destruction de la planète.

(…)

Il est souhaitable, bien sûr, que les pays qui ont une faible empreinte écologique accroissent certaines productions pour le bien de leur population, mais ils doivent éviter de tomber dans la machine infernale du cycle de la production infinie.

Cela implique-t-il de remettre en cause le capitalisme ?

Oui, dès lors que celui-ci se fonde sur la recherche de la croissance pour la croissance, l'accumulation sans limite du capital. La décroissance appelle à sortir de la production infinie pour retrouver le sens de la mesure. Fondée sur une critique de la société de consommation et du libéralisme, elle est par essence de gauche et d'inspiration socialiste, mais en y ajoutant la dimension écologique. Cela signifie que tout est à repenser : l'appareil de production, la protection sociale, la solidarité entre les générations, l'emploi. La décroissance vise le travailler moins pour travailler mieux, avec, pour commencer, la réduction des heures de travail.

(…)

Pourquoi est-il si difficile d'imaginer que l'on puisse rompre avec le système actuel ?

Le pouvoir est une illusion, il a la puissance que l'on veut bien lui prêter. Le roi est nu, mais nous l'ignorons. Les milliards et les marchés nous oppriment car nous sommes dans la servitude volontaire, telle que La Boétie l'avait dépeinte. Seule une crise ou un choc peut permettre de s'en libérer.

Annexe 3 - Extrait de l'article de François Bégaudeau paru sur le site du magazine *Socialter* le 7 septembre 2021, "Pourquoi je ne consomme pas"

" J'ai des loisirs simples. Et d'abord celui de lire. **Le goût de la lecture fait consommer, mais selon un ratio très défavorable aux marchands : je peux me perdre dix heures dans *Crime et Châtiment* acquis pour 7 euros. Avec l'infinie division du prix induite par les pratiques d'emprunt à la bibliothèque, les prêts entre amis, la récup' dans des cartons de greniers, la lecture est tendanciellement un loisir gratuit. Le plaisir gratuit est le cauchemar des marchands.** Et l'antidote à ce consumérisme si mal nommé. Le cousin Stéphane va à Bricorama comme il va en forêt, mais justement il ne va jamais en forêt, parce que la seule forêt à portée de pied est privatisée. Comme Stéphane ne lit pas, comme son quartier à forte densité urbaine ne compte aucun bout de terrain où jouer au foot avec les copains, il lui reste le Bricorama. S'il veut prolonger le plaisir, il s'offrira un cinéma à 12 euros qu'il fera précéder d'un petit McDo bien pratique. La consommation est un fait social, produit par la configuration sociale de nos vies. La baisse de la consommation passe par la reconfiguration sociale de nos vies. Nous en avons entrevu deux options majeures : réduction du temps de travail et Dostoïevski."

Rose et Bertha Gugger, Albert Anker, 1883

Annexe 4 - Transcription de l'entretien avec Anaïs Massola de la librairie Le Rideau Rouge à Paris, 18ème arrondissement, 16 février 2022.

J'ai contacté Anaïs Massola début janvier après avoir lu le livre sur l'écologie du livre. La librairie se trouvant à Paris, je lui ai demandé si nous pouvions nous rencontrer.

Quelques éléments de contexte

- Librairie ouverte en 2004 par Anaïs Massola, anciennement comptable ;
- Anaïs est à l'origine de l'association de l'écologie du livre, membre de l'Association des librairies francophones de l'étranger (AILF) et propose également diverses actions dans le quartier de Marx Dormoy pour décloisonner le livre et s'ouvrir à différents publics ;
- Le Rideau Rouge dispose également, depuis juin 2021, d'une bibliothèque militante, accessible à toutes et tous : http://www.lerideaurouge.com/la-bibliotheque-militante/

Entretien

Comment faire face à cet afflux de livres qui arrive continuellement ?

Au départ, quand j'avais commencé en librairie on parlait beaucoup du métier de « passeur », c'est toujours le cas, et en tant que libraire on peut toujours faire passer des textes, certaines idées au sein de la société ; on le voit par exemple sur la question du féminisme, même si je vois arriver, moi, le contre-coup, et également sur les questions coloniales, dans de nouveaux livres qui tendent à freiner ces questions progressistes (ne bouleversons pas tout quand même !). Je vois bien qu'en librairie, où nous sommes un reflet de tout ça, on voit des choses qui arrivent, qui partent, on peut tenir des lignes mais le système de *mass média* est si prégnant qu'il permet autant d'invisibiliser certaines questions que de les mettre en avant. Par exemple la lutte féministe s'appuie encore beaucoup sur des textes des années 70 aujourd'hui. C'est ça qui est vraiment compliqué en librairie, faire exister différentes voix.

Comment on garde alors la juste mesure entre des choses pointues et des choses « plus grand public » ?

C'est aussi le but de la bibliothèque militante. Peut-être l'une des principales difficultés, dans le monde aussi, c'est la balance entre la singularité entre chaque personne et les mouvements de masse. Finalement, on n'est jamais en train de parler de la réalité, on est toujours à côté de ce qui se passe véritablement. L'un des vrais cœurs du problème est que l'on n'a pas de passerelles entre les personnes et les librairies, véritable. Parfois je rêve d'une librairie sans penser à tout le système économique autour, vraiment me dire pourquoi je choisis certains livres, sans réfléchir au reste. C'est pourquoi aussi l'association de l'écologie du livre veut vraiment aussi penser la lecture, qui est au cœur du sujet, comment on se décentre et comment on pense l'autre.

Comment on est passeur alors en tant que libraire ?

La bibliothèque militante a aussi été créée pour ça ; pour amener d'autres publics vers la lecture, sans que la librairie ne soit une barrière. C'est quelque chose qui prend du temps, qui doit être pensé avec les gens, le réseau humain. Pour l'instant il y une quarantaine d'adhérents et on a dû prêter 10 livres. Les adhérents sont des gens qui sont déjà à l'aise avec l'objet-livre. Il nous manque aussi d'imaginer des types d'écrits qui permettent d'aller au-delà de la librairie.

Oui, donc l'idée c'est comment on amène le livre vers d'autres publics ? Comme avec des boîtes à livres ?

Le grand avantage en librairie c'est le conseil ; en bibliothèque les gens arrivent et sont, en quelque sorte, libres de choisir ce dont ils ont envie.

L'un des imaginaires que j'ai c'est de mettre les services de presse dans des cafés aux alentours. On avait testé cela dans deux cafés, très différents. L'un plutôt populaire (la boîte était à côté du PMU et 10 livres partaient par jour), l'un plutôt bobo. On pensait que les livres partiraient davantage dans le second que le premier. Et bien pas du tout ! les livres partaient tous dans le café plus populaire. Peut-être que les gens, en ayant moins l'habitude de venir dans des librairies, avaient plus de facilité à prendre le livre sur *leur territoire*.

A la Petite Egypte, j'ai aussi engagé quelque chose avec les SP : les amener au Centre Cerise, qui est un centre social qui a une bibliothèque et également dans des boîtes à livres aux alentours. L'idée est donc vraiment de sortir le livre de son lieu pour le « désacraliser » en quelque sorte.

C'est tout le problème de la sacralisation du livre. J'ai bossé pour l'association pour la lecture, qui a disparu il y a quelque temps. Je voyais que dans les albums jeunesse on ne parlait jamais de choses de la vie comme le chômage, le travail etc. Comme si c'étaient des sujets qui n'étaient pas assez nobles pour les éditeurs, alors qu'ils font partie de la vie et que, surtout, ils parlent à des milliers d'enfants. Il faut distinguer la question du livre tel qu'il est aujourd'hui avec comme on voudrait qu'il soit. Ainsi, dans mon imaginaire, pour aller jusqu'au bout, j'aimerais une librairie avec un fonds spécialisé où chacun se sert, sans jugement, sans conseil, que chacun se sente libre. Pour la bibliothèque militante, c'est vraiment une expérience sur 2/3 ans, afin de voir si on a réussi, enfin quelles modalités on met en place, pour que les adhérents s'en emparent complètement.

Et donc quel est le rôle du libraire ici, est-ce qu'il reste comme un chef d'orchestre, qui a une vue sur tout, qui organise les choses comme il le souhaite, ou est-ce qu'il y a besoin de davantage de médiation, est-ce qu'il faut être là, des fiches… ?

Mais c'est aussi compliqué en France, où tout semble si normé dans la chaîne du livre, que dès qu'on essaie de faire un peu autrement, on se confronte à des difficultés. Par exemple, avec un

problème comme celui du délai de livraison de MDS en décembre, on attendait « un retour à la normal ». Mais qu'est-ce qu'est un retour à la normale dans le contexte de crise écologique actuel ? C'est donc là vraiment qu'on voit à quel point le livre est un objet marchand et qu'il est dur de le sortir de cette logique au sein même du système dans lequel il est imbriqué.

C'est marrant car quand je parle avec d'autres copines libraires, qui ont des librairies équivalentes à la mienne, et qui bossent 50/60 heures par semaine, juste pour tenir l'équilibre et l'écosystème de leur librairie, et qui me demandent « mais comment tu fais ? », et en fait pour moi il y a des enfermements dans la manière de voir les choses. Alors moi ça m'a pris beaucoup de temps, et j'ai 4 libraires qui bossent avec moi, on est nombreux, on est pas tous à plein-temps, mais ce qui est sûr c'est que pour que tout ça soit fluide, pour ne pas se laisser déborder en terme de rangements, de classements, ça m'a demandé beaucoup de travail, en amont, d'organisation pour arriver à ma dégager du temps. Aujourd'hui je ne travaille plus qu'à mi-temps à la librairie à peu près (en vrai, je fais deux plein temps – rires) pour pouvoir travailler aussi pour l'association pour l'écologie du livre.

Vous mettez en fait en pratique ce que vous défendez.

Oui, voilà. Alors ça m'a pris beaucoup de temps bien sûr, j'ai 15 ans de librairie derrière moi, mais ce qui est sûr c'est que je vois beaucoup de mes copines enfermées dans un certain fonctionnement, qui ne leur permet pas de vraiment pouvoir souffler. Par exemple, le travail du flux est une vraie question de temps et d'argent ; par exemple moi je ne prends plus que des commandes deux fois par semaine. Et ça fait longtemps que je fais ça. Concrètement, ça veut dire que le mardi et le mercredi matin on a des colis mais très peu le reste de la semaine. C'est une question d'organisation ; par exemple on faisait nos réassorts au début du mois mais je me suis aperçue que c'était aussi le moment où il y avait les plus gros offices. Alors maintenant on les fait le 15, au moins ça permet de pondérer les arrivées de cartons, d'étaler sur le mois. En soi, je pourrais faire une fiche pour dire toutes mes astuces ! mais c'est vraiment en expérimentant qu'on peut commencer à mettre en place des procédures plus durables et intelligentes.

Autre chose qui me fait gagner du temps c'est l'autonomie des clients, on fait très peu de conseil. Tout le système de signalétique est fait exprès pour que les clients soient le plus autonomes possible. C'est sûr que du coup on ne va pas faire des ventes aussi importantes que des collègues qui vont vendre 80 exemplaires du même bouquin, on n'est pas dans cette démarche-là, mais la contrepartie c'est que l'autonomie de nos lecteurs nous fait gagner énormément de temps pour le reste. Et ça ne nous empêche pas de discuter avec nos clients bien entendu.

Même au niveau financier, j'ai vu des copines qui se paient très mal et qui disent que de toute façon on est toujours mal payés en librairie, mais c'est aussi vrai que ça. On peut s'en sortir, on peut avec beaucoup de travail, anticiper au maximum. Quand on a pas de

problème de trésorerie on peut vraiment s'en sortir. Il y a tout un processus de fonctionnement où il faut aussi sortir de ce qu'on nous a appris et de nos certitudes.

Un peu comme partout, tout semble très compliqué à changer…

Parfois c'est aussi dur d'être irréprochable et même à la librairie, on est pas toujours logiques avec ce qu'on dit et ce qu'on fait ; mais à un moment donné c'est accepter d'avancer progressivement, accepter le temps long.

En fait, moi j'écoute beaucoup les libraires, mes copines bien sûr, mais aussi au sein du Syndicat, où sont présentes de grandes librairies de Région, et puis aussi dans des regroupements comme les RNL ; on parle beaucoup de mutualiser les formations, voir comment chacun.e travaille et « être moins, quand même, dans un esprit de compétition », alors surtout à Paris, il y a une grosse difficulté à mutualiser, comme avec Paris librairies qui est la base, et qui pourtant n'a pas été une évidence.

Il semble même parfois difficile au sein d'une même équipe d'arriver à communiquer et se mettre d'accord ; alors avec d'autres librairies…

Parfois dans les réunions avec le Syndicat il arrive qu'on prenne de la distance et que « tout le monde s'emballe » et se permettre de rêver un peu ce qui pourrait être mis en place afin de faciliter les choses, puis ça retombe vite, mais avec le COVID il y a eu ce moment de grâce, avec deux réunions, où vraiment on a pensé qu'on allait pouvoir bosser « main dans la main » avec les éditeurs, distributeurs, diffuseurs ; et puis après c'est reparti.

Du côté de la librairie c'était l'angoisse de devoir fermer etc. mais une fois qu'on a compris qu'on serait aidés, et surtout d'avoir passé un été sans problème de trésorerie et ça franchement, c'était quand même trop bien, le nombre de copines qui disaient qu'elles dormaient enfin - rires - ; puis avec le *click and collect*, il y a eu vraiment une explosion des ventes, un vrai moment de grâce. Bref quand tout semblait possible et qu'on pouvait justement voir les choses un peu autrement, on se rendait compte qu'on pouvait devenir vachement plus forts, et que le problème écologique il ne venait pas ni du papier cadeau, ni du pilon en soi, mais de la manière dont on achète, de la concentration des groupes, de la manière dont on travaille avec les représentants, c'est plus comme ça qu'on doit travailler… il y a eu une vraie prise de conscience du fait d'avoir dû prendre de la distance avec le système mis en place et imposé par la chaîne du livre classique. Et là, ça revient progressivement, alors qu'il faut pas qu'on perde ce truc, il ne faut pas lâcher, car ce sont vraiment ces questions là qui sont importantes.

Et du coup le rôle de l'association de l'écologie du livre dans tout ça ?

Et bien nous on a créé l'asso en juin 2019, ensuite on a commencé à mettre des choses en place, puis on a sorti le bouquin et puis le COVID est arrivé ; donc moins de temps

à y consacrer, mais là depuis le début de l'année on s'y remet bien plus, avec une personne avec moi à mi-temps dessus.

L'idée c'est de fonctionner de manière transversale et non par métier mais par thématique / sujet et aussi, on essaie de fonctionner par niveau local, même si c'est pas facile. Et en même temps c'est un imaginaire qui est pas simple à prendre, c'est comment on imagine un circuit court en région, alors que tout est interdépendant, mutualisé, donc c'est pas très facile de s'en sortir. L'idée c'est que toutes les idées puissent avoir une place, où qu'elles soient aussi, parfois des acteurs du livre font des choses formidables, mais étant éloignés des circuits traditionnels ou étant vraiment en périphérie, on voit pas ce qu'ils font et eux-mêmes n'ont pas forcément conscience de ce qu'ils font.

Et on a des groupes de travail transversaux, au niveau national mais aussi avec des personnes en Suisse et au Québec, car moi je fais aussi partie de l'association des libraires francophones, et avec l'association des éditeurs indépendants aussi. L'idée pour l'instant c'est de constituer des groupes de travail, de commencer à faire des passerelles entre les différents acteurs locaux, mais aussi internationaux.

Donc on a 5 groupes de travail : l'un sur la fabrication, les interdépendances, la circulation, la bibliodiversité, le numérique. On est complètement indépendants, je pars du principe qu'on a pas besoin de « sachants » pour nous dire ce qu'on doit faire, puisqu'on a des sachants en fait dans nos groupes de travail, des gens qui connaissent très bien ces questions de par leur pratique professionnelle.

Cela nécessite de l'argent, mais aussi du temps de travail, pour pouvoir vraiment bosser sur ces questions-là et avancer.

L'idée c'est justement d'impliquer les personnes qui vivent et connaissent ces questions*, a contrario* d'être dans un travail de « commande » où on demanderait à un consultant d'évaluer ce qu'il faut faire puis de nous dire « il faut faire ça et ça ». C'est le contraire.

Aujourd'hui on est environ 220 (libraires, bibliothèques, éditeurs…) ; on a vraiment choisi la manière plus souple d'adhérer (chacun donne ce qu'il veut etc.). En tout cas, pour moi stratégiquement, ce qui empêche aujourd'hui les choses d'avancer et de se faire, c'est à cause d'un problème de connaissances et de réseau ; on n'est pas assez en réseau les uns avec les autres pour pouvoir s'extraire des circuits principaux et réfléchir.

Mais celle-ci existe partout dans le secteur culturel, même avec les spectacles, mais par exemple dans le spectacle de rue on entend que ça n'est pas un problème de surproduction mais un problème de médiation. Le travail doit se faire en amenant les gens, pas en réduisant l'offre. Le problème n'est pas qu'on ait trop de culture, c'est qu'elle est mal diffusée, mal distribuée, et au contraire, on en a pas assez, et quand on travaille avec des

copains qui travaillent dans des pays où ils déplorent qu'il n'y en a pas assez, et nous on se plaint qu'on a trop.

Oui on se rend compte que nos problèmes ne sont pas ceux des autres, les problématiques sont parfois différentes, d'où la nécessité de se décentrer.

Oui on est un peu enfermés dans nos tours d'ivoire de manière générale et c'est chouette d'aller voir ce qui se fait ailleurs ; c'est aussi ce qu'on a essayé de montrer à travers nos « ecofictions » [voir le livre sur l'écologie du livre], que peut-être que le métier de libraire à l'avenir ça sera d'aller au café et discuter 15 minutes de livres avec quelqu'un et d'être payé pour ça.

C'est intéressant de réfléchir à la médiation aujourd'hui, parce que finalement, on l'a fait souvent à destination des mêmes publics.

C'est une question très intéressante la librairie comme lieu de capital culturel ; en effet ça n'est pas forcément une évidence pour tout le monde de franchir le seuil d'un tel espace symbolique.

Justement, je discutais il n'y a pas longtemps avec des copains libraires en Espagne. Et je me suis rendu compte que ce qu'ils proposaient dans leurs librairies étaient liés à ce que les éditeurs produisaient. Par exemple, en Espagne, ça n'est pas un pays du livre, le livre n'a pas du tout la même symbolique, lire est considéré comme une perte de temps ; ils ont par exemple beaucoup de classiques qui manquent (de leur langue), une concentration d'éditeurs, ils ont autant de librairies que nous, une production très importante aussi, voire plus, mais ils ont une sorte d'ergonomie de la production qui n'est pas très forte.

Mais par exemple, un éditeur va publier un livre en grand format à un certain prix, va le baisser par la suite, puis le passera en poche. En fait, le livre va être vendu jusqu'à ce qu'il soit épuisé. Nous si on peut fonctionner comme ça c'est parce qu'il ne manquera jamais un Victor Hugo dans notre catalogue.

Si la production et le contenu évoluent et correspondent plus à la société et à toutes les personnes qui la composent, d'autres personnes viendront en librairies. Par exemple, j'ai de plus en plus de jeunes filles noires qui viennent à la librairie ; c'était encore absolument marginal il y a trois ans. Si c'est le cas, c'est parce que des jeunes femmes noires écrivent de plus en plus et sont éditées. Donc il y a un vrai rôle de la part de l'éditeur de ne pas juste publier ce qui marche mais de porter d'autres voix, qui parlent à tous. Il faut arriver à s'intéresser à d'autres choses que nos propres considérations et intérêts.

[A savoir que je suis moi-même désormais adhérente de l'association]

Annexe 5 - Compte-rendu de la rencontre avec Jean-François Planche, gérant de la librairie La Petite située au 61 rue Colbert à Lille, 5 mars 2022.

Suite à des recherches pour mon mémoire, j'avais découvert début février une publication Facebook de la librairie La Petite, qui correspondait tout à fait au sujet de ma recherche. J'étais d'autant plus surprise de constater que cette librairie avait ouvert en 2021, à Lille, dans un quartier que je connais très bien, étant donné que j'y ai vécu enfant.

- Echanges par mails entre le 6 et le 17 février 2022.
- Rencontre le samedi 5 mars 2022.

Compte-rendu

Nous avons eu une discussion avec Jean-François assez ouverte, sans qu'il y ait de questions/réponses trop formelles. Ainsi, pour ce dernier, il était inconcevable d'ouvrir une énième librairie sans penser la dimension durable et mesurée du lieu.

Jean-François étant auparavant éditeur, il connaît très bien la chaîne du livre, ses réseaux et ses enjeux. En ouvrant une librairie, son objectif était d'ouvrir un « *lieu généreux et ouvert* » mais sans que le client ne se sente « *égaré ni paralysé face à une offre trop importante* ». La librairie fait 55m², propose environ 1000 références et n'a fait que deux fois des retours depuis juin (donc depuis 10 mois). L'idée pour Jean-François est donc bien de prendre le temps : prendre le temps de conseiller, mais aussi de choisir les livres achetés, de les lire, de les défendre. Pour le libraire, c'est aussi très important d'investir dans un abonnement à *Livres Hebdo* (magazine destiné aux professionnels du monde du livre).

A la Petite, on défend l'idée d'un lieu qui serait comme « *une bibliothèque idéale, comme celle qu'on pourrait avoir chez soi, aussi bien physiquement que celle qu'on voudrait constituer avec envie et amour* ». Ainsi, dans cette bibliothèque on trouverait un peu de tout, avec mesure, sans être noyé sous les références et l'impossibilité de tout absorber.

D'autre part, Jean-François ne rencontre pas de représentants ; en effet il est considéré comme une librairie trop petite pour véritablement pouvoir les rencontrer, et, de toute façon, son positionnement est de choisir par lui-même ce qu'il veut faire entrer, en privilégiant toujours le fond plutôt que l'office. Il ne craint pas de « *manquer* » puisqu'il a, selon lui, tout ce qu'il faut, et largement assez.

[Sur cette question il est intéressant de voir que lorsque des librairies essaient de sortir tant soit peu du système instauré par la chaîne du livre, et notamment par les groupes de diffusion, on se retrouve très vite seul ou incompris, voire ostracisé].

Jean-François insiste aussi sur le fait d'une certaine homogénéisation des librairies avec une injonction sur ce qu'il faudrait faire pour « être dans le coup » : « il faut faire des coups de cœur », « faire des vidéos », « faire des événements ». Lui rejette qu'il y ait un

modèle, bien au contraire, chaque librairie invente la librairie qu'il souhaite, sans que celle-ci ne doive répondre à des injonctions, souvent venues du marketing et de la vente.

Enfin, Jean-François a utilisé l'image d'un client au restaurant, qui par la faute d'un menu trop fourni, ne saura pas quoi prendre et se tournera alors vers ce qu'il connaît, sans prendre vraiment de risque. Personnellement, je trouve que cet exemple est assez parlant ; en effet, si un restaurant propose peu de choses mais de *bonnes* choses, bien présentées, bien travaillées avec une réelle ligne directrice et un engagement visible, nous serons davantage séduits que dans un restaurant qui propose de multiples plats, sans en défendre certains plus que d'autres. Il me semble que c'est la même chose dans une librairie. Si celle-ci, comme le fait la Petite, propose peu de choses, mais les met en avant, leur donne une vraie visibilité, elle aura plus de chance de les vendre (les livres seront en effet davantage visibles) et de montrer son positionnement. Elle aurait donc fait le choix du qualitatif et non du quantitatif.

Photos de la librairie - 05/03/2022

Annexe 6 - Questions envoyées par mail à Raphaële Botte, journaliste spécialisée en jeunesse le 18 mai 2022. Réponses reçues le 22 mai 2022.

1) Pourriez-vous présenter rapidement votre travail ?

Je suis journaliste et me suis spécialisée au fil des années en littérature jeunesse : je suis salariée de la rédaction de *Mon Quotidien* (qui s'adresse aux collégiens) et pigiste en charge de la littérature jeunesse pour *Le Monde des Livres* et *Lire-Le Magazine littéraire*. Il s'agit le plus souvent de rédiger des articles / notules critiques, parfois des papiers plus généraux (portraits d'auteurs, analyse d'un phénomène…). Dans ce cadre, je suis membre de jury littéraires : les pépites de Montreuil et le Prix vendredi porté par le SNE (roman français pour les adolescents). Il m'arrive aussi de modérer des débats dans les salons.

2) Dans le cadre de votre travail, combien de livres recevez-vous en moyenne par semaine ?

Une vingtaine en moyenne, je pense. Parfois plus avant la rentrée de septembre et avant Noël.

3) Comment ressentez-vous cette "marée" de livres qui arrivent chez vous ?

Pas toujours positivement si je suis complètement honnête mais en grande majorité, comme j'aime mon métier et cette littérature, je suis très curieuse de découvrir des titres que j'attends ! Disons que parfois, les envois ne sont pas ciblés et je me sens un peu envahie par des ouvrages que je ne pourrai pas utiliser (je pense par exemple aux séries - rare de pouvoir écrire sur les tomes après le premier -, les ouvrages de toute petite enfance, certains livres objets).

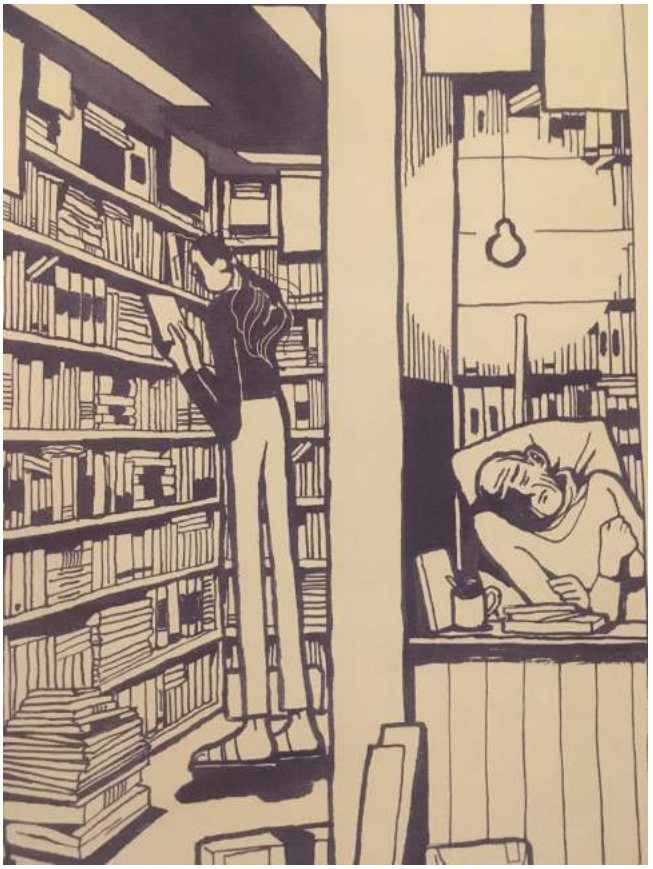
4) Arrivez-vous à garder la mesure de l'offre éditoriale existante ? Trouvez-vous "encore" du sens et du plaisir à la lecture ?

Oui, quand même sinon j'espère que j'aurais le courage d'arrêter. C'est vrai que même si je ne lis pas tout, cela me donne une représentation de ce qui sort, du marché… Parfois, j'apparente certains envois à une forme de gâchis, je précise qu'il arrive aussi souvent que je reçoive des envois en double ! L'un pour une Raphaële Botte travaillant au *Monde*, une autre à *Lire*… à la même adresse !

5) A votre sens, cette pluralité éditoriale est-elle la garantie d'une offre littéraire variée et ouverte ?

Je ne vais pas être très originale dans ma réponse. Dans un sens bien sûr que oui et j'ai par exemple un plaisir fou et une réelle curiosité quand j'ouvre les paquets d'une nouvelle maison audacieuse (je pense par exemple à La Partie). Je trouve ça toujours passionnant de voir comment une grande maison travaille son fond et ses sorties poches pour faire vivre son catalogue (je pense par exemple à une maison comme Gallimard Jeunesse). Tous les choix d'éditeurs sont passionnants et ils sont réels dans de nombreuses maisons. En ce

sens, oui, la pluralité est belle, la créativité réelle, de vraies lignes éditoriales se dessinent et les polars ados de chez Syros n'ont rien à voir avec les textes ados de Talents Hauts ou les romans d'aventure et de Fantasy que s'apprêtent à davantage sortir Sarbacane.

En revanche, il y a toute une partie - comme en littérature générale ou en livres pratiques par exemple - qui obéit vraiment aux lois du marketing et une surproduction réelle existe à mon sens. Cette occupation massive du terrain est plus désespérante voire même « dangereuse » écologiquement parlant, économiquement parlant. Elle prend aussi beaucoup de place en tête de gondole au détriment de titres plus audacieux et créatifs qui manquent de visibilité. Mais ce débat-là est vaste !

Extrait de la BD *Le Grand vide* de Léa MURAWIEC, éditions 2024, 2021 204 pages.